LE DUC DE BASSANO SOUVENIRS INTIMES DE LA REVOLUTION ET...



LE DUC DE BASSANO

SOUVENIRS INTIMES

DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

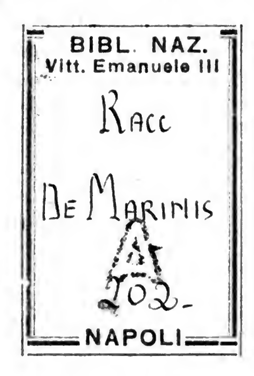
Recueillis et publiés

Par Mme Charlotte de Sor.

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET Cie.

1843


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc
De Marinis
A
202
NAPOLI

LE DUC
DE BASSANO.

LE DUC

DE BASSANO

SOUVENIRS INTIMES

DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

recueillis et publiés

PAR

Mme Charlotte de Sor.

TOME SECOND.

BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1843

XIX.

RETOUR D'ALLEMAGNE. — UNE CAUSERIE AU COIN DU FEU A FONTAINEBLEAU.

Un courrier avait été expédié de Munich, le 23 octobre, le lendemain de la réception des ratifications de la paix, pour annoncer à l'impératrice l'arrivée de l'empereur, le 27 au soir, à Fontainebleau. Et, le 26, à dix heures du matin, sa voiture franchissait comme un trait la grille du château, ouverte pour livrer passage au *fourgon des atours* de l'impératrice...

L'empereur avait voyagé sans s'arrêter un in-

stant, et avec une telle vitesse, qu'il devançait ainsi de *trente heures* le moment fixé de son arrivée.

A l'exception du concierge ébahi, il ne se trouvait là personne ni de sa maison, ni de son service, pour le recevoir, et c'était tout simple!

« Vite du feu! vite un bon feu chez moi, avant tout! » cria-t-il au concierge accouru tout effaré à sa descente de voiture; puis se retournant vers son courrier qui, collé plutôt qu'assis sur sa selle, se disposait à descendre de cheval : « Pas encore, mon garçon! poursuis jusqu'à Saint-Cloud, va annoncer que je suis à Fontainebleau. »

Et en montant les degrés de l'escalier de marbre, il disait d'un ton narquois au duc de Bassano : « Je ne puis m'empêcher de rire de l'émoi de Joséphine, et de tous les *empressés*, en songeant que je les attends... »

« — Sire, » répondit le duc en riant aussi de cette amusante idée, » ceci ressemble à s'y méprendre à un tour de page !...

« — Ma foi! Maret, je ne suis pas fâché d'avoir à moi un jour de *campo!* A demain la corvée des félicitations officielles... » repartit-il gaiement.

Un de ces beaux soleils d'automne s'était levé radieux, comme pour saluer le retour triomphal

du maître dans la royale résidence. Après quelques heures de repos accordées à la lassitude de cette course si rapide, l'empereur parcourut les magnifiques jardins du parc réservé, ses délicieuses serres, dont il ordonna l'agrandissement; visita le château et les communs, où se trouvaient logées à l'étroit les personnes invitées pendant les séjours de la cour, et avec cette incroyable activité qu'il apportait dans les grandes comme dans les plus petites choses qu'il jugeait utiles, il expédia en rentrant de sa promenade, qu'il prolongea jusqu'à la fin du jour, un courrier à son architecte Fontaine, avec l'ordre de se rendre de suite à Fontainebleau pour arrêter les devis déjà tracés dans sa tête des travaux et des embellissements qu'il voulait faire exécuter.

« Nous sommes assez riches cette année pour nous permettre cette dépense, » dit-il en souriant et faisant allusion aux énormes contributions de guerre dont la France victorieuse venait de faire payer à l'Autriche son imprudente agression.

Les monumentales constructions en œuvre sur tous les points de la capitale reçurent également une puissante impulsion.

Vers sept heures, par les soins de Constant, dont le zèle suppléa à l'absence du service de la bouche, un très-modeste dîner fut servi par ordre

de l'empereur dans le petit salon qui, du côté des appartements intérieurs, précédait son cabinet; « Et parmi mes souvenirs les plus heureux, celui de cette journée, de cette soirée, occupe la première place? » me disait le duc de Bassano en me donnant ces détails.

« Ces instants de répit dérobés au tourbillon des affaires, » reprit-il, « ce beau jour tout entier de *campo* pour lui, comme pour moi, étaient si rares!

» Ce jour, ce soir-là, il était de la meilleure humeur du monde. Jamais aussi époque ne fut plus belle, plus lumineuse! Derrière nous, une moisson d'immortels lauriers, de riches trophées... Devant nous, les avantages, les prospérités d'une longue paix...

» *Toutes nos perspectives sont riantes!* » me disait l'empereur dans son cabinet où nous étions passés après le dîner; et sous l'influence de cette heureuse idée il était expansif, causeur, rieur. »

» Il faut avoir connu Napoléon, dans ces conditions, l'esprit dégagé de soucis, chez lui, les portes closes, pour se faire une idée du contraste plein de charme qu'offrait sa bonhomie d'abandon, son laisser aller, sa gaieté franche et malicieuse, avec la dignité imposante de sa personne, de ses ma-

nières en public, avec l'expression habituellement sévère de son commandement...

» Ce n'était plus le même homme, et cela tout naturellement, sans y songer ! Au coin du feu, avec nous ses familiers privilégiés, Duroc, Caulincourt et moi, il était simple, facile, gai, *asticoteur*, mais de bon goût, laissant aussi toute liberté à la réplique...

» Le soir de Fontainebleau, de ce bon *far niente* dont l'empereur jouissait si extraordinairement, dans un tête-à-tête absolu avec l'homme qui tenait de sa confiance une part si active dans sa vie, tout le disposait à l'épanchement, à penser tout haut...

» Tout à coup et sans que rien eût amené cette réminiscence plaisante : « Vous rappelez-vous, *M. le duc de Bassano* (titre qu'il venait, vous le savez, de me conférer à Vienne), vous rappelez-vous le premier entretien du citoyen consul Bonaparte avec le citoyen Maret?... » me demanda-t-il d'un ton goguenard.

» — L'ancien rédacteur des bulletins de l'assemblée nationale a bonne mémoire, sire, répondis-je en riant, il n'a oublié ni les *brèves questions* du général consul, ni *le congé expéditif* qu'il en reçut... et sa profonde stupéfaction en lisant le lendemain, dans le *Moniteur*, l'arrêté du 20 bru-

maire an VIII, des consuls de la république...

» — Ah! ah!... c'est que je vous avais deviné, Maret... » dit-il avec une intention de bonté parfaite. « Tout cela est prodigieux! prodigieux! »

» Une fois lancée sur ce terrain, la conversation vola rapidement d'un sujet heureux à un autre! avec cet entraînement, ce charme que nous éprouvons tous dans une causerie à deux où ces beaux mots : *vous souvenez-vous?*... trouvent toujours de l'écho... Nous remontâmes dans ce passé prodigieux, en effet, que nous avions parcourus ensemble... dont tous les souvenirs nous étaient communs... dont toutes les chances nous avaient été communes... et quelles pures jouissances pour lui, comme pour moi, dans ce rappel des phrases de notre commune fortune, de ces dix dernières années si pleines de hauts faits, de miraculeuses choses, si immensément prospères!

» Tout ce qui avait passé sous mes yeux, depuis l'époque de ma nomination de secrétaire général des consuls, était véritablement fabuleux, » me disait le duc de Bassano, dont la vie, à dater de ce jour, s'était écoulée tout entière dans le cabinet ou aux côtés de Napoléon...

» Moins d'une année après l'entretien, si empreint de la couleur locale du temps, auquel l'empereur venait de faire allusion, » reprit-il, « les

collègues alors du consul Bonaparte, Sieyès, Roger Ducos, avaient disparu, Lebrun et Cambacérès, leurs successeurs, se dessinaient à peine aperçus sur la scène, où posait en relief le général Bonaparte, nommé premier consul, chef de la république!...

» Dès son investiture au pouvoir suprême, remis de fait entre ses mains, la résolution avait été arrêtée, dans son esprit, d'arracher l'Italie, notre alliée, au joug détesté de l'Autriche, de venger nos défaites successives... Et bientôt le premier consul avait préludé à de plus hautes destinées encore, par son immortel passage du mont Saint-Bernard!

» Bien des nuits avaient été consacrées à ce gigantesque projet. J'avais vu bien des fois le jeune général penché sur ses cartes des Alpes, l'histoire d'une main, lisant attentivement; de l'autre, jalonnant d'épingles les chemins, les sentiers par lesquels Annibal avait conduit les troupes carthaginoises... Puis en jetant les yeux sur le chiffre effectif de son armée, à lui, deux fois plus nombreuse, sur le nombre de ses canons, de ses caissons, sur cet immense matériel que n'avaient pas les Carthaginois, rejeter au loin le livre, repousser les cartes, et s'écrier avec une impatience fébrile ; « C'est impossible! impossible! »

» Mais, de ce mot, son génie, sa vaste capacité,

ses facultés intellectuelles si vives, si développées n'acceptaient pas la signification... Lorsqu'il disait que le mot *impossible* n'était pas français, c'est qu'en effet il ne le comprenait pas : il sentait en lui la puissance de résoudre toutes les difficultés, de vaincre toutes les impossibilités, de les dominer.

» Trouvons les moyens, » disait-il, « de transporter l'artillerie, et le problème est résolu ! »

« Et appelant en aide toutes les aptitudes, toutes les lumières, les capacités de chacun, les idées de chacun, deux fois par semaine il réunissait le comité d'artillerie dans son cabinet.

» Là, chacun apportait le résultat de ses méditations, son tracé de plan : le premier consul comparait le sien, le faisait adopter en en démontrant rapidement les avantages, ou en faisait justice à l'instant, en le déclarant inférieur, avec la plus louable abnégation d'amour-propre. Il n'est aucun de ceux appelés à quelque titre que ce soit dans le conseil de l'empereur qui me démentiront : toutes les opinions étaient émises avec la plus entière liberté, toutes les observations accueillies, tous les avis discutés avec un calme et une modération remarquables, et il faut convenir que cette loyale déférence avait du mérite de la part d'un homme que sa supériorité incontestable devait

rendre plus confiant dans son propre jugement que dans celui d'autrui!

» Ces moyens de transport furent enfin trouvés; des procédés qui n'avaient pas encore été mis en usage furent imaginés. Le général Bonaparte, qui bien positivement pouvait revendiquer la meilleure part dans les inventions, ne s'en targua pas; il voulut que le projet fût définitivement arrêté en comité. Mais bien que ma vanité trouverait son compte (j'avais eu l'honneur, en ma qualité d'ancien *apprenti artilleur,* d'être appelé aux délibérations) à vous donner une idée des difficultés qu'il nous avait fallu trancher, toutefois, je ne vous ferai pas le mauvais tour de vous les raconter... » me dit en souriant le duc, dont le tact exquis ne se trouvait jamais en défaut.

Ces détails, au contraire, avaient pour moi un vif intérêt, et tout à l'heure on le comprendra bien... Je les demandai avec instance au duc.

« Je crois qu'il y a plus d'obligeance que de sincérité dans ce désir exprimé *à l'encontre de nos choses d'artillerie...* » dit-il, avec cette finesse gracieuse qui caractérisait sa manière; « mais enfin, puisque ces détails, fort curieux du reste, vous intéressent, je ferai de mon mieux pour vous les rendre intelligibles. Ce sont là de grandes pages de notre histoire!

» Eh bien donc! on fit construire à Auxonne et à Dôle des affûts-traîneaux; on creusa des arbres en forme d'auge, pour y placer les canons et les obusiers, et pouvoir les hisser jusqu'au sommet des Alpes, par les sentiers les plus étroits et les plus escarpés.

» Les affûts démontés devaient être mis sur des traîneaux à roulettes.

» De petites boîtes doublées en plomb devaient recevoir les munitions enlevées des caissons, et être portées à dos de mulet.

» Le grand parc d'artillerie était organisé de manière à former un équipage proportionné aux forces de chaque division.

» Pendant que s'effectuaient ces préparatifs, le premier consul, tout entier à son grand projet sur lequel était concentrée toute son attention, s'occupait en apparence de renforcer l'armée du Rhin, pour entretenir la sécurité des Autrichiens, qui traitaient de fables tout ce que la renommée divulguait des futures opérations de l'armée de réserve, qui n'avait pas encore pris le nom d'*armée d'Italie*, et ne voulaient voir encore, dans le grand rassemblement de troupes formé à Dijon, qu'une mesure pour leur donner le change, et les empêcher, en leur faisant porter leurs forces sur

le Rhin, d'achever la conquête de l'Italie par l'occupation de Gênes.

» — Leur aveuglement nous sert à miracle!... Les Français ne s'y laisseraient pas prendre! » disait en riant le premier consul, qui prenait le commandement en chef de l'armée expéditionnaire... »

XX.

SUITE DU PRÉCÉDENT : SOUVENIRS, ÉPISODES DE L'EXPÉDITION D'ITALIE EN 1800.

« Quatre mois avaient suffi à l'achèvement complet des préparatifs du projet, aussitôt exécuté que conçu.

» Le 30 avril tout était prêt, et l'avant-garde de l'armée d'Italie filait à marches forcées vers Villeneuve et Saint-Maurice à la tête du lac de Genève.

» Cette armée, dite de réserve, allait renforcer en Italie notre armée commandée par le général

Masséna qui se trouvait dans une situation très-difficile : affaiblie par ses pertes, bloquée dans Gènes, et ayant à tenir tête à toutes les forces autrichiennes, commandées par le fameux général Mélas.

» Le 6 mai, le premier consul reçut du général Berthier l'avis du rassemblement des différents corps en Suisse. Le 8 mai le général en chef Bonaparte descendait de voiture à l'hôtel des Balances, à Genève.

» Je l'accompagnais. Le général Berthier le reçut à la descente de la voiture, son regard cherchait quelqu'un qui ne se trouvait pas là. « Où est le général Marescot? » demanda-t-il avec vivacité.

« — Il est retourné encore une fois sur le terrain, » répondit Berthier, « mais il est prévenu de votre arrivée, citoyen premier consul, et il sera ici demain matin. »

» Le général Marescot, l'un des plus habiles successeurs de Vauban, commandant le génie de l'armée de réserve, avait été chargé par le premier consul de faire la reconnaissance exacte de toute la partie des montagnes que l'armée devait franchir pour pénétrer en Italie. Il lui avait été adjoint, pour l'aider dans cette importante opération, le général Mainoni, officier d'origine ita-

lienne, qui s'était occupé depuis longtemps et avec succès de la topographie des hautes Alpes.

» Oh! toutes les conditions de prudence avaient été remplies! De fréquents rapports des explorateurs, envoyés à Paris, plaçaient le général en chef sur le terrain, sur les pics que ses soldats devaient escalader pour tomber à l'improviste sur les Autrichiens, qui ne les attendaient guère par ce chemin!

» Sans perdre un instant du temps qui s'écoula jusqu'au retour de Marescot, le général en chef visita avec la plus minuticuse attention tout le matériel de l'expéditon ; régularisa les différents services; accéléra les transports des vivres et des munitions, entrant en même temps dans tous les détails, prenant toutes les précautions que réclamaient et le salut des troupes, et la célérité de leur marche, condition impérieuse du succès, à travers les contrées glacées qu'elles allaient parcourir; et, par son infatigable vigilance, en vingt-quatre heures il coordonna toutes choses de manière à ce qu'aucun des services ne restât derrière lui.

» La veille du départ, à minuit, il s'entretenait encore une fois avec le général Marescot... Au moment d'accomplir la colossale entreprise, l'aventureux mais prudent général en chef était insa-

tiable de renseignements, et ne croyait pouvoir en obtenir trop!

» Je vois encore cette scène... comme elle imprime bien à l'époque son cachet... et quelle trempe d'hommes aussi!

» Penché sur les cartes qui couvraient une immense table, le général Bonaparte, le plus jeune de toutes ces doubles épaulettes qui se pressaient à ses côtés... interrogeait spécialement le général Marescot sur le Saint-Bernard, cet inaccessible pic, le point le plus longuement escarpé et le plus difficile qu'il se proposait de faire franchir à son armée, et que, par cette raison, il s'était réservé... De petites divisions devaient simultanément traverser les Alpes par des passages moins impraticables.

» Tout en reconnaissant le terrain sur lequel allaient marcher les troupes qu'il conduisait, il fichait des épingles au fur et à mesure que Marescot lui indiquait les accidents du sol, les obstacles que présentaient presque à chaque pas les localités; et à la fois se succédaient des questions rapides sur les craintes plus ou moins fondées de la fonte partielle des neiges dans cette saison, sur l'existence plus ou moins exagérée des fondrières, des avalanches, qui semaient la route d'écueils et de périls. Tout cela était grave, en effet!

» Le général Marescot répondit à tout avec concision et clarté; et, avec une parfaite intelligence des lieux, ne dissimula ni les difficultés qu'il y avait à surmonter, ni les dangers qu'il y avait à redouter.

» Le premier consul réfléchit quelques instants, puis, avec une vivacité quelque peu impatiente, il dit à Marescot : « Enfin, croyez-vous que l'armée puisse tenter ce passage?

» — Oui, général, « répondit l'intrépide ingénieur, « *cela est possible avec des soldats français.*

» *Partons donc!* » s'écria Bonaparte en portant un regard d'inspiré sur ceux qui l'entouraient.

» Eh bien!... » dis-je au duc de Bassano, « à trente ans de ce point de départ, un vieux religieux, qui était jeune alors, me racontait, à moi, la triomphale arrivée sur ce terrible mont Saint-Bernard!

» Et quand, sur l'*inaccessible pic* que j'avais gravi à dos de mulet, au risque mille fois de me rompre le cou, la place me fut montrée où notre géante armée osa un jour aller planter ses drapeaux...; quand, en tremblant d'émotion encore à ce souvenir, le vénérable supérieur de l'hospice me racontait ces merveilleuses choses, qu'il me

disait : « Comprenez-vous... deux cents canons ou caissons arrivés là... là... et par les mêmes chemins, par les mêmes sentiers de glace que vous avez suivis? »

« — Non, non! lui répondis-je en riant, je le comprends si peu, que si, au bout de mon ascension, j'eusse aperçu là... un seul canon, je l'aurais cru tombé du ciel! »

« A présent, M. le duc, » ajoutai-je, « *mon désir à l'encontre de vos choses d'artillerie* ne vous semble plus si extraordinaire... mon intérêt *sincère* à vouloir tous les détails qui se rattachent aux moyens qui furent inventés pour opérer ces prodiges, vous est expliqué?... Vous ne vous doutiez pas que vous satisfaisiez une de mes plus ardentes curiosités!

» — Si vous m'aviez dit que vous étiez allée, *bravement*, visiter le grand Saint-Bernard!... » fit-il avec une gaieté d'admiration narquoise, « Ah! maintenant du moins, je suis beaucoup plus sûr de vous intéresser, en vous faisant suivre notre intrépide armée, avec tout son attirail de guerre, à travers les précipices que vous connaissez...

» Je n'ai pas eu le bonheur de partager ses dangers. Quelques heures seulement séparaient

le départ du général en chef, à la tête les *quarante mille hommes* qu'il dirigeait par le Saint-Bernard, de sa dernière entrevue dont je vous parlais tout à l'heure avec le général Marescot, lequel devait rester à Genève jusqu'à ce que tous les envois fussent en route pour leurs diverses destinations.

» Je passai le reste de la nuit à écrire sous la dictée du premier consul les ordres qu'il expédiait aux corps d'armée détachés qui devaient franchir les Alpes par différentes directions, pour opérer leur jonction avec le gros de l'armée dans la vallée d'Aoste : de l'ensemble de ces mouvements si difficiles à exécuter, de leur précision parfaite, dépendait le succès de l'entreprise! Un ordre mal compris, malheureusement exécuté, pouvait déranger l'économie de son tracé de plan, admirablement coordonné... Et malgré son calme apparent, dans son regard méditatif, je lisais les anxiétés du général en chef!

» Ces préoccupations n'étaient pas les seules qui traversaient sa pensée : la situation de l'armée du Rhin. sous les ordres du général Moreau, lui donnait de vives inquiétudes, car nous avions à faire face à tout, et partout, à la fois; et puis enfin, au cas d'un revers ici, le gouvernement n'était pas encore tellement bien affermi,

que son absence de Paris ne pût avoir de graves conséquences...

» Alors, je n'étais pas assez avant dans sa confiance pour qu'il me livrât les pensées qui intérieurement l'occupaient... Toujours maître de lui-même, il me donna avec la plus entière liberté d'esprit ses instructions, me fit prendre note des travaux dont il me chargeait, et termina en me disant : « Retournez sur-le-champ à Paris, informez-moi exactement de tout ce qu'il m'importe de savoir. Expédiez tous les jours un courrier. A bientôt, Maret. »

» Déjà on ne questionnait pas plus le général Bonaparte, que depuis, on ne questionna l'empereur : le respect qu'il imposait était le même... Je brûlais d'envie de faire partie de l'expédition, j'en avais timidement exprimé le désir à Paris, mon espoir était déçu, cette décision me navra. Vivement ému au moment de me séparer de l'homme à qui déjà j'avais voué un attachement sans bornes, et qui allait courir des chances si hasardeuses, j'exprimai d'une voix mal assurée, au général Bonaparte, mes vœux ardents pour son prompt et heureux retour...

» Tout ira bien... soyez tranquille, Maret, » dit-il en me tendant la main, et répondant ainsi

par ce témoignage affectueux à la pensée qui me bourrelait.

» Quatre jours après, le télégraphe annonçait à la France l'immortel exploit du passage de notre armée à travers les cimes les plus élevées de la chaîne des Alpes!

» Tout Paris s'en émut : à l'inquiétude qu'avait causée la gigantesque entreprise, succéda l'ivresse d'un succès presque inespéré... L'heureuse, la grande nouvelle circula rapidement, mais les détails manquaient... Toute la nuit la capitale fut debout. Dans toutes les rues illuminées comme par enchantement, il y avait des groupes devant chaque maison, des visages riants à toutes les fenêtres; une foule joyeuse, impatiente, se pressait sur la place du Carrousel, à tous les abords des Tuileries et du ministère de la guerre pour attendre le courrier qui devait apporter les bulletins; des flots de peuple couvraient à quatre lieues, au delà de la barrière, la route de Charenton, par laquelle ce courrier devait arriver.

» Vingt-quatre heures s'écoulèrent dans cette attente fiévreuse, dont rien ne peut donner une idée : enfin une explosion de cris, de *vivat*, à faire crouler les voûtes du château où étaient rassemblés depuis le matin les consuls, les ministres et tous les hauts fonctionnaires, nous apprit l'en-

trée dans la cour des Tuileries du courrier qui apportait triomphalement les bienheureux bulletins, en agitant au-dessus de sa tête un petit drapeau aux couleurs nationales attaché à une branche de chêne...

» Je me précipitai dans l'escalier et enlevai la dépêche au moment où il mettait pied à terre. Il était onze heures du soir.

» Carnot, alors ministre de la guerre, s'en empara; en même temps qu'il la lisait d'une voix entrecoupée par l'émotion..., dix plumes couraient sur le papier. C'était un bonheur de famille auquel tous devaient prendre part, et à l'instant neuf de ces copies furent distribuées au dehors dans la foule impatiente qui nous entourait, une dixième fut envoyée au *Moniteur*.

» Et le lendemain! Ce temps n'est plus, mais alors, personne ne restait froid et désintéressé devant les gloires de la patrie; chacun en jouissait comme d'un triomphe, comme d'une prospérité qui lui étaient propres... Le lendemain, sur toutes les places, dans toutes les promenades, des hommes du peuple montés sur des chaises lisaient d'une voix de stentor, à un nombreux auditoire de femmes, d'enfants, d'ouvriers en habits de fête, tous attentifs, silencieusement émerveillés, les détails du passage du grand Saint-Bernard,

que saluaient à chaque pause du lecteur les cris délirants de : Vive la république! Vive nos braves soldats! Vive le général Bonaparte!

» Oh! il y avait bien de la poésie dans ces scènes populaires, dans cette pittoresque expression de la joie publique! bien de l'avenir dans cette démonstration naïve de la communauté d'intérêts qui existait alors réellement entre la nation et l'armée!

» Et pour nous, ivres aussi de joie, pour nous qui avions lu l'histoire, notre passage, à nous, laissait bien loin de lui le passage, objet de l'admiration des siècles, des Carthaginois sur le même terrain, presque dans les mêmes sentiers!

» En effet, le héros carthaginois, avec un attirail de guerre beaucoup moins nombreux, bien moins embarrassant que le nôtre, perdit son matériel sur ces lieux, où resta à la fois engloutie la majeure partie de son armée; tandis que Bonaparte, ce hardi et prévoyant capitaine, n'eut à regretter que la perte de quelques hommes et de quelques transports.

» D'ailleurs encore les troupes carthaginoises ne pénétrèrent que sur un point unique, tandis que les troupes françaises franchissaient avec la même constance et le même succès plusieurs au-

tres points réputés tout aussi inaccessibles à une armée.

» Pendant que les troupes sous les ordres du premier consul gravissaient le grand Saint-Bernard, le brave Moncey, avec le corps détaché de l'armée du Rhin, fort de quinze mille hommes, franchissait le Saint-Gothard et débouchait sur Bellinzona; une petite colonne de ce même corps, sous les ordres du général Bethancourt, traversait le Simplon, alors impraticable, surmontant des difficultés inouïes, bravant des dangers non moins grands que ceux qu'on affrontait dans les autres passages; le général Chabron avec une division se dirigeait à travers des pics de glace vers la vallée d'Aoste; enfin six mille hommes, conduits par le général Thureau, descendaient le mont Cenis et le mont Genèvre pour marcher sur Turin!

Et le gros de l'armée, ces divisions, ces corps détachés, disséminés dans ces contrées sauvages, bravant partiellement toutes les impossibilités, tous les périls, se réunissaient au jour fixé, presque à la même heure, au lieu du rendez-vous... arrivaient musique en tête, leurs glorieuses enseignes déployées, dans la vallée d'Aoste, d'où l'armée entière s'élança en courant à la poursuite des Autrichiens, enlevant cette même nuit la ville

d'Aoste occupée par leurs avant-postes, et deux jours après le fort de Bard, cette clef de la Lombardie, puissamment défendue, et gardée par trente mille hommes !

» Disons-le avec orgueil, parce que l'orgueil nous est permis... Jamais expédition guerrière aussi colossale ne fut conçue, exécutée avec plus d'audace, avec une rapidité plus fabuleuse, un plus éclatant succès !

XXI.

SUITE DES PRÉCÉDENTS : LES DÉTAILS DU PASSAGE DU MONT SAINT-BERNARD DONNÉS PAR L'EMPEREUR.

« J'avais su alors avec tout le monde, » reprit le duc de Bassano, « et mieux encore par nos *revenants*, ensuite, les circonstances les plus importantes de notre mémorable passage. Mais mon Dieu ! dans ce tourbillon de grands événements, de grands faits, de victoires successives dans lequel nous vivions, chaque jour suffisait à peine aux impressions du moment, et c'est neuf ans après

que j'en appris les choses, les détails plus intimes dans cette longue causerie, au coin du feu, à Fontainebleau, où, arrivé à l'apogée de la fortune, Napoléon, en repassant les phases de sa prodigieuse étoile, signala le passage du mont Saint-Bernard comme le fait qui, dans sa vie, avait dominé moralement tous les autres...

» Jamais dans aucune circonstance, » me dit l'empereur, » je n'ai été en proie à de plus vives préoccupations qu'au moment décisif, au pied des Alpes... En deçà, l'armée de Masséna dans le plus imminent péril : devant moi se dressant d'inaccessibles pics à travers lesquels il fallait aller la secourir et arracher la victoire... Derrière moi je laissais l'armée du Rhin presque dédoublée par les renforts qu'elle venait de fournir pour l'Italie ; la France rentrant à peine dans des conditions viables !... la France entière, les regards anxieusement fixés sur l'habileté du chef qu'elle s'était donné, sur les opérations de l'armée de réserve, sa dernière espérance !... La position était grave! très-grave !

» En Égypte, » continua-t-il, « après de hauts faits accomplis, j'avais vu mon horizon s'assombrir ; mais je sentais en moi les moyens de dominer la mauvaise fortune... l'avenir me restait !

» Il avait tenu plus que je n'avais rêvé... Une position immense m'était acquise... Un revers remettait en question mon existence politique, et ma chute était plus que celle d'un homme ! Ma ruine était la ruine des libertés, de l'indépendance de la nation, de cette valeureuse nation française que j'avais devinée... que je voulais voir la première nation du monde !

» Ce fut la tête pleine de ces réflexions qui n'étaient rien moins que roses, » dit-il en souriant, « que j'arrivai dans la vallée de la Drance ; l'armée y était rassemblée, quarante mille voix me saluèrent de leurs enthousiastes acclamations, et l'espérance diapra de ses teintes scintillantes les ailes de mes papillons noirs : les légions françaises, déjà dans les plaines de la Champagne, en Italie, en Égypte, avaient laissé loin derrière elles les légions antiques ? Ce que les soldats d'Annibal avaient tenté, mes soldats sauraient l'accomplir ! En avant ! m'écriai-je, soldats, derrière ces monts... nous trouverons les Autrichiens ! »

« Je retenais mon haleine pour ne pas perdre une syllabe de ces si curieuses révélations, » me disait le duc de Bassano, « j'écoutais, et une seule question aurait rompu le charme !

» Et, » continua le duc sous l'influence de ces

puissants souvenirs, cédant à son insu à cet attrait mélancolique que nous éprouvons tous à nous rappeler, après un grand succès obtenu, les obstacles vaincus, les dangers affrontés, les perplexités, les souffrances morales, au prix desquels il a été acheté, « l'empereur me fit suivre avec lui, de la vallée de la Drance jusqu'au sommet du grand Saint-Bernard, sa périlleuse ascension! Ces détails, de la bouche même de Napoléon, sans prix à mes yeux, sont restés stéréotypés dans ma mémoire... Les voici :

» Le 17 mai, l'armée était arrivée dans l'étroite vallée de la Drance, où l'artillerie avait pu pénétrer, amenée par les moyens ordinaires jusqu'au pied du Saint-Bernard.

» De ce point de départ, en suivant le col Majon et Martigny jusqu'à Saint-Pierre, les chemins sont déjà affreux, coupés en plusieurs endroits par des précipices ou des torrents, sur lesquels étaient des ponts formés par des arbres liés de front les uns aux autres, jetés d'une rive à l'autre par les compagnies du génie qui précédaient l'armée.

» Mais de Saint-Pierre au sommet du grand Saint-Bernard finit le chemin praticable : on ne trouve plus qu'un étroit sentier escarpé et glacé, où deux hommes ne pourraient passer de front...

Ce sentier est bordé de rochers entassés au-dessus les uns des autres, formant en beaucoup d'endroits une voûte de glace suspendue au-dessus du défilé, que côtoient de gauche des précipices sans fond, où mugissent, avec un fracas épouvantable les eaux de la Doria et de la Drance qui fondent avec une effrayante impétuosité de toutes les crêtes, de toutes les sinuosités des masses énormes de neige et de glace qui se perdent dans les nues...

» Aucune trace d'habitation humaine ne vient rassurer l'œil dans ces contrées sauvages. Autour de soi la menace incessante des plus affreux dangers; partout la désolation, un silence de mort qui n'est troublé que par les cris sinistres des oiseaux de proie, ou par les sifflements aigus de la tempête, précurseurs des avalanches qui ensevelissent sous dix pieds de neige le sentier frayé...

» Tel est l'itinéraire de la route, et sur une pente toujours à pic, que devait franchir l'armée...

» L'opération la plus difficile du passage était le transport de l'artillerie. Dès le pied du mont Saint-Bernard, on fit usage des affûts-traîneaux construits à Auxonne, pour la faire cheminer à travers les défilés des Alpes où jamais l'audace des hommes n'avait imaginé de se faire suivre par des canons...

» Arrivée à Saint-Pierre, ces moyens de trans-

port ne suffisaient plus aux difficultés qu'offre le terrain depuis ce point jusqu'au sommet du Saint-Bernard, à quatre mortelles lieues de distance. Il était absolument impossible de se servir de chevaux et de mulets de trait dans les sentiers étroits et escarpés qui y conduisent !

» Cela avait été prévu à Saint-Pierre : les munitions furent enlevées des caissons pour les alléger, et mises dans les boîtes de sapin préparées pour être portées à dos de mulet. En un clin d'œil les affûts furent démontés pièce à pièce, mis sur les traîneaux à roulettes; les canons, les obusieurs, les caissons placés dans des troncs d'arbres creusés en gouttière pour cette destination...

» Ce convoi, qui avait néanmoins une lieue de longueur, devait être traîné par des montagnards mis en réquisition à cet effet. Mais les habitants de ces lieux sauvages, effrayés de voir des hommes et leurs machines de guerre déjà arrivés sur ces mêmes rochers, où les plus déterminés chasseurs de chamois ne se hasardaient qu'en tremblant, avaient fui sur les sommets les plus escarpés de leurs montagnes, à l'approche de ces téméraires soldats. De là ils contemplaient stupéfaits le passage de l'armée, en poussant des cris et des exclamations auxquels nos intrépides soldats répondaient par des éclats de rire, et par les strophes

entraînantes de la *Marseillaise* et du *Chant du Départ*...

» Malgré cette défection qui, de toutes les prévisions, était la seule qui eût fait défaut, les canons ne restèrent pas là ! Avec un élan, avec un dévouement au-dessus de tout éloge, officiers et soldats s'offrirent avec un égal empressement pour cette pénible corvée : cent hommes attelés à un câble traînaient avec ardeur leur honorable fardeau, enlevaient leurs canons aux cris de : Vive la France ! Vive la liberté !

» Lorsque des obstacles qui semblaient insurmontables se présentaient, les chants de la *Marseillaise* retentissaient avec une énergie passionnée... Lorsque, engourdis par le froid, ou harassés de fatigue, ces hommes d'airain sentaient que leurs forces trahissaient leur courage, ils demandaient qu'on battît la charge, et au bruit du tambour, répété au loin par les échos des montagnes, ils joignaient leurs efforts désespérés.

» Ceux qui n'étaient pas d'*attelage* pour le moment portaient les armes, les munitions, les vivres de leurs camarades, et malgré ce double fardeau dont le poids dépassait soixante et dix livres, pas un homme ne restait en arrière, pas un ne prenait un moment de repos, de peur de ralentir la rapi-

dité d'un mouvement dont ils sentaient toute l'importance !

» Malgré les obstacles qui se multipliaient pour ainsi dire à chaque pas, le passage du mont Saint-Bernard s'effectua sans autre sinistre que la perte d'une pièce de 8, et de trois canonniers, qui, ayant un peu dévié du chemin caché sous les neiges, furent précipités par une avalanche au fond d'un torrent où ils disparurent à l'instant.

» C'est par cette sublime constance, par ces prodiges d'ardeur et de dévouement, que notre héroïque armée, après douze heures, depuis Saint-Pierre, d'une marche si difficile, de périls dont aucune description ne peut donner une idée exacte, atteignit l'hospice du mont Saint-Bernard, ce premier terme de ses efforts !

Les religieux, prévenus de notre arrivée, groupés à l'entrée de la gorge, saluèrent d'enthousiastes *vivat* la première colonne de ces géants qui en sortit!... Presque tous Italiens de naissance, le joug des Autrichiens leur était odieux, et la miraculeuse arrivée de leurs libérateurs les comblait de joie.

» Entouré d'imposantes masses de granit, de pics de glace superposés, le plateau, qui peut avoir une lieue d'étendue et sur lequel est bâti l'hospice, offrait en ce moment, au milieu de ces

âpres et abruptes décorations d'une grandeur sauvage, le plus pittoresque coup d'œil : entremêlés avec les immenses tables chargées de viandes et de pain, dressées autour du bâtiment, des canons, des caissons, des affûts, des traîneaux, des bagages, des faisceaux d'armes et de drapeaux, ajoutaient encore à la singularité de ce spectacle, et au milieu de tout cet attirail de guerre, les bons religieux couraient çà et là, distribuant gaiement, et avec la plus affectueuse cordialité, des vivres à nos soldats affamés...

» A cette scène pleine d'une pénétrante poésie, à cette étape unique, allaient succéder d'autres scènes, de nouvelles fatigues!

» Là, tout n'était pas fini !.. l'audacieuse entreprise n'était qu'à moitié accomplie! Il fallait franchir un abîme, descendre le versant méridional du Saint-Bernard, et cette marche, moins fatigante en apparence, offrait cependant, à raison de l'extrême rapidité de la pente, plus de dangers encore que la première : les neiges, qui commençaient à fondre, se crevassaient en s'affaissant et formaient des fondrières où hommes et chevaux pouvaient s'engloutir. Les mulets, les chevaux surtout, ne tenaient pas pied, plusieurs furent écrasés dans leur chute contre les rochers.

» Mais rien n'est capable d'intimider ces intré-

pides soldats; leur courage leur dévouement, est à toute épreuve : « C'est un mauvais pas à passer ! » disaient-ils, et ils redoublaient d'efforts pour avancer. Une vieille moustache, le regard enflammé, étendant le bras vers les plaines de la Lombardie qui se déroulent à leurs pieds, s'écrie d'une voix tonnante : « En avant, camarades! *En avant! au bas des monts, nous trouverons les Autrichiens!* »

» Ces mots, prononcés vingt-quatre heures avant au pied des Alpes, et si bien retenus, volent de bouche en bouche; le sol refuse assistance à leur ardeur, ils ne peuvent marcher, mais devant leur volonté de fer tous les obstacles s'aplanissent, et ils se laissent glisser jusqu'au bas de l'affreux escarpement, aux cris joyeusement poussés de *Vive la France!* Officiers, généraux, le général en chef lui-même emploient gaiement ce moyen de descendre plus vite... et le prodige de l'immortel passage est opéré!

» La phrase *textuelle* de l'empereur, en terminant l'esquisse de ces scènes immenses (où il s'était si noblement effacé, où il posait si grand cependant!) est celle-ci :

» *Cette marche si extraordinaire dura huit heures consécutives. A neuf heures du soir l'armée réunie au village d'Étroubles, fond comme la*

foudre sur les avant-postes autrichiens, et ne s'arrête qu'à ***MARENGO...*** »

» Jamais, » me disait le duc de Bassano, « je n'oublierai l'expression de son regard, en prononçant ce mot par lequel, avec une merveilleuse concision, il venait de résumer ainsi les conséquences prodigieuses de cette campagne de *trente jours...*

» Le 18 mai, dans la vallée de la Drance, il montrait du doigt à ses soldats le chemin de l'Italie... Le 20 mai, il bivaquait sur le sommet du mont Saint-Bernard... et le 15 juin, sur le champ de bataille de Marengo, l'Italie entière le saluait du nom de libérateur...

» La victoire de Marengo restituait à la France une partie de ses conquêtes perdues l'année précédente, par un concours inouï de circonstances fatales.

» La restitution du Piémont, de la Ligurie, de la Lombardie ; la cession de douze places fortes pour garantie des conventions imposées à l'Autriche par le traité conclu à Alexandrie ; le rétablissement de la république cisalpine, l'affranchissement des États de Gênes, l'indépendance de ces peuples, nos alliés, qui brûlaient de devenir nos frères... telles étaient les conséquences immenses de cette miraculeuse campagne d'un mois !

» Napoléon avait la mémoire du cœur ; de Lyon où des fêtes, des ovations de toute la population saluèrent son arrivée le 30 juin, il envoya *cent mille francs* à l'hospice du mont Saint-Bernard, où ses soldats avaient été accueillis avec une si touchante hospitalité. Et jusqu'en 1814, chaque année pareille somme, prélevée sur sa cassette particulière, sur ses épargnes enfin, était envoyée avec cette simple petite note toute écrite de sa main :

» *Pour être employée à l'entretien des bâtiments de l'hospice et aux besoins de cette utile et charitable institution.* »

» Cette généreuse aumône était expédiée en silence, entre Duroc et lui, de son cabinet.... » dit le duc de Bassano avec émotion.

« — Ah! du moins, m'écriai-je tout émue, ceux-là... n'ont renié ni les bienfaits ni le bienfaiteur...

» — Nos vœux et nos prières l'ont suivi à travers les mers! » me disait le vénérable supérieur du mont Saint-Bernard... »

Le duc de Bassano était heureux comme moi du reconnaissant témoignage des bons religieux. Tant de basses ingratitudes, tant de honteuses lâchetés avaient depuis 1814 contristé son âme!

Mais les souvenirs de la bienheureuse soirée

de Fontainebleau n'étaient pas tous épuisés, je priai le duc de continuer, et il reprit avec bonté:

« La conversation, gaie et légère à son début, avait, vous le voyez, subi peu à peu une métamorphose pleine d'intérêt pour moi; une communication d'une haute importance devait la terminer : l'empereur, pour la première fois, me parla d'un projet longuement élaboré dans son esprit, mais resté jusqu'ici au fond de sa pensée : le divorce...

» Ce parti! désormais irrévocablement arrêté, intérieurement le poignait... Il en développa en peu de mots les motifs fondés sur des considérations de l'ordre le plus élevé : « Examinez mûrement cette grave question sous toutes ses faces, Maret... nous en reparlerons..., » dit-il en se levant.

» Je l'avais compris, la communication était faite, il lui convenait d'en rester là...

» Au moment où j'allais prendre congé de lui, les pas d'un cheval lancé au galop retentirent dans la cour silencieuse du château, et tout aussitôt Duroc nous apparut le visage rayonnant : « Ah! ah! vous êtes en retard, monsieur le grand maréchal du palais...; » dit en riant l'empereur.

» — Parce que Votre Majesté dépasse toujours toutes les espérances! » répondit-il joyeusement.

» Pas mal répondu, pour un homme qui n'en

fait pas métier! » dit l'empereur en tendant affectueusement la main au bon Duroc dont la physionomie exprimait le bonheur.

» — Mais voyons, poursuivit-il, quelles nouvelles? Est-on content de moi à Paris?

» — Sire, tout Paris est dans l'ivresse de la joie! la paix était l'objet de tous les vœux!

» — Nous en sommes tous heureux! et celle-ci, je l'espère, sera durable; nous avons fait de manière à ce que l'Autriche ne nous force plus d'y revenir,... » ajouta-t-il avec malice.

» Nous nous mîmes à rire tous les trois; le thème était élastique, et nous en tirâmes gaiement parti. Minuit sonnait lorsque l'empereur nous *chassa*.

» — Et vous avez bien raison de dire que les souvenirs de cette causerie, au coin du feu de Fontainebleau, étaient ineffaçables! Pour mon compte, ils sont gravés là.... » dis-je au duc dont la bonté était aussi inépuisable que ma curiosité sur toutes ces grandes choses de l'empire!

Mon Dieu! chaque jour ces précieuses révélations deviennent plus rares... Bientôt... bientôt seront closes les pages vivantes de la miraculeuse époque.

XXII.

CAMPAGNE DE 1812. — NÉGOCIATIONS DE PAIX.

Le duc de Bassano prit une part active aux négociations du mariage de l'empereur avec l'archiduchesse d'Autriche. Il considérait cette alliance comme un gage assuré du maintien de la paix, première condition, à ses yeux, de la prospérité du pays, de la stabilité de ce trône élevé par le peuple et devant lequel se courbait l'Europe!....

Et c'est ici le cas, comme c'est aussi mon devoir de rétablir la vérité autant qu'il dépend de moi de le faire, contrairement à l'opinion expri-

mée par quelques personnes mal informées, qui attribuent un tort grave au duc de Bassano : celui d'avoir conseillé à l'empereur la guerre de Russie.

Cette assertion, qui tend à amoindrir une gloire si légitimement acquise, et qui a trouvé créance en France comme à l'étranger, a flétri pour cet homme, au cœur vraiment patriote, toutes les joies de sa conscience qui lui rendait le témoignage d'avoir toujours, et si utilement, servi son pays!

Il y a une injustice révoltante, quelque chose de profondément cruel, dans le fait d'une accusation vague, admise sans examen, et qui, par cela même, échappe à toute justification comme à toute réparation.

Je ne sais pas si l'empereur a voulu la guerre avec la Russie, ou s'il n'a cédé qu'à l'impérieuse nécessité de la faire. Je n'entends rien, à la politique, je parlerais mal de ces choses, et, quand même, moins qu'à personne il me serait permis d'exprimer une opinion sur cette question. D'une part, le duc de Vicence m'a dit, et il était convaincu, que les infractions de la France au traité continental, qui ruinait la Russie, avaient été la cause réelle, première, du refroidissement dont l'Angleterre, aux aguets, a profité pour souffler la discorde d'abord, et entraîner ensuite la Russie

dans l'alliance préparée de longue main par la tortueuse politique du cabinet de Saint-James.

D'autre part, j'ai entendu exprimer au duc de Bassano une opinion toute contraire. Dans sa conviction, les griefs articulés par la Russie contre la France n'ont été que le prétexte de la rupture, non pas la cause; l'empereur n'a pas provoqué la guerre, il a été contraint de la faire; toutefois, il pensait aussi que l'Angleterre a été la cheville ouvrière de la coalition, et que nulle prudence humaine n'aurait pu empêcher la guerre d'avoir lieu, à une époque plus ou moins rapprochée.

Lorsque les deux hommes que je viens de citer, et dont l'opinion, je pense, peut être considérée comme une autorité, sont en désaccord sur ce point important, qui donc oserait porter un jugement, formuler même une présomption à cet égard?

Ce que je sais, sur l'affirmation de gens placés de manière à ne pouvoir se tromper, c'est que, non-seulement le duc de Bassano ne conseilla pas à l'empereur cette déplorable guerre, mais qu'il fit tout au monde pour la prévenir.

Au commencement de 1812, l'empereur, jugeant que, pendant la durée de la guerre, qui dès lors était imminente, le duc de Bassano devait être saisi officiellement des relations diplomatiques, lui fit prendre le portefeuille des relations

extérieures; et, de ce moment, par l'entremise du prince Kourakin, ambassadeur à Paris, il essaya auprès de la Russie tous les moyens de conciliation que permettait la dignité de la France, pour obtenir la continuation de la paix; et quand tout espoir de réussir par les formes ordinaires fut perdu, avant l'entrée en campagne, il supplia l'empereur de lui accorder l'autorisation de s'adresser directement, en son propre et privé nom, au comte Romanzow, ministre des affaires étrangères en Russie.

Cette ouverture provoqua, entre Napoléon et son ministre, une vive altercation; le duc soutenait l'opportunité de cette démarche, l'empereur la niait. « Ne voyez-vous pas, » s'écria-t-il, « que la paix ou la guerre dépend plus du cabinet britannique que de Pétersbourg?... Il n'y a rien à faire maintenant que de les gagner de vitesse.... Je suis prêt, nous marcherons, le sort en est jeté!

» — Sire, » répliqua le duc avec fermeté, « le sort de la France ne peut dépendre des chances du hasard... Votre Majesté ne doit avoir rien à se reprocher.

» — Faites donc! » lui fut-il répondu.

Une heure après cette conversation, le comte de Narbonne, porteur d'une lettre du duc de Bassano, chargé d'appuyer de toutes ses forces le vœu

qu'elle exprimait, partait pour Wilna, où déjà était arrivé le comte Romansow, avec le quartier général de l'empereur Alexandre.

» Ainsi que l'avait prévu Napoléon, cette démarche demeura sans succès; seulement, la réponse du ministre fut faite dans des termes de courtoisie qui lui permettaient de reprendre la négociation en cas de revers...

Ces détails doivent justifier le duc de Bassano du reproche qui lui a été adressé, mais ils appartiennent aussi à l'histoire, et quand j'ai sous les yeux des documents qui répandent de la clarté sur des faits encore mal connus, je crois de mon devoir de rétablir la vérité sur les événements d'une époque qui tiendra une place si immense dans les fastes de notre pays; d'établir la part équitable d'éloge et de blâme qui revient à chacun dans ces événements.

Il est bien vrai que lorsqu'il fut démontré au duc de Bassano qu'aucun des moyens en notre pouvoir ne pouvait empêcher la guerre, il seconda de tout son zèle l'énergique résistance qu'il fallait opposer à une formidable coalition. Partout, nous le trouverons à la hauteur de la rude tâche qui lui est dévolue; partout, dans ces deux malheureuses campagnes, son passage sera marqué par des travaux dont le fardeau ne pouvait être

supporté que par une organisation tout exceptionnelle.

L'empereur, accompagné du duc de Bassano, partit de Paris le 12 mai 1812. En passant à Mayence, il fait ses dernières dispositions pour l'entrée immédiate en campagne de cette innombrable armée qui couvre des lieues de territoire, et tous deux s'occupent jour et nuit des immenses détails de tous genres que comporte l'expédition.

Le 18 mai, l'empereur arrive à Dresde, où se trouvent réunis tous les souverains encore nos alliés : l'empereur d'Autriche, les rois de Prusse de Bavière et de Saxe, venus au-devant de lui pour lui renouveler leurs assurances d'attachement et de fidélité...

Déjà le duc de Bassano ne se fait plus d'illusion sur la sincérité de ces hommages... intérieurement dévoré d'inquiétudes, mais calme et confiant en apparence, il fait jouer tous les ressorts de sa profonde habileté dans les conférences qui ont lieu entre les souverains, pour river encore plus étroitement les liens par lesquels ils sont engagés envers la France, et il met la dernière main aux traités qui les obligent à soutenir sa cause. D'autre part, il règle les dispositions *éventuelles* relatives à la Pologne; il cherche par tous les

moyens à combattre les intrigues qui ont pour but d'amener l'empereur à faire un choix malheureux... Mais, ici, son influence ne peut l'emporter, et M. de Pradt est nommé ambassadeur près la confédération polonaise!... La fatalité avait déjà remplacé la lumineuse étoile de la France!...

Après le passage du Niémen, le duc de Bassano, chargé par l'empereur d'établir le gouvernement provisoire de Wilna, se sépare de l'armée pour veiller à ses approvisionnements; il faut créer des ressources de tous genres pour les besoins de cette masse effrayante d'hommes et de chevaux! Wilna doit être le centre de l'administration pendant toute la durée de cette campagne, et le ministre des relations extérieures, revêtu de pouvoirs illimités, s'établit dans cette ville avec le corps des ambassadeurs étrangers qui l'y a suivi.

Ses pouvoirs ne se bornent pas à la conduite des affaires diplomatiques, aux soins des innombrables détails relatifs au matériel de l'armée: il exerce un droit égal à celui d'un souverain sur les autorités du grand-duché de Lithuanie, sur les administrations tant polonaises que françaises; il reçoit les rapports des généraux en chef qui opèrent en deçà du Borysthène, et des gouverneurs français établis au delà du Niémen.

Après nos désastres, après la retraite de l'ar-

mée et le départ de l'empereur, le duc de Bassano attend à Wilna l'arrivée du roi de Naples auquel Napoléon a laissé le commandement en chef de l'armée, contre l'avis formel de son conseiller... Mais Napoléon a foi dans son beau-frère, qui sera assisté d'ailleurs par le major général prince de Neufchâtel, dans les opérations du ralliement et de la reformation des débris de ces phalanges si nombreuses, si belles naguère, aujourd'hui éparpillées, débandées, démoralisées par d'atroces souffrances!

Le duc de Bassano est resté pour faire connaître au roi de Naples les ressources qu'il a réunies, lui indiquer les moyens qu'elles offrent pour réparer matériellement et moralement les misères qui ont décimé l'armée, abattu la vigueur des plus forts, qui ont usé, à la fin, et la résignation et le courage!

Mais encore une fois, tant de soins, tant de sages prévisions seront inutiles! Arrivé à Paris, où il est venu rejoindre l'empereur, le duc de Bassano apprend que Murat a abandonné son poste. Il a laissé l'armée à peine rassemblée, livrée à elle-même... Après son départ, la confusion est arrivée à son comble, et ces trésors de secours qui devaient servir à réorganiser, à sauver les précieux restes échappés aux horreurs de cette

campagne, ne profiteront qu'à nos ennemis : entre Wilna et Kowno ces dernières ressources ont été englouties!

Pendant la fin de l'année 1812 et le commencement de 1813, dans cette courte trêve, nous voyons le duc de Bassano exercer toute son intelligence pour suffire à la grandeur du péril; il emploie tous les moyens humains pour conjurer l'effroyable orage dont l'approche est imminente! Dans le courant de l'automne de 1812, il a reçu à Berlin, de la bouche même du roi de Prusse, l'assurance nouvelle du maintien fidèlement observé de l'alliance, et le 27 février 1813 la Prusse signe une alliance offensive et défensive avec la Russie et l'Angleterre contre la France...

L'Autriche seule nous reste; toutes les espérances se tournent de ce côté. Le comte de Bubna est à Paris, c'est un ambassadeur de famille envoyé par l'empereur François à son gendre, car l'Autriche a un ambassadeur officiel, le prince de Schwartzenberg, accrédité près de la cour de France. C'est avec le comte de Bubna que le duc de Bassano a conclu la paix à Vienne; Napoléon, vainqueur et tout-puissant alors, n'a pas abusé du droit du plus fort; il pouvait exiger tout ce qu'il eût voulu, et il a été magnanime... depuis des liens sacrés sont venus donner aux traités une

sanction de moralité qui les rend inviolables; il y aurait pour l'Autriche félonie et honte à abandonner la France; tel est le thème sur lequel, durant quatre mois de conférences avec le comte de Bubna et le prince de Schwartzemberg, le duc de Bassano fait un appel à l'honneur de l'Autriche!

Il est triste, en vérité, bien triste, d'examiner, pièces sur table, ce qu'on est convenu, en termes de bonne compagnie, d'appeler l'*habileté* diplomatique... A ces communications si pressantes, si pleines de considérations d'un ordre élevé, on ne répond que par d'hypocrites protestations, par de banales assurances de bon vouloir qui n'engagent ni le présent ni l'avenir. Il faut gagner du temps, laisser une porte entre-bâillée, dénouer au lieu de rompre; et pour abuser, pour tromper, on descend à employer d'indignes subterfuges...

Ainsi, l'Autriche nous offre d'abord *ses bons offices* pour la paix, puis *son intervention*, puis *sa médiation*, puis enfin *sa médiation armée*, dernier degré par où la politique autrichienne passait pour arriver à une rupture honteuse, impie, et déjà irrévocablement arrêtée, si, dans la campagne qui va s'ouvrir, la France chancelle au choc épouvantable de toute l'Europe armée qui s'avance à sa rencontre!

La plume s'agite tremblante sous les doigts, et s'arrête en retraçant tant de misérables lâchetés! . . . .

XXIII.

CAMPAGNE DE 1813. — DOCUMENTS PRÉCIEUX. — UN ÉPISODE DE LA BATAILLE DE DRESDE.

L'année 1813 est grosse de désastres... le résultat insignifiant de ces longues négociations avec les délégués de l'Autriche ne permet ni à l'empereur, ni à son ministre, de s'abuser sur les dispositions de cette puissance. Sa fidélité à la France n'est plus qu'une question d'opportunité... si nous sommes vainqueurs, elle restera notre alliée; si nous sommes vaincus, nous compterons une ennemie de plus à combattre!

C'est sous le poids de ces poignantes préoccupations que, le 15 avril 1813, le duc de Bassano partit avec l'empereur pour Mayence. Là encore d'autres soins, d'autres fatigues, attendent le maître comme le serviteur. Il faut pourvoir de nouveau à l'organisation matérielle, aux infinis détails de tous les services de l'armée rassemblée sur ce point, pour commencer la campagne d'où va dépendre le sort de la France!

Le 10 mai, l'empereur entre à Dresde. De tous les souverains qui, l'année dernière encore, se trouvaient sur son passage, un seul se présente à lui; c'est le bon, le noble roi de Saxe. Lui *seul* a gardé sa parole royale... Le comte de Bubna arrive le lendemain; il représente l'empereur François...

Avant que le sort des combats soit venu fixer les irrésolutions de l'Autriche, le duc de Bassano, à Dresde, auprès de l'envoyé autrichien, joint ses efforts personnels à ceux que fait à Prague le duc de Vicence, envoyé par l'empereur auprès de son beau-père, et l'un comme l'autre n'obtiennent que des réponses évasives...

Cependant notre armée poursuit sa marche; chaque jour, elle arrache la victoire dans les combats, où une effrayante disproportion de nombre entre elle et ses ennemis se fait remarquer; mais

cès triomphes glorieux ne lui assurent pas de succès décisifs! Aussi, lorsque dans le courant de cette funeste campagne, le 21 juin, la perte de la bataille de Vittoria en Espagne vient ajouter autant aux embarras de la France qu'aux chances de gain de la coalition, l'Autriche alors se décide... L'évidence des avantages qu'elle aura à partager, en se tournant contre nous, lève ses derniers scrupules...

Il n'y a pas de paroles assez sévères pour qualifier de tels actes. Quel découragement, quel dégoût s'emparent de l'âme, en fouillant dans ces immondices recouvertes de pourpre! Quel est celui de nous, qui, la main appuyée sur le cœur, interrogeant sa conscience, ne se trouve pas meilleur que ceux-là auxquels la politique a attribué le droit de fouler aux pieds les liens qui unissent le plus étroitement les hommes, de braver impunément tout ce qui est respecté par tout ce qui se respecte? Les insensés! ils n'ont pas compris qu'en démoralisant l'esprit des peuples par de pareils exemples, ils préparaient pour l'avenir d'incessantes tempêtes...

Et, ici, heureuse je suis de pouvoir le mettre en lumière, ici est la place d'un document d'une immense valeur, d'une note écrite sous la dictée de Napoléon, sur son bureau même, à Dresde, le

18 août 1813, et adressée par le duc de Bassano, en sa qualité de ministre des relations extérieures de la France, au comte de Metternich, premier ministre de l'empereur d'Autriche.

Cette note explique tout. La concision et la hardiesse du style, la force et l'élévation des pensées, la hauteur et tout à la fois la simplicité du langage, le pittoresque des expressions font certainement de cette communication politique, hors de ligne, un monument historique d'un haut et puissant intérêt national...

Là est mise à jour avec une merveilleuse lucidité la situation réelle de nos affaires de l'époque; sont exposés nos griefs...; est résumé avec un véritable talent d'analyse, l'esprit de ces inextricables complications, de ces interminables négociations (de février à août 1813), pendant lesquelles l'Autriche nous trompait bassement; là enfin sont retracées avec sévérité les obligations qu'elle a éludées, les devoirs qu'elle a méconnus, sa conduite envers la France!

Cette note secrète, qui peut-être a disparu de la chancellerie de Vienne, restera du moins éternellement enregistrée chez nous...

La voici :

« Le soussigné, ministre des relations exté-

» rieures, a mis sous les yeux de Sa Majesté
» l'empereur et roi, la déclaration du 11 août,
» par laquelle l'Autriche dépose le rôle de mé-
» diatrice, dont elle avait couvert ses desseins.

» Depuis le mois de février, les dispositions
» hostiles du cabinet de Vienne envers la France
» étaient connues de toute l'Europe. Le Dane-
» mark, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg,
» Naples et la Westphalie ont, dans leurs ar-
» chives, des pièces qui prouvent combien l'Au-
» triche, sous les fausses apparences de l'intérêt
» qu'elle portait à son alliée, et de l'amour de la
» paix, nourrissait de jalousie contre la France.

» Le soussigné se refuse à retracer le système
» de protestations affectueuses d'un côté et d'insi-
» nuations perfides répandues de l'autre, par le-
» quel le cabinet de Vienne compromettait la
» dignité de son souverain, et qui, dans son dé-
» veloppement, a prostitué ce qu'il y a de plus
» sacré parmi les hommes : un médiateur, un
» congrès et le nom de la paix.

» Si l'Autriche voulait faire la guerre, qu'avait-
» elle besoin de se parer d'un faux langage, et
» d'entourer la France de piéges mal tissus qui
» frappaient tous les regards?

» Si le médiateur voulait la paix, aurait-il pré-
» tendu que des transactions si compliquées s'ac-

6.

» complissent en quinze ou vingt jours ? Était-ce
» une volonté pacifique que celle qui consistait à
» dicter la paix à la France, en moins de temps
» qu'il n'en faut pour conclure la capitulation
» d'une place assiégée?

» La paix de Teschen exigea plus de quatre
» mois de négociations; plus de six semaines fu-
» rent employées à Szistowe, avant que la discus-
» sion, même sur les formes, fût terminée. La
» négociation de la paix de Vienne, en 1809, lors-
» que la plus grande partie de la monarchie autri-
» chienne était entre les mains de la France, a
» duré deux mois...

» Dans ces diverses transactions, les intérêts
» et le nombre des parties étaient circonscrits;
» et lorsqu'il s'agissait, à Prague, de poser, dans
» un congrès, les bases de la pacification générale,
» de concilier les intérêts de la France, de l'Au-
» triche, de la Russie, de la Prusse, du Dane-
» mark, de la Saxe et de tant d'autres puissances;
» lorsque aux complications qui naissent de la mul-
» tiplicité et de la diversité des intérêts, se joigni-
» rent les difficultés résultant des prétentions
» ouvertes et cachées du médiateur, il était déri-
» soire de prétendre que tout fût terminé, montre
» en main, en quinze jours. Sans la funeste inter-
» vention de l'Autriche, la paix entre la Russie,

» la France et la Prusse serait faite aujourd'hui.

» L'Autriche, ennemie de la France, et couvrant son ambition du masque de médiatrice, » compliquait tout et rendait toute conciliation » impossible; mais, l'Autriche s'étant déclarée en » état de guerre, et dans une position plus vraie » et plus simple, l'Europe est ainsi plus près de » la paix : il y a une complication de moins.

» Le soussigné a donc reçu l'ordre de proposer » à l'Autriche de préparer, dès aujourd'hui, les » moyens de parvenir à la paix, d'ouvrir un congrès *sérieux,* où toutes les puissances, grandes » et petites, seront appelées; où l'on n'exigera » point que cette œuvre, aussi difficile que salutaire, soit terminée, ni dans une semaine, ni » dans un mois; où l'on procédera avec la lenteur » inséparable de toute opération de cette nature, » avec la gravité qui appartient à un si grand but » et à de si grands intérêts. Les négociations » pourront être longues; elles doivent l'être. Est-ce en peu de jours que les traités d'Utrecht, de » Nimègue, de Ryswick, d'Aix-la-Chapelle, ont » été conclus?

» Dans la plupart des discussions mémorables, » la question de la paix fut toujours indépendante » de celle de la guerre : on négociait sans savoir » si l'on se battait ou non; et, puisque les alliés

» fondent tant d'espérance sur les chances du
» combat, rien n'empêche de négocier aujour-
» d'hui, comme alors, en se battant.

« Le soussigné propose, au nom de l'empereur
» son maître, de neutraliser un point sur la fron-
» tière, pour lieu de conférences; de réunir les
» plénipotentiaires de la France, de l'Autriche,
» de la Russie, de la Prusse, de la Saxe; de
» convoquer tous ceux des puissances belligé-
» rantes, et de commencer, dans cette auguste
» assemblée, l'œuvre de la paix, d'une paix ac-
» ceptable pour la France.

» Les peuples éprouveront une consolation vé-
» ritable en voyant les souverains franchement
» décidés à mettre un terme à l'effusion du sang,
» aux calamités de la guerre, et à confier à des
» hommes éclairés et sincères le soin de conci-
» lier tous les intérêts, de compenser les sacri-
» fices de tous et de rendre la paix avantageuse
» et honorable à toutes les nations.

» Le soussigné ne s'attache point à répondre
» au manifeste de l'Autriche, et pas plus, au seul
» grief sur lequel il repose; sa réponse serait
» complète en un seul mot : il citerait la date du
» traité d'alliance, conclu le 14 mars 1812, entre
» les deux puissances, et la garantie stipulée par

» ce traité de l'intégralité du territoire de l'em-
» pire, tel qu'il était le 14 mars 1812.

» Le soussigné ministre des relations exté-
» rieures,

» Dresde, 18 août 1813,

» DUC DE BASSANO. »

Cette communication si grave, si grosse de faits et de conséquences, où se révèle la supériorité de vue et d'action, la politique large, la manière tout exceptionnelle de l'homme qui tant de fois avait été magnanime après la victoire... dans laquelle était noblement exprimé son désir sincère de conclure la paix à des conditions que la dignité de la France lui permît d'accepter, cette communication si digne n'eut aucun retentissement dans l'âme des souverains de l'Europe... cet appel à leur humanité, à leur honneur, ne fut pas entendu...

En réponse à la note du 18 août, l'Autriche, ingrate et parjure, passa enseignes déployées dans le camp de l'ennemi...

Après cette dernière et effroyable défection, tout espoir semblait être perdu, mais encore une fois les efforts inouïs de nos héroïques soldats nous rouvrent le chemin de la France, défendu

par des forces quadruples des nôtres qui nous attendent pour nous écraser au passage.

L'armée cherchant à opérer sa retraite sur le Rhin, rentre à Dresde le 26 août. Là, à travers tant de mémorables choses que je ne puis retracer ici, se place un de ces traits intimes qui caractérisent, non plus l'homme d'État illustre, mais la bonne et noble nature de l'homme privé...

La seconde nuit de cette gigantesque bataille de Dresde qui dura trois jours, pendant que l'empereur, après avoir fait toutes ses dispositions pour la terrible matinée qui va suivre, prenait quelques instants de repos, le duc de Bassano, en proie aux plus cruelles inquiétudes, sort de la tente où Napoléon trouve un moment l'oubli des tourments qui l'accablent; lui, ne peut dormir, il a besoin de marcher, de rafraîchir son front brûlant à l'air froid de la nuit, de s'abandonner en liberté à la tristesse profonde qu'il lui faut soigneusement dissimuler, car, de la confiance apparente de l'empereur et de son entourage dans le succès dépend la confiance de l'armée en ses forces!

Son regard attristé parcourt ce champ de bataille où l'on s'est battu hier... Là, pêle-mêle, sont étendus ceux qui se battront encore aujourd'hui et ceux qui ne se relèveront plus... Dans cette

lutte affreusement inégale, dans cette héroïque résistance, dans ces combats de géants qui laissent si loin derrière eux les prodiges cités de l'antiquité, s'écoule néanmoins goutte à goutte le sang, le plus pur sang de la France... Comment finira tout ceci!... Et en songeant à l'inutilité de ses constantes démarches pour prévenir tant de maux, un soupir convulsif s'échappe de la poitrine haletante du malheureux ministre de Napoléon... Immobile, navré, une puissance de fascination à laquelle il ne peut se soustraire le retient cloué au sol... Il y a une sorte de poésie sauvage répandue sur ce terrain jonché d'hommes, d'attirails de guerre et où à cette heure règne un silence de mort, qui n'est interrompu que par le pas lent et mesuré des sentinelles d'avant-postes... Il reste là, plongé dans la plus douloureuse méditation.

Un bruit vague, quelques paroles qu'il croit entendre, lui font relever la tête... Personne ne bouge... Cependant, on parle encore, toujours très-bas : la sûreté de l'empereur peut être compromise... Du camp ennemi, des espions, un assassin... Le duc de Bassano suit la direction de la voix en marchant avec précaution à travers les corps qui obstruent son passage, et à la faible lueur du crépuscule qui commence, il distingue un homme dont la tête est bandée de linge ensan-

glantés, et qui presse sur ses lèvres quelque chose qu'il vient de détacher de l'habit d'un cadavre sur lequel il est penché. Il prononce ces mots entrecoupés : « Toi, au moins, tu es mort heureux, brave Morin!... tu avais gagné ta croix, mais elle a brillé sur ta poitrine... Et moi!... moi, qui partout l'ai cherchée au milieu des balles! moi, je mourrai sans avoir senti mon cœur battre sous l'étoile de l'honneur!... Dans quelques heures, » ajouta-t-il avec une sombre énergie et en plaçant la croix de son camarade sous sa veste de hussard, « le combat va recommencer... *Après-demain* .. elle sera attachée là... en dehors... ou je serai tué... Ma mère! ma mère!... » Puis, cédant à l'influence de ce souvenir sacré, le pauvre blessé, en sanglotant, étreint avec force de ses deux mains son front meurtri, et d'un mouvement brusque il se relève.

Le duc de Bassano avait du chevaleresque dans l'esprit; il comprend les plaintes arrachées à un bouillant courage : le lieu de la scène, la nature de ses propres impressions, tout excite sa sympathie pour cette souffrance intime, expression d'un noble cœur!

« Comment vous nommez-vous, jeune homme? » demanda-t-il en posant sa main sur l'épaule du hussard.

Celui-ci, étonné, se retourne, il hésite... mais en apercevant les broderies et les décorations qui lui annoncent un supérieur :

« — Arthur Dornez, » répond-il.

« — Quel régiment, quel escadron?

» — Maréchal des logis chef, au 3e de hussards, 4e escadron.

» — Combien de temps de service, combien de blessures?

» — Huit ans, quatre blessures, et celle-ci... mais elle n'est pas grave.

» — Quel âge avez-vous?

» — Vingt-cinq ans. »

Le duc fit un mouvement...

« — Je suis engagé volontaire, » ajouta-t-il avec une inflexion de fierté.

« — C'est bien, jeune homme... continuez à vous conduire comme vous l'avez fait jusqu'à présent, et ne désespérez pas de parvenir... l'empereur a les yeux sur tous les braves de l'armée. »

Un éclair de joie éclaira la mâle physionomie du maréchal des logis du 3e; l'espoir était entré dans son cœur.

La bataille est gagnée; et, comme dans tout le cours de cette désastreuse campagne, c'est encore là une de ces victoires sans résultat, où l'on compte les pertes avec un amer regret?

Le lendemain, le ministre fait appeler le colonel du 3e de hussards : Arthur Dornez est un excellent sujet, brave entre les plus braves ; il est le fils d'un officier supérieur tué à Arcole et qui a laissé une veuve et trois enfants sans fortune; Arthur s'est engagé dans l'espoir de parvenir et de pouvoir aider sa pauvre mère. « Il a bien gagné l'épaulette, » ajoute le colonel en terminant.

Le duc de Bassano rend compte à l'empereur de tout sans rien omettre : « Qu'on le porte sur le travail, » dit Sa Majesté, « je le nomme sous-lieutenant.

» — La croix, sire, la croix ! » s'écrie le duc.

« — Ah baste ! vous êtes toujours un peu poëte, Maret, » répond l'empereur en riant. « Je vous dis, moi, que votre maréchal des logis aimera mieux l'épaulette !

« — Non, sire. Votre Majesté sait bien que c'est pour *sentir son cœur battre sous l'étoile de l'honneur* qu'il a risqué cent fois sa vie...

» — Soit... je lui donne la croix... Ah ! l'institution de la Légion d'honneur a créé des héros à la France ! » dit l'empereur avec exaltation ; « eh bien ! à la première occasion, le grade... Au reste, » ajouta-t-il, « le fils d'un officier tué sur le champ de bataille a des droits à ma bienveillance. »

L'occasion ne tarda pas à se présenter ! Arthur

Dornez conquit l'épaulette à force de valeur; il rentra en France décoré et sous-lieutenant.

Tout cela est bien simple ; il semble que chacun en eût fait autant. Mais, mon Dieu! il y a bien quelque mérite, lorsqu'on est arrivé à une telle hauteur, de n'avoir pas laissé derrière soi toute sensibilité, tout intérêt pour les choses vulgaires, toute sympathie pour d'humbles souffrances. Pour mon compte, j'ai le malheur d'être arrivée à admirer sincèrement de telles exceptions!...

L'éclatant succès que nous venions d'obtenir à Dresde rendait notre position meilleure. Trente mille hommes des troupes alliées hors de combat, deux cents pièces ou caissons d'artillerie, une énorme quantité de fourgons furent les trophées de ces trois journées, et la pensée de profiter de ces avantages pour obtenir la paix, préoccupe vivement les esprits. L'empereur se dirige sur Dubbën, mais il laisse à Eilenbourg le duc de Bassano, investi des pouvoirs les plus étendus. Le roi de Saxe avec sa famille est resté auprès du ministre de Napoléon; sa probité d'honnête homme ne se dément pas; il fera cause commune avec notre malheur jusqu'à ce que l'empereur lui-même, après Leipzig, le relève de ses serments! Le digne roi de Saxe, à Eilenbourg, concourt de toutes ses forces aux tentatives de négociations

que fait encore une fois le duc de Bassano auprès des cabinets étrangers.

Tous les moyens de conciliation employés avant et pendant le cours des hostilités, soit par le duc de Bassano, soit par le duc de Vicence, qu'on n'accusera pas, lui, d'avoir conseillé la guerre, échoueront : d'une part, contre le parti arrêté par la sainte alliance *d'exterminer* la France; de l'autre, contre les machinations ourdies au cœur de la capitale pour livrer le pays à l'étranger, et rendre inutile tant de généreux sang versé pour sa défense!

Le roi de Saxe et le duc de Bassano quittent Eilenbourg sans avoir pu réussir à faire poser des conditions acceptables. Désormais il faut renoncer à tout espoir de traiter : la dignité de la France ne permet pas d'aller au delà de cette dernière et infructueuse démarche.

De revers en revers, glorieusement essuyés toutefois; l'armée se replie sur le Rhin; le duc de Bassano rejoint le quartier général le 16 octobre, la veille de la bataille de *Leipzig*... de cette gigantesque lutte où *cent vingt mille* Français contre *trois cent cinquante mille alliés*, soutinrent le combat trois jours durant, et en bataille rangée!... Passons...

Le 2 novembre l'empereur rentre à Mayence

avec les débris de son immortelle armée. Le duc de Bassano l'accompagne ; tous deux, sans prendre aucun repos, repartent la même nuit pour Paris. Il faut avec la plus énergique activité faire face à la gravité des circonstances... Tout n'est pas fini encore... Oh ! que ce voyage fut triste ! Le 3, au soir, l'empereur arriva à Saint-Cloud.

A Paris, de nouveaux chagrins, de nouveaux dégoûts attendaient le duc de Bassano...

XXIV

PARIS A LA FIN DE 1813. — ANECDOTE. —
LA CAMPAGNE DE FRANCE. — A FONTAINEBLEAU.

Les beaux jours de l'empire sont passés !

Les désastres décisifs de la dernière campagne ont contristé les bons, découragé les timides, enhardi les méchants. Tous se rallient au succès, mais à l'heure des revers, chacun rentre dans le vrai de son caractère, agit sous l'influence de sa nature, bonne ou mauvaise. Les hommes sont ainsi faits.

La capitale est devenue le foyer diplomatique de la conspiration européenne contre la France. Pour activer plus sûrement sa ruine, quelques misérables vendus aux souverains alliés fomentent à Paris l'inquiétude et le mécontentement : désunir et désorganiser est un moyen puissant pour tuer le pouvoir. Et pour affaiblir l'action de résistance du gouvernement, pour le renverser avec plus de facilité, chaque jour des versions malveillantes perfidement propagées jettent la méfiance et la désaffection dans les esprits.

Je crois avoir suffisamment établi, non pas seulement par des assertions contradictoires sans preuves, mais par l'exposé d'une série d'actes de toute notoriété, l'injustice de l'accusation portée contre le duc de Bassano. Tous ces faits étaient connus, et cependant, tant étaient habilement dirigées les insinuations qui y avaient donné lieu, et tant est aveugle et tenace la prévention, une de ces lèpres morales qui tuent aussi sûrement que le fer et le poison, qu'à l'armée, sous les tentes, comme dans les bivacs en plein vent, à Paris, dans les salons comme dans les lieux publics, jusque dans les marchés, on accusait hautement le duc de Bassano d'avoir conseillé la guerre; bien plus, de s'être constamment opposé à la paix...

Oh ! c'est chose hideuse, et véritablement for-

midable, que cet instrument de torture, qu'on nomme l'*opinion publique !*

Et cela est si réel, qu'après toutes les pertes cruelles qui venaient d'appauvrir la France de tant de ses utiles citoyens, Napoléon, à son retour à Paris, à la fin de 1813, dut courber sa volonté de fer devant cette tyrannique puissance!

Les rapports de la police des rues, les bulletins de la haute police des salons de la capitale, apprirent au souverain, qu'il fallait éloigner du poste qu'elle occupait avec tant de distinction, la sentinelle vigilante et fidèle, contre laquelle des traîtres cachés dans l'ombre avaient excité l'animadversion publique!

C'est alors que le portefeuille des relations extérieures fut retiré au duc de Bassano et remis entre les mains du duc de Vicence. Celui-ci se défendait vivement de l'accepter; il suppliait l'empereur de ne pas le contraindre à prendre la place d'un homme qui, en toutes circonstances avait donné tant de preuves de son habileté et de son dévouement; et l'empereur lui répondit avec impatience : « Ne savez-vous pas ce qui se passe, Caulincourt!...on accuse bêtement, méchamment Maret de m'avoir conseillé la guerre, de m'avoir déconseillé la paix, tandis que vous la négociiez à Prague... C'est une absurdité! Mais enfin, pour

ôter tout prétexte de clabauder aux *gobe-mouches*, et mettre au pied du mur la *bonne foi de la sainte alliance*, je résous cette question de commérages en vous nommant ministre des relations extérieures et mon plénipotentiaire au congrès de Manheim... cela conviendra à tout le monde, peut-être bien ! »

Mais à cela se borna la satisfaction donnée aux ennemis personnels du duc de Bassano, à ceux-là dont la vigilance gênait les odieuses menées. En même temps que l'empereur crut devoir céder aux exigences du moment, il n'abandonnait pas la victime de cette intrigue, et le duc de Bassano fut immédiatement réintégré dans les importantes fonctions de ministre secrétaire d'État.

Le gouvernement, quoi qu'on fît, conservait les sympathies populaires; de tous les côtés il recevait des avis officieux, dénonçant les complots qui se formaient dans certaines coteries contre l'empereur.

Un soir en sortant du château, au moment où la voiture du duc de Bassano dépassait le guichet du *Char*, une large enveloppe lancée du trottoir vint tomber à ses pieds. Il ouvre ce pli; il renfermait une lettre écrite en chiffres. Le duc, fort exercé à cette sorte de communication, la lit assez rapidement, se fait ramener chez l'empereur, et

met sous ses yeux une preuve irréfragable des criminelles relations établies entre quelques hauts personnages et le corps diplomatique, réuni à ce moment au congrès de Manheim.

On instruisait un des plénipotentiaires étrangers de ce qu'on croyait savoir du plan adopté par l'empereur, pour la défense du territoire, et l'on finissait ainsi : « Enfin, M. le comte, la présomp-
» tion du *héros* est telle, qu'il s'imagine de tenir
» tête à toute l'Europe décidée à le mettre à la
» raison. »

Comment cette lettre avait-elle été soustraite? Par qui avait-elle été communiquée? On ne le sut pas.

« C'est infâme! » s'écria Napoléon indigné; « il y a quelques années à peine que ces gens-là végétaient dans l'exil, qu'ils étaient repoussés, poursuivis, bannis en masse... il m'a fallu disputer pied à pied leur radiation... vaincre bien des répugnances pour leur rouvrir les portes de leur patrie... user de ma force et de mon ascendant pour les réconcilier avec la nation... J'ai voulu les rattacher à la fortune de la France... en faire des citoyens au lieu de *parias* qu'ils étaient... à présent, au mépris de toute pudeur, ils conspirent contre moi... ils cherchent à nuire à leur pays! c'est abominable!

» Pour faire rentrer en terre tous ces petits *comploteurs*, il suffirait de faire un exemple de leur chef .. je le sais bien!... Il mériterait que je le fisse jeter dans un cul de basse-fosse!... un vieillard... cela me répugne... Au demeurant, » ajouta-t-il en saisissant la lettre qu'il lança au feu, « tout ceci est plus méprisable que redoutable... c'est dégoûtant! »

Et le bras levé pour punir, l'homme qui avait la toute-puissance en main, se contenta de dédaigner ces misérables!

Ceci se passait au mois de novembre 1813. C'était quelques jours après que l'orage amoncelé contre le duc de Bassano avait forcé l'empereur de lui retirer le portefeuille des relations extérieures. Toutes ces machinations venaient de la même source, et s'il méprisait les injures qui lui étaient personnelles, il prouva qu'il ne pardonnait pas aussi facilement le tort causé à ses amis.

Le 15 janvier 1814, avant son départ pour la campagne de France, l'empereur convoqua un grand conseil d'administration auquel assistaient tous les grands dignitaires de l'État, les ministres, les présidents des sections du conseil d'État, etc., etc. Là se débattirent de hautes questions et furent arrêtées toutes les mesures d'urgence que nécessitait la gravité des circonstances

le conseil terminé, avant de donner le signal qui devait faire lever tous les assistants de la place qu'ils occupaient autour de la table des délibérations, l'empereur, le front haut, le regard terrible, d'une voix stridente qui accusait une indignation contenue, interpella hautement un *personnage* qui faisait tache au milieu de tous ces hommes animés d'intentions honorables.

« Monsieur, » lui dit Napoléon, « votre nom se trouve mêlé aux honteuses intrigues qui avaient pour but d'attaquer un des plus fidèles conseillers du trône... Je sais tout, monsieur... votre conduite est mauvaise, monsieur... Tâchez à l'avenir de mieux remplir vos devoirs de bon citoyen... Sachez que la honte! » ajouta-t-il avec un accent incisif, « une honte ineffaçable attend celui qui, aux jours de crises, sépare ses intérêts des intérêts de sa patrie... »

Un silence solennel régnait pendant cette foudroyante apostrophe; chacun croyait ouïr l'arrêt qui atteint le traître convaincu de haute trahison.. Mais l'homme qu'il marquait au front, l'agent occulte de l'étranger, qui deux mois plus tard devait lui ouvrir les portes de la capitale, ce fourbe retranché dans son impassible cynisme, pour toute réponse, la main appuyée sur le cœur, le regard élevé là-haut... semblait appeler de l'in-

justice de cette accusation à celui pour qui cependant rien ne demeure caché, ni le parjure ni l'apostasie...

Cette scène muette est intraduisible. L'empereur se leva en laissant échapper un geste de profond dégoût, qui révélait sa pensée... Oh! oui, il y a de sales recoins dans le cœur humain! L'assemblée entière, mue comme par un ressort, se trouva debout. Napoléon, grave, pensif, reçut les assurances de dévouement qu'elle lui donna, les vœux qu'elle exprima pour que son génie sauvât la France dans la lutte formidable qui allait s'engager!

Aucun de ceux qui assistèrent à cette imposante séance ne l'ont oubliée!

Le 23, à trois heures du matin, après avoir embrassé sa femme et son fils pour la dernière fois... l'empereur quitta Paris pour rejoindre l'armée. Le duc de Bassano resta pour surveiller l'exécution des grandes mesures arrêtées, et jusqu'à ce que ses services fussent plus utiles ailleurs.

Le 5 février, les conférences de Châtillon sont ouvertes, il est aussitôt mandé auprès de l'empereur. *Le Manuscrit de* 1814, de Fain, atteste la part active que prit le duc de Bassano à toutes les négociations qui avaient pour but la conclusion de cette paix si ardemment désirée.

Du 3 février au 18 mars, tous les moyens sont employés pour arriver à un arrangement ; mais les concessions les plus raisonnables, consenties de notre côté, sont repoussées : quoi qu'on ait dit... et tous les efforts viennent se briser contre la *mauvaise foi* manifeste de la sainte alliance, encouragée qu'elle est à persévérer dans ses exigences, par les avis qu'elle reçoit du comité de Paris.

En même temps, sur tous les points du territoire envahi par l'étranger, nos héroïques soldats, par des prodiges de valeur et de dévouement, immortalisaient leur défense, concouraient à hâter la conclusion de la paix... Chaque jour se renouvellent les combats de géants, où *un contre dix*, encore nous enlevons la victoire au prix de flots de sang ! Les plus étonnants faits d'armes marquent la mémorable affaire dont Château-Thierry est le théâtre : dans un moment décisif, par un de ces élans de courage désespéré, le général Petit s'élance, l'épée haute, tête baissée, suivi de deux bataillons de ses grenadiers de la garde, à travers un carré prussien commandé par le prince Guillaume, que trois assauts consécutifs n'ont pu entamer, et, malgré la plus vigoureuse résistance, le carré formidable est culbuté par nos intrépides soldats, poursuivi l'épée dans les reins jusque hors de la ville, entraînant dans sa déroute le

prince de Prusse, qui faillit tomber aux mains des vainqueurs.

« *Huit cents*, à peine, contre *quatre mille!* » murmure l'empereur qui, la physionomie empreinte d'une vive anxiété, a suivi du regard l'élan, l'épouvantable lutte, puis enfin le succès... et s'écrie avec exaltation : « Mes braves grenadiers! entre tous, voilà le plus beau fait d'armes de la journée! »

Le général Petit qui vient de donner un si admirable exemple reçoit sur le champ de bataille la croix de commandeur de la Légion d'honneur; vingt-cinq croix accordées aux deux bataillons sont la récompense de cet acte de dévoument sublime!

Encore une fois la victoire nous est restée! comme toujours, partout où nous combattions! mais hélas aussi comme une hydre à cent têtes, l'ennemi se multipliait sans cesse, sans cesse...

Château-Thierry est délivré, l'empereur coucha au château de Nesle, et le soir en dictant les bulletins, il donna, avec ce bonheur d'inspiration qu'il possédait, à la glorieuse journée, le nom de Château-Thierry.

Mais mon Dieu! je me suis laissée aller avec un charme mélancolique, à signaler un de ces ets lumineux qui éclairent de douces teintes l'ho-

rizon désolé que je parcours... Je reprends mon triste, mon cruel récit!

Les jours, les semaines s'écoulent dans ces luttes gigantesques, dans cette résistance d'heure en heure plus impossible... Tous les regards sont fixés avec une impatience fiévreuse sur cette petite ville de Châtillon, où se résolvent les destinées du pays... Mais toutes les combinaisons seront annihilées, tous les moyens seront repoussés, tous les efforts seront vains.

La France résistait avec les débris de son admirable armée, seule contre toute l'Europe; et la trahison, organisée au sein de la capitale, livrait à l'ennemi le secret de ses derniers moyens de défense, indiquait avec une atroce précision le terme de la résistance possible!...

Le cœur se serre en redisant ces pages toutes ruisselantes du sang de nos frères.

Le 20 mars, l'armée est en marche pour remonter l'Aube; à la hauteur d'Arcis elle rencontre toute l'armée du prince de Schwarzenberg, et, avec des forces quatre fois inférieures, l'empereur est obligé de livrer bataille! Pendant l'action, Napoléon s'est continuellement exposé comme le dernier soldat. Il est évident aux yeux de tous qu'il cherche la mort... Encore une fois nous arrachons la victoire.

Il y a des coïncidences de dates bien extraordinaires!

Le soir de ce 20 *mars* 1814, l'empereur exténué de fatigue, à peine établi dans une mauvaise chambre d'Arcis-sur-Aube, où l'armée vient d'entrer, reçoit un courrier du duc de Vicence, qui négocie toujours à Châtillon. Le duc de Bassano fait l'ouverture de la dépêche : elle contient de nouvelles conditions ajoutées aux conditions déjà exorbitantes précédemment posées par les puissances. Les pouvoirs du duc de Vicence ne l'autorisent pas à traiter sur ce pied; il supplie Sa Majesté de prendre une prompte détermination; sa position au congrès est intolérable; chaque jour voit naître des prétentions nouvelles...

Et cela était tout simple! nous l'avons vu plus haut... et plus tard, nous avons su mieux encore pourquoi!

L'empereur froisse convulsivement la dépêche; la contraction de ses traits est effrayante. « C'est à coups de canon qu'il faut répondre à ces insolentes propositions!... » s'écria-t-il d'une voix tonnante; « l'armée est encore debout! Ici, à l'instant, avec trente mille de mes braves, harassés de fatigue, j'ai écrasé *cent quarante mille* Autrichiens... Nous n'en sommes pas encore arrivés à subir la loi... à accepter des conditions iniques!

L'histoire enregistrera la conduite des puissances à mon égard!...

» Est-ce ainsi que moi, » ajouta-t-il avec un accent dont rien ne peut rendre la fière expression, « que moi, l'homme de mes œuvres, j'ai usé de la force... du droit que nous avions acheté cependant par des faits d'armes qui étonneront le monde?...

» A Austerlitz, à Tilsitt, à Vienne, je pouvais faire crouler les trônes vermoulus de toutes ces vieilles monarchies de l'Europe sous les fanfares de mes victoires... faire broyer tous ces hommes *nés rois,* sous les pas de mes soldats... je pouvais exiger tout!... Alors, ils m'ont demandé grâce à genoux... et je les ai relevés!... parce que la France est noble, est généreuse... Après le combat, les Français n'égorgent pas des ennemis à terre... Les souverains alliés se conduisent honteusement. »

« La violence des récriminations de l'empereur était fondée, » me disait le duc de Bassano encore irrité à ce souvenir. « Nul conquérant ne s'est montré plus magnanime que Napoléon ! Ses aigles victorieuses plantées du Nord au Midi sur toutes les capitales, partout et toujours ont été le signal de la clémence ! Et comme je comprenais bien le sentiment qui torturait son âme, en présence des

représailles dont on usait envers la France! »

L'empereur reprit: « Jamais je n'accepterai des conditions humiliantes pour la France... je serais indigne de la gouverner si je consentais à l'avilir... Mandez à Caulincourt, qu'il écrive au prince de Metternich que le congrès de Châtillon est une dérision; si les plénipotentiaires des puissances alliées n'ont pas d'autres propositions à me faire, tout est rompu. »

Le duc de Bassano, désespéré intérieurement de la tournure que prenaient les conférences, ce dernier espoir du pays, cherchait à apaiser le juste ressentiment de l'empereur.

« — Sire, » lui dit-il, « dans les circonstances où se trouve la France, elle doit se résigner à de grands sacrifices!...

» — Maret, » répondit Napoléon, « cette main se desséchera... entendez-vous... avant qu'elle ait signé une paix honteuse. Jamais, jamais...

» Je me replierai sur Paris. J'ai mon plan là, » dit-il en pressant son front brûlant; « le bruit de mon canon retentira dans toutes les âmes, électrisera la garde nationale, la jeunesse des écoles... Les Parisiens sont braves! On n'entre pas dans une ville de neuf cent mille âmes quand les habitants ne le veulent pas... Écrivez à Caulincourt : Je ne souscrirai pas aux conditions qu'on prétend

imposer à la France... On veut, ou l'on ne veut pas traiter! »

Je ne puis entrer dans tous les détails, et cependant que de révélations palpitantes d'intérêt sont là, sous mes yeux! quels poignants regrets traversent le cœur en parcourant ces plans de défense si hardiment conçus, ces dispositions si habilement tracées par Napoléon, pour arriver, et cela était possible, à dicter les conditions de la paix, devant Paris, si d'exécrables trahisons n'en avaient pas livré l'entrée *triomphale* à l'ennemi!...

Et, quand parfois, je faillis à la modération que je voudrais toujours conserver en écrivant, on le comprend, n'est-ce pas? et l'on m'excuse. Quel est celui de nous qui, en fouillant au cœur de ces choses, en parlerait de sang-froid?...

Car enfin, ces détestables actions sont restées impunies dans ce monde!... qu'une voix au moins s'élève, si faible qu'elle soit, pour les stigmatiser!... L'exemple du crime heureux et honoré porte en lui de si dangereuses tentations, de si funestes fruits!

Cependant le fatal dénoûment approchait. Tout est rompu. Le duc de Vicence a rejoint, le 2 au soir, le quartier général, à Saint-Dizier, où l'empereur a rétrogradé... Il suit son plan et manœuvre

pour couvrir Paris. L'ennemi avance à marches forcées sur la capitale, et pour empêcher la jonction des différents corps alliés, pour les disséminer et nous rapprocher nous-mêmes, il faut soutenir chaque jour un combat. On peut dire avec exactitude que la bataille est en permanence ; l'ardeur et le dévouement des troupes semblent s'accroître avec le danger et la nécessité d'être infatigables ; mais tant d'héroïsme ne fera que retarder notre ruine!

Pour le duc de Bassano les fonctions de l'homme d'État sont terminées, le rôle du diplomate est fini; celui du serviteur dévoué, de l'ami sincère commence. Il accepte la cruelle tâche qui lui est imposée, il la remplira noblement. A mesure que le malheur accable son bienfaiteur, il sent grandir en lui l'attachement, le respect, l'admiration qu'il lui porte; désormais sa mission est de le consoler par les témoignages plus vifs de sa reconnaissance, des turpitudes de quelques-uns, des basses ingratitudes d'autres; jusqu'au départ de l'île d'Elbe, constamment aux côtés de son maître malheureux, il redoublera de zèle et de dévouement.

Le 28, à quelques lieues de Troyes, où l'empereur veut arriver le lendemain, il faut encore une fois livrer bataille pour se frayer le passage; une

action des plus vives est engagée. Calme, impassible, à un instant où l'empereur se trouve séparé de son état-major, le duc de Bassano s'offre pour porter un ordre, le reçoit, met son cheval au galop et à travers un épouvantable feu, fait porter l'artillerie de la garde d'un point sur un autre. C'est encore servir son pays!

Le 29, dans la journée, l'empereur entre à Troyes; il fait toutes ses dispositions pour accourir au secours de Paris avec sa garde; soit par des chariots de poste, soit par d'autres moyens extraordinaires, le transport s'effectue. Le 30 à dix heures du soir ils sont à Villejuif, à deux lieues de Paris... Là, le grand capitaine, entouré de ses vaillantes troupes qui brûlent de combattre, apprend que Paris est vendu et livré... la capitulation a été signée *quatre* heures avant son arrivée, solennellement annoncée...

Tout est consommé! dans cette dernière crise, comme pendant les deux malheureuses années qui viennent de s'écouler, comme toujours, le duc de Bassano demeurera irréprochable; son courage, son énergie, ne pâliront pas, Maret ne faillira pas à son devoir : il est à *Fontainebleau* avec Napoléon...

Mais le vent de l'adversité a soufflé! Peu à peu les appartements, les salons de ce splendide palais

sont devenus muets et déserts... Napoléon jette un long regard autour de lui, la foule dorée, qui hier mendiait ses bienfaits, a disparu... Il reste deux hommes, deux seuls, Maret et Caulaincourt, et puis, dans les escaliers, dans les cours, des officiers, des soldats... la garde, la fidèle garde, dont les frénétiques vivat troublent seuls le silence de cette saisissante solitude. Ces nobles cœurs avertissent leur empereur qu'ils sont là... qu'ils veillent sur lui, qu'ils ne l'ont pas abandonné, eux!

Le géant des siècles est vaincu... Napoléon va expier dans l'exil ses vingt années de victoires...

Le 20 avril au matin, au moment où l'empereur va franchir pour la dernière fois le seuil de son cabinet, il s'arrête, tend les bras au serviteur dévoué, qui depuis le 30 mars ne l'a pas quitté une heure : « Maret... vous êtes un *parfait homme de bien...* » dit-il d'une voix brisée par l'émotion, « nous ne pouvons jamais nous oublier, mon ami... prenez ceci, cette attestation de votre conduite envers moi est écrite depuis six jours... Mon pauvre Maret, adieu... adieu...

» Encore un sacrifice à accomplir... mes vieux compagnons... c'est affreux! » et il s'élance vers l'escalier, d'où entouré, pressé, il est porté sur les bras des soldats jusque dans les cours où se

terminera la déchirante scène des adieux. De toute cette cour, la plus brillante de l'Europe, il ne reste autour de Napoléon que : le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le colonel de Mondreville, le colonel Gourgaud, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron de Mesgrigny, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, le baron de la Place, le baron Lelorgne d'Ideville, le baron Jonane, le général Kosakoswiski, et le général Vonsonvith.

Le duc de Vicence et le général Flahaut étaient en mission pour l'empereur.

Ces quelques lignes remises par Napoléon, écrites de sa main, constituent dans la famille du duc de Bassano un titre que nul n'est assez riche pour acheter. Ces lignes les voici :

« M. le duc de Bassano, votre attachement à » ma personne ne s'est pas démenti. Dans toutes » les circonstances je n'ai eu qu'à me louer du » zèle que vous avez apporté au service du pays. » Je me plais à rendre cet hommage à votre hono- » rable conduite; je vous en remets le témoignage.

» A Fontainebleau, le 14 avril 1814.

» Napoléon. »

L'air de Paris eût été mortel pour le dévoué ami de l'exilé. Dans la sphère élevée où vivait le duc de Bassano, à chaque instant son regard irrité se serait heurté à des regards qui n'auraient pu soutenir le sien... Il fallait obtenir du temps la force de pardonner. Las des hommes et des choses, il chercha dans la solitude au moins le repos... dans cette ruine complète de toutes ses sympathies, la ruine de sa fortune n'ajouta pas une douleur à d'autres douleurs, bien autrement poignantes!

Trop digne pour prostituer sa dignité, pour mendier le pardon de sa noble vie, le duc de Bassano se vit dépouiller arbitrairement des avantages qui avaient récompensé vingt-deux années de beaux et grands services rendus au pays, et dont un gouvernement qui se respecte ne peut jamais répudier la charge. L'influence d'un homme devenu tout-puissant le frappa de même dans ses parents, jusque dans ses amis qui, sans exception, furent privés de leurs dignités et de leurs emplois. Oh! que de vengeances s'exercèrent, en 1814, contre les vaincus!

Le mémorable 20 mars 1815 arriva. C'était encore l'empereur, l'homme prodigieux, ce n'était plus l'empire! La restauration avait tout flétri, tout gâté. . . . .

XXV.

LES CENT JOURS. — DANS LE CABINET DE L'EMPEREUR LE 20 MARS AU SOIR.

Aucun de nous n'a oublié l'émouvant, le fantastique aspect que présentait la place du Carrousel le 20 mars 1815 au soir, quand le *proscrit,* porté de bras en bras du golfe Juan aux Tuileries, traversa la foule en délire qui se précipitait sur son passage, l'enlevait de sa voiture pour ne le déposer qu'au haut du grand escalier, et de ses acclamations passionnées faisait trembler les

voûtes du palais où il rentrait en triomphateur. Napoléon était toujours l'élu du peuple!

Quelques privilégiés se rappellent aussi le curieux spectacle, l'incroyable amalgame qu'offrait l'intérieur des appartements. Là, pêle-mêle, se coudoyaient les fidèles amis de l'empereur, qui avaient subi noblement l'infortune de leur drapeau, avec les hommes qui, la veille encore, portaient la cocarde blanche qu'ils avaient échangée contre leur vieille glorieuse cocarde. Là se retrouvaient la plupart des déserteurs de Fontainebleau... se pressaient autour de l'empereur presque tous les anciens ministres, presque tous les anciens maréchaux dont il n'avait pas reçu les adieux, et qui venaient saluer son retour. Dans beaucoup de circonstances, l'impudence est un moyen. L'audace tient lieu à certaines gens d'une justification impossible.

A travers la joie qui se reflétait sur le visage, dans les manières de Napoléon, il y avait parfois une nuance de mépris dans son regard, une expression de dédain sur ses lèvres; mais sa bouche ne révéla pas l'amertume de ses pensées; elle ne proféra que des paroles de paix. Son thème était fait à l'avance; il avait oublié ce qu'il ne pouvait pardonner.

Heureux, bien heureux! mais inquiet, défiant,

le duc de Bassano, placé à l'écart de la foule, dans l'embrasure d'une des fenêtres de la salle du trône, observait... et c'est une chose bien désolante que l'observation!

Et quand tout ce monde se fut retiré, l'empereur rentré dans son cabinet, debout, le coude appuyé sur la cheminée, comme jadis, entouré de quelques familiers, interrogeait gaiement *Maret*... C'était un songe merveilleux! éblouissant à donner des vertiges! le réveil fut atroce...

« — Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau en France? » lui demanda Napoléon.

« — Sire, » s'empressa de répondre Cambacérès, « un roi de moins, un grand homme de plus...

» — Bien, » répondit-il assez brièvement, « le reste?

» — Sire, rien n'est changé. Les choses sont à peu près dans le même état que Votre Majesté les a laissées.

» — Je demande la permission à mon cher collègue l'archichancelier, » dit le duc de Bassano, « d'affirmer tout le contraire à Votre Majesté. Il y a d'immenses changements opérés dans les esprits.

» — Comment! en si peu de temps! » inter-

rompit vivement l'empereur, « que s'est-il donc passé, Maret?

» — Sire, un fait très-grave. Les hommes politiques veulent fermement l'exécution de la constitution, et une représentation nationale sérieuse. Aujourd'hui un souverain ne régnera plus sans conteste; on exigera de lui des garanties constitutionnelles.

» — Les Bourbons ne comprennent rien à la France, » dit l'empereur pensif, « on ne joue pas impunément avec le feu! »

Minuit sonna à la pendule. « Messieurs, » ajouta-t-il, « j'ai des ordres à expédier toute la nuit... Restez, Maret... » Et lorsqu'ils furent seuls, il reprit : « Je veux donner à la France des institutions fortes et libérales; mais le plus pressé n'est pas de refaire la législature... le plus pressé, Maret, c'est de s'occuper de réorganiser nos moyens de défense, de ravitailler nos places fortes, nos arsenaux pillés, de pourvoir à tous les services à la fois; c'est de courir aux frontières comme en 93, avec des fourches et des piques, s'il le faut... D'ici à deux mois, nous aurons toute l'Europe rangée en bataille devant nous!... c'est de cela qu'il faudrait bien plutôt se préoccuper!

» — Mais, sire! » répondit le duc, « pendant

que l'on se battait en 93, la Convention s'occupait aussi de travaux utiles au pays.

» — A quoi tout cela aurait-il servi, si l'ennemi se fût emparé de la France?... Les raisonneurs ne sont pas les défenseurs du sol... Tous leurs beaux discours ont-ils empêché l'invasion du pays?... Vos parleurs auraient mieux fait de prendre un fusil et de courir à la frontière... Il y a dans des circonstances aussi graves quelque chose de mieux à faire que de discuter des masses : c'est, avant tous les droits politiques, de leur garantir la conservation de leurs foyers! Les utopistes perdront la France! » dit l'empereur avec amertume.

« — Sire, des méfiances se sont emparées des esprits. On craint que Votre Majesté ne veuille rétablir le pouvoir absolu : si telle était votre intention, sire, je le déclare à Votre Majesté, je ne crois pas qu'elle réussisse.

» — Prenez garde, Maret, » repartit vivement l'empereur, « vous déplacez la question : l'*opportunité* est le principe élémentaire qui rend toute chose utile ou nuisible... Quand j'aurai refoulé l'ennemi par delà le Rhin, lorsque j'aurai forcé les puissances à conclure la paix, à des conditions qui rendent à la France le rang qu'elle doit occuper en Europe; lorsque enfin nous serons les

maîtres chez nous, il sera temps alors de me demander des *garanties constitutionnelles*... Dans ce moment les bons esprits, les bons citoyens ne doivent se préoccuper que d'une question : et la question qui domine toutes les autres, c'est la défense du territoire !

» — Je crains, sire, » répondit le duc de Bassano, « que si dès à présent, Votre Majesté ne fait pas de larges concessions aux pouvoirs législatifs, elle ne rencontre de sérieuses difficultés dans l'exécution des mesures qu'elle croira devoir adopter.

» — Il s'agit bien, vraiment! » s'écria l'empereur avec impétuosité, « de discuter le plus ou le moins de pouvoir qu'on accordera au chef de l'État, en face du péril de la patrie, en face d'un million d'hommes armés qui, le sourire de l'hyène sur les lèvres, n'attendent que le signal pour nous dévorer!... On ne veut donc pas voir que la France est, à cette heure même, dans des circonstances identiquement semblables à celles où elle se trouvait en 93... Comme alors, la cause des Bourbons est la cause de tous les rois... Du sein de la terre de France s'ouvrent les cratères qui engloutissent les trônes, et il faut couvrir la France de ruines pour la dompter!... Voilà ce que méditent les souverains réunis à Vienne, ce qu'ils

exécuteront, tandis qu'ici on perdra le temps en discussions oiseuses... Il n'y a que des fous et des idiots qui, lorsque la maison brûle, au lieu de travailler à éteindre l'incendie, se préoccupent des distributions à changer pour la rendre plus commode! »

La forme pittoresque sous laquelle se développait la pensée profonde de Napoléon arracha un sourire au duc de Bassano qui, lui aussi, comprenait toute la gravité de la situation!

« Heureusement, » reprit l'empereur tout à son idée, « qu'au lieu de faire des phrases, le peuple et l'armée agissent au jour du danger... Dieu veuille qu'encore une fois ils sauvent la France, pendant que les *faiseurs* législatifs tireront à la courte paille qui, d'eux ou du souverain, doit avoir la plus grosse part du pouvoir... Tout cela est absurde, Maret,... c'est absurde!

» — Je suis convaincu, comme l'est Votre Majesté, » dit le duc, « de l'indispensable nécessité de recourir aux armes avant toutes choses; et cependant, d'après ce que je sais des dispositions de beaucoup d'hommes politiques, je suis certain que dès les premières communications du gouvernement aux chambres, Votre Majesté rencontrera des obstacles à vaincre, là où elle était accoutumée à trancher les questions sans qu'il fût même néces-

saire de les soumettre à l'opinion publique. Aujourd'hui, sire, des idées plus ou moins digérées de libertés constitutionnelles ont germé dans toutes les têtes. »

L'empereur fit un geste d'impatience.

« Sire, » reprit-il avec fermeté, « je dois la vérité à Votre Majesté, la France n'est plus ce que vous l'avez laissée, façonnée à une domination absolue. Le prisme des merveilles de votre règne avait enfanté cette soumission inouïe; les malheurs de ces derniers temps ont brisé le prestige. Désormais, vous ne pourrez gouverner sans le concours des pouvoirs législatifs.

» — Alors la conduite de l'État, n'importe en quelle main elle sera remise, est devenue moralement impossible..., » dit l'empereur avec calme. « Placez un homme sur le trône, roi, empereur ou dictateur, comme on voudra le désigner : accordez à chaque rêveur, à chaque mécontent, à chaque ambitieux, le droit de *tamiser* ses actes, de contrôler d'en bas toutes les mesures prise d'en haut; d'ébruiter les projets qui doivent rester dans le secret de l'intérieur; de s'immiscer dans les questions toujours brûlantes de la politique extérieure, et dont il ne lui est pas donné de connaître la portée; laissez-le harceler le pouvoir, sous quelque forme que vous l'ayez personnifié, et

dans un temps plus ou moins court, cet homme, sur qui pèse moralement la responsabilité et qui n'a pas la puissance d'action, ce simulacre de souverain, sera précipité du *carcan* où vous l'aurez attaché, entraînant avec lui dans sa chute toutes les institutions, toutes les sauvegardes, toutes les prospérités matérielles du pays!

» Vous aussi, Maret, » ajouta Napoléon avec un accent irrésistible de douceur, « vous vous laisseriez entraîner à ces décevantes théories!... elles séduisent au premier aspect!... bientôt vous verriez qu'elles ne résistent pas à l'application..... L'omnipotence souveraine entre les mains de plusieurs, c'est un être de raison, une de ces rêveries que caressent les ambitieux de tous les étages.... Si vous voulez rester dans le vrai, ne comparez jamais la France et les Français à aucun autre pays, à aucun autre peuple... Il n'y a point de spécifique universel, pas plus en médecine qu'en politique... En thèse générale, les Français ont trop de chaleur dans l'imagination, de mobilité dans l'esprit; ils ont trop de penchant à prendre les effets pour les causes, à s'abuser sur leurs droits, pour jouir, sans un très-grand danger, d'une liberté absolue... L'opposition inhérente aux gouvernements représentatifs sera mal sentie, mal comprise; elle dégénérera en obstacles absurdes,

elle paralysera l'action du pouvoir... En enlevant l'initiative à la royauté, on lui enlève sa force morale, on la frappe de nullité... Que reste-t-il alors sur le trône? Un ilote, pis que cela! un homme de trop!... »

Le bonheur qu'exprimait la physionomie de Napoléon, en se retrouvant dans son cabinet avec ses amis, avait fait place à une profonde tristesse. La magnifique ovation populaire qui avait accompagné sa marche triomphale à travers la France, lui avait fait rêver de nouvelles destinées pour la patrie... à cette heure sa noble ambition était évanouie! « Maret, » reprit-il, « nous ne marcherons pas... En temps de paix, le partage du pouvoir ralentit, entrave, embrouille la marche de l'administration au détriment des particuliers, et devient une cause de ruine pour le pays.... En temps de guerre, où l'action du gouvernement doit être rapide, instantanée, arbitraire, même dans certains cas, la présence d'un corps délibérant est nuisible, souvent funeste... Pendant qu'on discutera sur les détails, on fera beau jeu à l'ennemi! cela est stupide!

» Tenez pour certain que les *théoriciens* et les *rhétoriciens* politiques sont l'espèce de gens la plus dangereuse à l'œuvre. Les assemblées délibérantes, composées, comme elles le sont toutes,

d'hommes impatients, qui veulent tout diriger sans avoir expérimenté le pouvoir, seront éternellement inhabiles à fonder... La véritable question vitale pour un État, ce n'est pas la forme adoptée pour le gouverner : c'est le concours sincère de tous les citoyens, c'est leur dévouement à la gloire et aux intérêts bien entendus de la patrie. Si l'on veut m'aider, nous pouvons tout réparer; refaire la France grande et forte... l'armée, le peuple, la plus saine partie de la nation, seront toujours avec moi; une *guerre nationale* peut tout sauver... Si l'on me suscite des obstacles, tout est perdu... De l'union franche et entière des pouvoirs secondaires avec le chef du gouvernement, dépend le sort des États. »

Il y a un puissant intérêt dans ces révélations intimes du cabinet de l'empereur, dans l'expression de la pensée de l'homme dont l'intelligence profonde ne séparait jamais un fait de ses conséquences... Les paroles de Napoléon ont reçu la consécration de la tombe. Depuis le 20 mars 1814, vingt-cinq années se sont écoulées... ces hautes questions sont-elles définitivement résolues?

Le duc de Bassano, avec la sagacité qui le distinguait et l'expérience qu'il avait acquise du gouvernement et des hommes, sondait aussi la profondeur de l'abîme au-dessus duquel s'entre-

choqueraient les partis, jusqu'au jour où l'abîme serait comblé par les décombres de la France! et pourtant l'ancien rédacteur des délibérations de l'assemblée constituante avait conservé de vives sympathies pour un système représentatif; tout en reconnaissant l'inopportunité de changements dans les constitutions de l'empire, il aurait voulu que l'empereur déclarât explicitement et bien haut l'intention d'accorder, après la guerre, toutes les réformes jugées utiles.

Mais le caractère de Napoléon ne se ployait ni à la dissimulation, ni à la ruse; il ne voulait pas pactiser avec des exigences qu'il considérait comme insensées; il suivait, sans dévier, la ligne droite de ses convictions. Ce fut en vain que le duc de Bassano s'opposa de toutes ses forces à la promulgation de l'*acte additionnel*. Cet acte mécontenta les amis de la liberté et leur résistance irréfléchie servit les intrigues d'une coterie, qui, pour la seconde fois, livra la France à l'étranger! Il désapprouva également les confiscations que l'acte additionnel consacrait.

Cependant l'enthousiaste affection que le duc de Bassano portait à l'empereur, et son inaltérable dévouement aux intérêts de la patrie, le firent se jeter corps et âme dans le tourbillon des affaires. Revenu au pouvoir, comme toujours, il

empêcha les représailles que les vainqueurs d'aujourd'hui pouvaient exercer sur les persécuteurs d'hier. Il occupa le ministère de l'intérieur jusqu'à l'arrivée de Carnot, à la nomination duquel il contribua. Carnot était demeuré invariablement républicain, l'empereur le savait bien, mais il savait aussi que Carnot était un homme d'honneur et de probité, et qu'il pouvait compter sur son concours franc et loyal dans toutes les mesures qui auraient pour but le salut de la patrie.

Le portefeuille des finances fut rendu au duc de Gaëte, l'*honnête homme par excellence*, ainsi que l'appelait l'empereur; « Gaudin, » lui dit-il, en arrivant aux Tuileries, « vous reprendrez votre place, elle ne peut être mieux occupée que par vous. Remettez-moi demain soir un rapport sur l'état dans lequel se trouvent les finances. »

Gaudin et Maret avaient été nommés le même jour par le premier consul, l'un ministre des finances, l'autre secrétaire d'État; ni l'un ni l'autre n'ont quitté leur poste pendant toute la durée de l'empire.

En quittant l'intérieur, le duc de Bassano reprit son poste à la secrétairerie d'État. Pendant ces trois mois, il travailla jour et nuit. Il avait tout à refaire, tout à réorganiser. Le matériel de l'armée n'existait plus, les magasins de l'État

étaient vides; il semblait qu'un vaste incendie eût dévoré toutes les ressources militaires de la France. Rien ne peut donner une idée de l'abandon où se trouvait l'administration de la guerre. Mais il faut dire que sous ce rapport, au moins, l'empereur fut secondé. L'organisation des gardes nationales, des corps francs, la recomposition des régiments, s'effectuèrent avec un élan et un zèle admirables; des fabriques d'armes et d'équipements se formèrent spontanément partout; l'esprit du peuple était excellent, et sans les entraves qui partirent du sein même du gouvernement, tous auraient marché à une œuvre immortelle! La France eût offert à l'Europe le spectacle imposant de trente-deux millions d'hommes, debout, pour défendre le sol de la patrie. Si la représentation nationale eût fait son devoir, le pays était sauvé!

L'histoire des *cent jours* est encore à faire. Que de documents d'une haute importance politique sont enfouis au fond de quelques portefeuilles! De l'examen des pièces qui sont parvenues à ma connaissance, il résulterait que la seconde invasion et ses suites, qui ont été la spoliation éhontée de la France, seraient l'œuvre d'une ténébreuse politique... Ce qui est de toute certitude, c'est que ce ne furent pas les *hommes politiques*, haut placés, amis de l'empereur, qui lui conseillèrent

son retour; c'était trop tôt! D'une part, le gouvernement des Bourbons faisait fausse route, il se fourvoyait dans des institutions mixtes, qui ne contentaient ni l'ancien, ni le nouveau régime; il fallait le laisser s'user dans son incapacité; d'autre part, les troupes de la sainte alliance étaient encore à quelques jours de marche de nos frontières; il fallait laisser les puissances rentrer chez elles... Il paraît démontré que l'empereur fut abusé par des relations mensongères qui lui furent faites par des gens animés de bonnes intentions sans doute, mais qui ne pouvaient juger de l'opportunité de cet acte immense. Ils se firent innocemment les complices des agents occultes d'une combinaison qui avait pour but de perdre l'homme qu'on redoutait encore, et de ruiner, du même coup, la France par des exactions qui n'avaient pas été osées à la première invasion.

Cependant le génie de Napoléon pouvait opérer des miracles, et des prodiges de tous genres furent créés, grâce au zèle et à l'activité que déploya le peuple dans les préparatifs de la guerre. Le 1er juin, une magnifique armée se trouva prête à se poser encore une fois devant l'Europe : c'était fabuleux ! La nuit du 6 juin, au moment de quitter Paris pour aller renouveler cette gigantesque lutte, Napoléon, en prenant les dernières disposi-

tions qui devaient assurer la marche du gouvernement pendant son absence, répondait d'un ton plein de tristesse au duc de Vicence, ministre des relations extérieures, qui insistait vivement pour l'accompagner à l'armée : « Non, Caulincourt, cela est impossible... J'emmène Maret : qui me resterait à Paris? »

Quel éloge ! et tout à la fois quel reproche pour tant d'autres renferment ce peu de mots, expression désolante du souvenir des terribles déceptions du 30 *mars* 1814!... Et *Maret* partit avec Napoléon pour Waterloo.

Tous deux revinrent de Mont-Saint-Jean!...

XXVI.

A LA MALMAISON, LE 29 JUIN 1815. — LES LISTES DE PROSCRIPTION.

Au palais de l'Élysée, où l'empereur descendit anéanti, écrasé de douleur, le duc de Bassano se retrouva bientôt, presque seul encore, auprès de son maître. Les hommes sans foi, sans honneur, que la fortune attire, que le malheur éloigne, disparurent de nouveau. Les déserteurs de Fontainebleau ne revinrent pas cette fois saluer son retour... et de cette glorieuse et fidèle garde, et de ces amis dévoués qui avaient assisté au départ

pour l'île d'Elbe, la plupart reposaient, hélas! et pour toujours, sur ce dernier champ de gloire où Napoléon vainement, lui aussi, voulut rester enseveli avec ses aigles!

Quelques soldats de la garde échappés aux massacres de Mont-Saint-Jean, dans un pitoyable état de délabrement, se sont traînés jusqu'à Paris, jusqu'à l'Élysée où est leur empereur; ils n'ont pas de chefs, point d'ordres, n'importe, ils sont là... ils forment la seule garde d'honneur qui soit restée au plus grand souverain qui ait jamais illustré un trône!

Et quand l'*assemblée délibérante* du Palais-Bourbon, de discours en discours, d'imprévoyances en imprévoyances, d'irrésolutions en irrésolutions, eut perdu la cause nationale, quand enfin les prophétiques paroles de la nuit du 20 mars furent toutes accomplies, Napoléon à la Malmaison, d'où il devait quitter la France, pour aller en passant par l'*Angleterre...*, mourir sur l'affreux rocher de Sainte-Hélène, disait à l'inséparable compagnon de ses bons comme de ses mauvais jours : « En 1814, les gens de cœur pouvaient dire : Tout est perdu, hors la dignité nationale. Qu'ils baissent la tête bien bas maintenant que tout, tout est perdu!... Les puissances alliées cernent la capitale, leur canon retentit, notre ar-

mée sans chef, sans drapeau, va être humiliée, lâchement sacrifiée sans avoir combattu... Paris livré à heure fixe... Je ne demandais à différer mon départ que pour aller combattre à la tête de mes troupes comme un simple soldat... J'ai assez du pouvoir au prix où il est descendu!... Je ne voulais que repousser l'ennemi!... mais le canon de l'étranger ne *retentit* pas dans l'âme des représentants de la nation. Ils m'ont refusé!... que la responsabilité de tous les malheurs de la France retombe sur eux!

» Le *patriotisme* n'est plus qu'un mot vide de sens qui exprime une noble idée!... Las des hommes et des choses, je n'aspire plus qu'au repos... Je me fixerai aux États-Unis... Dans un temps donné le lieu que j'habiterai pourra réunir les glorieux débris de l'empire... Dites à tous mes vieux compagnons, Maret, à tous, que je partagerai avec eux le pain de l'exil... là, nous pourrons encore vivre et mourir ensemble! »

A la Malmaison l'empereur et ses amis se firent d'éternels adieux . . . .

. . . .

Aussitôt après commencèrent les persécutions les plus acharnées contre les hommes de l'empire. Des Français dressèrent des listes de mort et de proscription contre des Français qui avaient com-

battu pour repousser le joug de l'étranger : les uns payèrent de leur tête leur dévouement à une cause qui était la cause de la patrie, les autres furent punis d'une peine presque aussi terrible : l'exil. Aucun acte de patriotisme ne demeura impuni.

Ces listes seront enregistrées ici...

Ah! du moins rappelons, rappelons en toute occasion, les noms des hommes qui par leur dévouement à la cause nationale, ont acquis des droits à l'estime de leurs concitoyens, seule rémunération, trop souvent, qu'obtiennent leurs généreux sacrifices?

A la mort :

Ney, Labédoyère, les deux frères Lallemant, Drouet-d'Erlon, Lefebvre-Desnouettes, Ameilh, Brayer, Gilly, Mouton-Duvernet, Grouchy, Clausel, Laborde, Debelle, Bertrand, Drouet, Cambrone, Lavalette, Rovigo.

A la proscription :

Soult, Alix, Excelmans, Bassano, Marbot, Félix Lepelletier, Boulay (de la Meurthe), Méhée, Fressinet, Thibaudeau, Carnot, Vadamne, Lamar-

que (général), Lobau, Harel, Piré, Barère, Arnault, Pommereuil, Regnault (de Saint-Jean-d'Angély), Arrighi (de Padoue), Dejean fils, Garran, Réal, Bouvier-Dumolard, Merlin (de Douai), Durbach, Dirat, Defermon, Bory Saint-Vincent, Félix Desportes, Garnier de Saintes, Mellinet, Hullin, Cluys, Forbin Janson (fils aîné), Lelorgne d'Ideville.

« Dans les temps de réaction, la définition du juste et de l'injuste n'est plus comprise! » disait le duc de Bassano avec amertume en me parlant de ces jours de deuil, « rien ne peut donner une idée plus exacte de la rage aveugle et inintelligente de nos persécuteurs, ne caractérise plus fortement l'époque que ce fait : le dernier nom qui termine la fameuse liste, dite des 38, où j'ai l'honneur d'être inscrit le quatrième, est celui d'un homme, qui jamais n'avait pris aucune part directe ou indirecte aux affaires ni aux événements... Le prétexte même manquait pour frapper la victime. C'est une des énormités politiques la plus curieuse à constater.

» Lelorgne d'Ideville avait les précédents les plus purs, les plus honorables : tout jeune il s'était bien posé, et à sa parfaite conduite, à son application, au travail seul, il avait dû ses succès.

» Il débuta dans la carrière administrative par être attaché aux bureaux des consuls dont je venais d'être nommé secrétaire général, et conservant ce titre il avait parcouru, pendant quatre années, l'Allemangne, la Russie, la Suède, le Danemark en qualité d'attaché aux légations de France dans ces différents pays. Doué de beaucoup d'aptitude, il s'était adonné à l'étude des langues de ces pays, et les possédait parfaitement.

» A son retour, en 1804, je m'empressai de le placer dans les bureaux de la secrétairerie d'État, et il fit partie des employés que j'emmenai dans les campagnes d'Allemagne et de Pologne. La connaissance qu'il avait de la langue russe lui fournit l'occasion d'être fort utile. L'empereur à qui rien n'échappait le remarqua : c'était un jeune homme de manières douces et mesurées, studieux et très-laborieux; il était bien noté dans son esprit, et de ce moment il ne le perdit plus de vue. A plusieurs reprises il le désigna pour, en qualité d'attaché, faire partie de missions diplomatiques extraordinaires.

» Souvent aussi, l'empereur le faisait appeler dans son cabinet pour traduire des pièces secrètes écrites en langues étrangères; d'Ideville était le beau-frère de Fain, mais il ne lui était jamais venu à la pensée de s'en faire un titre de

recommandation, et l'empereur l'ignora longtemps.

» En 1810, pour récompenser le zèle, les services continus de ce jeune homme, qui ne cherchait jamais à se faire valoir, il le nomma auditeur au conseil d'État; puis bientôt il le plaça au ministère des relations extérieures, chargé spécialement de la statistique étrangère. Ce travail, que l'empereur, pendant ces courts instants de trêve aux attaques des puissances contre la France, voulut organiser sur des bases toutes nouvelles et très-étendues, était l'objet de son attention particulière; son *jeune homme appliqué*, comme il l'appelait, l'avait bien compris, et, lors de son départ pour la guerre de Russie, il donna l'ordre au duc de Cadore, d'emmener avec lui *l'auditeur d'Ideville et son bureau.*

» Un matin, pendant notre séjour à Witepsk, le bon et modeste d'Ideville, qui voulait toujours m'attribuer les premiers succès de son début à la haute faveur qu'il ne devait bien réellement qu'à son mérite, vint m'annoncer avec des transports de joie que l'empereur venait de l'attacher à son cabinet particulier en qualité de *secrétaire interprète*, et que Sa Majesté avait donné l'ordre au grand écuyer, de le faire comprendre dans le service à cheval, qui le suivait en campagne.

» En effet, depuis cette époque, on vit constamment la broderie bleu de ciel du conseil d'État dans le groupe qui suivait l'empereur dans ses marches et sur les champs de bataille, pendant les campagnes de 1812, 1813 et 1814 : c'était l'auditeur secrétaire interprète qu'il voulait toujours avoir sous la main pour interroger les prisonniers, pour lui traduire à l'instant les dépêches interceptées à l'ennemi.

» Il était encore à ses côtés, et pour la dernière fois, aux adieux de Fontainebleau...

» Profondément attaché à son bienfaiteur, d'Ideville, en homme de cœur, mais sans en faire de bruit, sans faire parade de son dévouement, ne voulut rien solliciter de ses ennemis. Il ne fut donc pas compris dans l'organisation du conseil d'État de Louis XVIII, et il quitta la France qui n'était plus la nôtre...

» Il voyageait, je crois, en Pologne, lorsque la nouvelle de l'arrivée de l'empereur à Paris lui parvint, et presque en même temps, un courrier expédié de Vienne, où se trouvaient encore réunis les souverains, signifia l'ordre aux autorités compétentes, de lui refuser ses passe-ports pour la France : il ne put donc prendre aucune part aux événements... Il est encore vrai que l'empereur qui n'oublia jamais ni le dévouement, ni les

services rendus au pays, à son retour, replaça d'Ideville au conseil d'État, quoique absent.

» Il faut savoir encore que, lors de notre entrée à Moscou, c'est aux renseignements empressés que d'Ideville donna à l'empereur, que la maison des enfants trouvés dut la sauvegarde qui lui fut envoyée dans la soirée même de notre occupation; qu'au moment où se déclara l'épouvantable incendie, il contribua puissamment par son énergie et son courage à l'exécution des mesures qui préservèrent ce bel établissement de sa destruction. Et, » ajouta le duc de Bassano, « j'ai tenu dans mes mains la lettre par laquelle l'empereur Alexandre et l'impératrice mère chargeaient le général Toutelmine, directeur de l'hospice des enfants trouvés, d'exprimer toute leur gratitude à M. *Lelorgne d'Ideville* pour sa belle et généreuse conduite dans cette circonstance...

» Je ne connais d'autres torts à d'Ideville, que ceux que je viens de rappeler avec bonheur. Et à cause de cela... les honneurs de la proscription lui ont été dévolus en 1815... Mais, il n'a pas rappelé de cet inique jugement!

» Un quart de siècle a passé sur ces mauvais jours... d'Ideville a repris aux affaires étrangères le travail tout spécial dont il avait autrefois été chargé; il a été réintégré au conseil d'État; la

confiance de ses concitoyens l'a placé dans la chambre élective, et je parierais bien, ou je le connais mal... » disait en souriant le duc, « qu'il sortira de la députation, comme il y est entré : avec son vieux et modeste titre d'auditeur, avec sa vieille croix d'argent, qu'il tient de la justice de l'empereur... »

Le duc de Bassano passa cinq années exilé en Autriche. Plusieurs fois ses amis lui écrivirent de Paris de solliciter son rappel : ils avaient, lui disaient-ils, quelques raisons de croire qu'il l'obtiendrait. Maret était un homme qu'on pouvait briser mais non pas faire ployer ; il ne voulait pas être gracié, il ne rentra en France qu'à l'amnistie générale en 1820, avec tous ses complices...

Encore quelques pages et ma tâche sera terminée, imparfaitement, mal, je le sais, je le sens. Le duc de Bassano est une de ces grandes figures historiques qui perdent de leurs proportions dans le cadre étroit et restreint d'une ébauche ; il faudrait tout dire de cet homme, ou n'en pas parler du tout!

XXVII.

LE DUC DE BASSANO.

Les destinées de l'empire sont à jamais accomplies!

Maret, l'homme politique dont le nom se trouve au bas de tous les traités, qui a pris une part si active à la haute administration du pays pendant toute la durée du grand règne, en conservera religieusement la mémoire : la France a changé de drapeau, lui n'en changera pas; les couleurs du sien resteront éternellement éclatantes à ses yeux; le duc de Bassano rentrera pour n'en plus sortir

dans le terre-à-terre d'une vie sans retentissement, mais il a acquitté grandement sa dette envers la patrie, et désormais sa renommée demeurera impérissable!

Dans l'énumération vraie, exacte, et presque fabuleuse des travaux qui remplissent une des plus magnifiques carrières qu'il soit donné à un homme de parcourir, combien de belles et bonnes actions privées, que je connais, et qui ne pouvaient trouver place ici, marquèrent le passage du duc de Bassano aux affaires. On le sait, à un grand caractère il joignait les qualités du cœur; il était bon, obligeant tout naturellement : il lui coûtait de refuser. Quand il rendait un service, et cela lui arriva à peu près tous les jours tant qu'il fut au pouvoir, c'était avec une grâce, avec des manières parfaites qui en doublaient le prix : à part quelques tristes exceptions, tous ses obligés sont restés ses amis dans le malheur. Je ne serai contredite par personne en disant que le duc de Bassano était aimé de tous ceux qui le connaissaient.

Et par contre, voilà qu'il me revient en mémoire un mot incroyablement heureux, qui fit fortune alors dans tous les salons de Paris. Je ne puis résister à le rappeler.

Un soir, M. de M*** sortait avec une autre

personne des salons d'un hôtel de la rue Saint-Florentin, où il était très-certainement des mieux traités. En tournant le coin de la rue de Rivoli, tout à coup il s'arrête, pose la main sur le bras de son compagnon, et du ton, de l'air de quelqu'un qui vient de se rendre compte d'une chose longtemps confuse dans son esprit, il lui dit avec le plus beau sérieux : « Ce T***, mon cher,... ce T*** est *détesté de tous ses amis!* » C'était fort drôle et très-vrai.

Mais revenons au duc de Bassano, il y a bonheur et honneur à parler de celui-là.

Entre mille traits intimes qui l'honorent et qui se pressent dans ma pensée, je n'en citerai plus qu'un; il caractérise si bien l'homme et l'époque! Et puis aussi, le fait suivant répond victorieusement à une misérable insinuation qui avait pour but d'amoindrir le dévouement de l'armée à son chef, d'une part, et, de l'autre, de déconsidérer les hommes de l'empire.

On s'est servi depuis d'une plate et fausse épithète en parlant des amis de Napoléon : il n'avait pas de *séides*, aveuglément soumis à toutes ses volontés; il avait des admirateurs fanatiques par conviction. L'empereur laissait les courtisans dans ses antichambres; il ne les appelait ni aux affaires, ni dans son cabinet. Les hommes qu'il ho-

norait de sa confiance conservaient dans leurs rapports avec lui leur dignité et leur indépendance.

En voici une preuve sans réplique.

On a vu comment le ministre secrétaire d'État se trouvait chargé de présenter à la signature de l'empereur, en tête-à-tête, dans son cabinet, le travail de tous les ministres, et que, sur son rapport, Sa Majesté signait immédiatement.

Il n'en était pas ainsi pour le travail de la Légion d'honneur.

Lorsque ce travail, après avoir été soumis comme tous les autres au contrôle du ministre secrétaire d'État, revenait à la signature, l'empereur le faisait laisser sur son bureau et il ne le rendait que le lendemain. C'était sa constante habitude. L'examen de ce travail était l'objet d'une attention toute spéciale de sa part : à *chaque nom*, sans aucune exception, il y avait une annotation de sa main.

J'ai tenu et lu une de ces feuilles de présentation pour la croix. Elle renfermait *cent soixante-quatre noms*. Entre ce travail et le précédent, il y avait un intervalle de onze mois... L'armée était presque innombrable; la France enclavait dans ses limites cent neuf départements!...

Ces curieuses annotations, les voici littérale-

ment copiées sur la liste qui m'a été communiquée.

« *Accordé. — Il n'y a pas lieu. — Y a-t-il eu*
» *du sang versé? — A quel titre? — Non. —*
» *Combien de blessures? — A la première bataille,*
» *s'il y a lieu. — Les années de services, s'ils sont*
» *médiocres, ne constituent pas un droit. — Pour*
» *la croix de la Réunion. — On verra plus tard.*
» *— Pas une action d'éclat.* »

En remettant ce travail ainsi annoté, l'empereur discutait ses observations. Si le ministre insistait en faveur de tel ou tel, l'empereur se faisait apporter les dossiers. Quelquefois il revenait sur sa première décision; cela était rare. Sa prodigieuse mémoire le servait si bien, qu'il pouvait presque appliquer au nom de chacun la part de mérite qui lui revenait, et à l'exception des croix accordées sur le champ de bataille, dont le travail s'expédiait sur l'heure, et sous sa dictée, il en était toujours ainsi : Napoléon ne voulait pas démonétiser une récompense nationale qui, ainsi qu'il le disait, *créait des héros à la France!*

Ces explications étaient nécessaires pour l'intelligence de ce qui suit :

Le général Grouchy avait pour aide de camp

un jeune officier fort capable ; sa conduite était irréprochable ; plusieurs fois il s'était distingué ; cependant il n'obtenait pas l'avancement que ses services méritaient ; il n'était pas décoré ; enfin on ne pensait jamais à lui. Le général Grouchy, peiné de l'espèce de disgrâce qui semblait peser si injustement sur un homme qui en toute occasion se montrait bien, après avoir réclamé vainement auprès du ministre de la guerre, finit par s'adresser directement au ministre secrétaire d'État, et il sollicita la croix de la Légion d'honneur pour son aide de camp, le capitaine *George de Lafayette.* « C'est un oubli de la part de Sa Majesté et du ministre de la guerre, » répond le duc de Bassano, « et si le capitaine Lafayette n'est pas porté sur le prochain travail, je vous donne ma parole, général, que je l'y ferai comprendre. »

Peu de temps après, une liste de présentation est adressée ; le nom du capitaine Lafayette ne s'y trouve pas... le ministre secrétaire d'État ajoute de sa main la proposition au bas du rapport, et, comme de coutume, le rapport reste soumis à l'examen personnel de l'empereur : il est rendu ; aucune annotation n'a été faite au nom de Lafayette. La proposition n'a été ni accordée ni refusée, elle a passé *inaperçue.*

Cette omission était significative... Le duc de

Bassano connaissait Napoléon par cœur : provoquer une explication serait une maladresse qui lui ôterait les moyens de faire une autre tentative, et il est décidé à n'en pas rester là. Il comprend maintenant que le duc de Feltre, par une intuition toute courtisanesque, n'a pas cru devoir prendre l'initiative : si l'empereur ne la prend pas, il a sans doute ses raisons, et en homme bien avisé, le ministre de la guerre se tient coi...

Quelques mois se sont écoulés, une glorieuse campagne a augmenté les chances de succès ; le nom de Lafayette, inscrit par la même main, est remis sous les yeux de l'empereur : même résultat. Le duc de Bassano a de la ténacité dans le caractère : c'est une injustice, pense-t-il, je ne m'en rendrai pas le complice, j'y reviendrai.

Une troisième présentation subit le même sort... Et ce qui est bien aussi remarquable, c'est que pas un mot, pas un geste ne témoignèrent du ressentiment contre le ministre qui, après un premier échec, avait eu le courage, au risque de déplaire, de renouveler deux fois une proposition qu'il jugeait être équitable.

Et, en effet, c'était là du courage à froid, le plus difficile à exercer de tous. Cet acte était la critique d'une injuste prévention, une leçon donnée à un homme qui ne les souffrait pas patiem-

ment, et le donneur d'avis eût pu s'en mal trouver!

Contre un parti aussi fortement arrêté il n'y avait plus rien à tenter en faveur du capitaine George de Lafayette; le duc de Bassano, intérieurement malheureux d'être forcé d'attribuer une faiblesse à l'empereur, crut néanmoins sa probité engagée à donner un sage conseil à cet officier. Il lui fit dire par une tierce personne, qu'il ferait bien de renoncer à une carrière qui ne lui offrait que des dangers, sans espoir d'en recueillir les bénéfices...

Ce fait, tout à louange du duc de Bassano, en même temps constitue un tort du côté de Napoléon, et s'il n'est pas possible de l'excuser, au moins est-il juste de dire ce qui peut l'atténuer, politiquement parlant. L'empereur, à tort ou à raison, je ne le sais, croyait avoir à se plaindre de M. de Lafayette père : dans sa pensée, ce nom était un drapeau, il ne voulait pas y ajouter une nouvelle illustration...

XXVIII.

LE DUC DE BASSANO.

Et maintenant que l'homme d'État est descendu du piédestal où l'avait élevé son rare mérite, que ses grands jours sont explorés, je résumerai rapidement les vingt-cinq années de prosaïque uniformité qui terminèrent le passage de Maret dans ce monde !

Désormais il vivra dans la retraite. Réfugié dans la poésie de ses souvenirs, il s'occupera à rassembler les précieux documents, seuls trésors échappés au naufrage de toutes ses sympathies,

et qui feront revivre ce beau passé dans l'avenir. Maret a, par devers lui, de quoi défier l'absence des grandeurs, le triste délaissement qui accompagne la perte de la puissance; il n'a plus le pouvoir de distribuer des faveurs, mais il rendra toujours des services... c'est une vieille habitude dont il ne peut se défaire.

En 1830 ou 1831, le duc de Bassano consentit à se charger de la présidence de la liquidation de l'*ancienne liste civile*, fonction gratuite, lourde, difficile ; mais comment aurait-il hésité à accepter cette mission ? elle lui permettait de veiller aux intérêts, déjà tant froissés, des anciens employés de la maison de l'empereur ! car, équitablement il faut le dire, sur la liste civile de Charles X, figuraient beaucoup de pensionnaires de cette catégorie ; mais d'ailleurs, auprès du duc de Bassano, le malheur, quelle que fût son origine, était une recommandation. Il se montra également juste et impartial pour les serviteurs des Bourbons dans le règlement des droits de tous les malheureux pensionnaires, au nombre énorme de 12,000. Pas une des lettres, pas une des réclamations multipliées qu'on lui adressait journellement ne restait sans réponse ; et toujours ces réponses étaient empreintes d'un sentiment d'intérêt qui adoucissait les souffrances qu'il ne dépendait

pas du président de soulager plus efficacement.

Levé de grand matin, veillant jusqu'à une heure avancée de la nuit, le duc de Bassano, toujours aussi laborieux qu'au temps de l'empire, trouvait moyen de suffire à un travail exorbitant à son âge. La liquidation de la liste civile, la chambre des pairs, l'Académie, n'oublieront ni le zèle, ni l'infatigable activité qu'il mettait à l'accomplissement de ses devoirs. Les heures de loisir que lui laissaient ces occupations diverses, il les employait à ce qu'il appelait ses *délassements :* coordonner ses notes sur l'empire, y ajouter, au fur et à mesure des publications sur cette grande époque, tout ce qu'elles renfermaient de bon et d'inédit, comme aussi, à encourager par l'autorité de son approbation, les efforts de leurs auteurs...

Les débris de sa grande fortune lui avaient constitué une existence douce et paisible, parce que personne ne fut plus simple et moins dépensier que le duc de Bassano; mais, comme le sont toutes les nobles natures, il était facile à tromper, il ne soupçonnait jamais chez autrui la bassesse et la fraude; et un homme comblé de ses bienfaits depuis trente ans, un misérable, abusant de sa confiante loyauté, vint jeter la perturbation et la douleur dans ses dernières années !

Cette irritante et cruelle déception le brisa

moralement, c'était non-seulement la ruine de ses enfants que déplorait amèrement l'honnête homme victime d'une abominable spoliation, c'était aussi la ruine de tant de malheureux auxquels il venait en aide. Les gens de lettres tombés dans l'indigence, les vieux soldats *d'autrefois*, jusqu'ici n'avaient jamais repassé le seuil de la porte de son cabinet sans emporter avec de bonnes paroles un généreux secours. Maintenant, par sa faute, il ne pouvait plus soulager ces touchantes misères, et il ne se pardonnait pas ce tort-là. « C'est inexcusable ! » me disait-il d'un ton navré, « mon expérience du monde, de ses faux semblants, de ses turpitudes, aurait dû me prémunir contre l'hypocrisie et la ruse ; je ne sais comment il se fait que l'idée de soupçonner le mal est toujours la dernière qui m'arrive ! »

Mais, comme par une compensation à ce nouveau coup, une de ces pures joies qui amoindrissent toutes les peines était réservée à Maret, à l'homme de ses propres œuvres. Le duc de Bassano était vénéré et adoré de ses enfants ; en apprenant leur désastre nul d'entre eux ne pensa à le blâmer, tous cherchèrent à l'en consoler. Son fils aîné, Napoléon, entré dans la carrière diplomatique si brillamment parcourue par son père, devait continuer ce grand nom. Il serait moins riche, il n'en

serait pas moins honoré : sa part était encore assez belle. Mais Eugène, le second fils ?...

Eugène Maret regarde en face le malheur sans pâlir, il sent en lui les forces de le dompter : *noblesse oblige*, il saura se faire dans la société la place qu'il doit y occuper. Son éducation est terminée, il a puisé dans de fortes et savantes études, achevées sous les yeux de son père, des connaissances spéciales : le moment est venu de les utiliser, de ne devoir qu'à lui-même sa fortune. Il quitte Paris, échange son nom illustre contre un nom vulgaire, son habit de drap fin contre une veste d'ouvrier, ses habitudes élégantes contre les fatigues d'un écrasant et dangereux travail. Durant près de deux années le noble jeune homme, dans les différentes mines du nord de l'Angleterre, étudie et pratique dans les entrailles du sol le métier de mineur. Puis, quand son rude apprentissage est fini, quand il se croit suffisamment instruit, il revient enrichir l'industrie française des fruits de l'expérience qu'il a acquise à un si haut prix.

Des usines, des exploitations importantes de houille sont créées sous sa direction, et dès la mise en activité de ces établissements, leur prospérité justifie la confiance qu'il a inspirée, et dépasse, chose bien rare ! toutes les espérances qu'on avait conçues.

Eugène Maret est aujourd'hui un probe et riche industriel.

Et voilà ce que le duc de Bassano racontait avec une orgueilleuse satisfaction, avec un ton d'indicible bonheur. Oh ! c'est qu'il pensait que son nom, ses exemples, les enseignements qui résultaient de sa vie entière constituaient à ses enfants une dot à l'abri de toutes les vicissitudes de la fortune ! Je disais bien que les fils du duc de Bassano avaient trouvé des trésors dans l'héritage paternel !

Mais, mon Dieu! ce mot a une signification navrante... Il nous ramène au positif d'une cruelle réalité! Pour un moment, le duc de Bassano revivait parmi nous grand et noble, excellent et parfait comme nous l'avons tous connu; en nous entretenant de lui, nous oublions qu'il nous a quittés, qu'il a disparu! car, rien n'avait préparé ses amis à cette douloureuse séparation! Le dimanche 5 mai, le duc de Bassano présidait une réunion de pairs qui eut lieu dans ses salons, et jamais, assure-t-on, ses énergiques facultés ne se développèrent plus remarquables que dans la discussion des hautes questions politiques qui furent traitées dans cette séance privée.

Et déjà, ses jours étaient fatalement comptés! Dans la nuit du 6 il fut frappé mortellement d'une

congestion cérébrale; les remèdes héroïques appliqués à l'instant diminuèrent les accidents, sans permettre à peine un léger espoir.

Cette funeste nouvelle jeta l'alarme parmi les nombreux amis du duc de Bassano, le désespoir dans sa famille. Ses fils, ses filles et ses gendres, MM. Baring et Lejeas, accoururent, entourèrent de soins, des témoignages de leur tendresse, le lit de douleur de leur père bien-aimé. Lui, calme et résigné au milieu de cette désolation, avait un mot consolant pour chacun, trouvait, pour les rassurer tous, de ces adorables inspirations du cœur qui redoublent les regrets sans parvenir à diminuer les inquiétudes, et dont l'expression, quelques efforts qu'on fasse, échappe bien rarement à la clairvoyance du malade !

Un soir, qu'il remarquait sans doute plus d'anxiété dans tous ces regards tristement fixés sur son visage profondément altéré, il disait en souriant d'un de ces sourires à faire pleurer : « J'ai été bien autrement malade que je ne le suis, en 1813! Je me souviens toujours que l'empereur m'avait condamné et qu'il m'envoya Corvisart, ne voulant pas que je m'en rapportasse à mon médecin.

« La nuit de notre arrivée à Saint-Cloud, » racontait-il, « après cette malheureuse campagne

d'Allemagne, j'entrais dans le cabinet de l'empereur avec une brassée de papiers que je venais de retirer des poches de notre voiture, au moment où il répondait à Régnault de Saint-Jean-d'Angely, qui lui demandait des nouvelles de sa santé (Sa Majesté était elle-même très-changée) : « Moi, je vais bien... je suis à l'épreuve de la fatigue... Le duc de Bassano est exténué... très-malade... il ne me manquerait plus que cela! » Il m'aperçut. « Étiez-vous là, Maret? » me demanda-t-il d'un ton inquiet. « Oui, sire, » répondis-je, pénétré de sa bonté; « mais je ferai mentir les prédictions de Votre Majesté, j'espère la servir longtemps encore! »

Et en rappelant un de ces souvenirs d'autrefois qui faisaient depuis tant d'années le charme et le tourment du fidèle ami de Napoléon, sa physionomie s'illumina d'une intraduisible expression de bonheur.

Cependant la rapidité du mal surpassait les plus tristes prévisions, le terme fatal approchait ! Mais dans cet homme à l'organisation puissante, la nature succombe, l'esprit résiste, et jusque sur ce lit de mort il inspirera de l'admiration à tout ce qui l'entoure; il lui sera donné d'offrir à la science un de ces phénomènes physiologiques qui s'enregistrent dans les annales de la médecine :

les nobles instincts qui ont animé cette intelligence d'élite survivent à la destruction matérielle; les souffrances auxquelles il est en proie n'ont pas altéré ses facultés, ne peuvent attiédir les sympathies ou les antipathies qui ont constamment fait partie de sa conscience et de sa probité. A ce moment, la France est dans une position grave, difficile; le duc de Bassano veut tout savoir, il s'informe sans cesse de tout ce qui se passe: il raisonne des événements avec une lucidité parfaite; les choses, les intérêts du pays le préoccupent aussi fortement que jamais, à cette heure dernière où, pour le commun des hommes, rien n'est plus *rien*...

D'autres pensées encore son restées vivaces dans son esprit : le samedi 11 mai il doit y avoir séance à l'Académie pour entendre le discours de M. Mignet sur M. de Talleyrand, et pour décerner un prix fondé par l'abbé Grégoire. C'était le duc de Bassano qui avait été chargé du rapport des mémoires présentés à l'Académie pour ce prix; il s'intéressait au sort de sa proposition, mais une autre question excitait bien autrement sa curiosité! L'éloge de M. de Talleyrand devait être prononcé; dans l'esprit du duc de Bassano, c'était là un de ces tours de force dont il est donné à fort peu le courage d'entreprendre l'exécution!

La nuit du vendredi au samedi 11 mai fut affreuse pour le pauvre malade; la congestion au cerveau avait reparu accompagnée d'accès assez rapprochés de délire, qui cédèrent tout à fait dans la matinée. Vers midi, il dit à son secrétaire : « Voilà l'heure, Maillard; partez pour la séance, et revenez promptement me rendre compte. Vous êtes plus heureux que moi! » ajouta-t-il avec un accent de regret.

Les trois médecins, MM. les docteurs Chomel, Boulu et Louis, qui ont soigné le duc de Bassano avec un dévouement et un zèle au-dessus de tout éloge, étaient auprès de lui lorsque M. Maillard revint de l'Académie; le duc se souleva avec vivacité, et après avoir entendu la première partie du compte rendu, il dit : « Eh bien! j'aurai vu résoudre un problème qui, jusqu'ici, s'était présenté insoluble à mon esprit... Et le prix? quel est le lauréat couronné?

» — C'est madame Bayle Mouillard, » répondit-on.

« — Oh! tant mieux, c'est justice! C'est une femme, messieurs, qui l'a remporté, et sur beaucoup de concurrents! »

Quelqu'un demanda quelle était la question proposée.

Le duc de Bassano répondit aussitôt d'une voix

assurée : « C'est une question fort abstraite :

» *Les nations avancent beaucoup plus en lu-*
» *mières et en connaissances, qu'en morale pra-*
» *tique : rechercher les causes et les remèdes de*
» *cette inégalité dans leurs progrès.* »

Et après cet incroyable effort de mémoire qui produisit une profonde sensation autour de lui, il retomba sur son oreiller.

Entre deux agonies, cette magnifique intelligence a jeté ses dernières lueurs!

A partir de cet instant, les accidents se succédèrent presque sans interruption jusqu'au lundi matin. Vers sept heures, le duc de Bassano reprit toute sa connaissance : il entrevit avec fermeté la fatale vérité... Quelques heures à peine lui restent à passer sur cette terre... il se dispose à franchir en chrétien le grand pas qui nous sépare de l'éternité!

Épuisé, mais non pas anéanti, il conserve encore ce divin tact de l'âme, qui sonde les plaies sans y ajouter une intolérable souffrance... sa voix défaillante ne prononcera pas de ces solennels adieux, dont les déchirantes vibrations restent éternellement sonores dans les cœurs brisés... Le mourant tend la main à chacun de ses enfants... dans cette muette et douloureuse étreinte, se ré-

vèle sa dernière pensée inexprimée... et son noble regard s'éteint en les considérant avec amour. .

. . . .

Le 13 mai 1839, à une heure de l'après-midi, Maret, duc de Bassano, reposait à toujours! .

. . . .

Encore, ainsi, venait de s'évanouir une des lumineuses gloires de la France, un de ces hommes d'airain de l'empire! La mort, mon Dieu! a cruellement éclairci leurs rangs!... Encore un peu de temps, et nous chercherons en vain autour de nous pour interroger notre merveilleux passé... toutes ces traditions vivantes d'une fabuleuse époque auront disparu!

COMPLÉMENT.

Et en 1840, l'année d'ensuite, alors que tout était fini dans ce monde pour le duc de Bassano; que nos joies, nos bonheurs, ne pouvaient plus retentir dans le cœur maintenant glacé du fidèle et dévoué ami de Napoléon, l'année d'après, nous avons vu luire le jour si ardemment appelé par lui, de la réparation... de la glorification... le 14 décembre!

Joindre ici, ces quelques pages que j'écrivis sous l'influence d'une des plus profondes émotions qu'il pouvait m'être donné d'éprouver, c'est en-

core parler du duc de Bassano... chaque ligne réunit son nom à celui de Napoléon, son passé au sien; honorer la mémoire de l'un, c'est honorer la mémoire de l'autre !...

14 Décembre 1840.

Napoléon repose sur la terre de France... Il dort parmi nous, sous la majestueuse forme, dans le costume habituel que nous lui avons connus; ses nobles traits sont miraculeusement respectés par la mort... Ce n'est pas devant un cercueil vide que nous nous agenouillerons!...

Il est des impressions que nulle langue ne peut traduire... on fait des phrases avec son esprit, on n'en fait pas avec son cœur! Et d'ailleurs, quel plus magnifique tribut d'hommages à déposer sur

sa tombe que le simple récit de sa vie, de ses actions, et la grandeur des souvenirs qu'il a laissés! . . . .
. . . .
. . . .

14 DÉCEMBRE 1840...

QUELQUES ÉPISODES DE L'EMPIRE.

Novembre et Décembre 1813.

LA SAIGNÉE DE TRENTE MILLIONS. — L'EMPEREUR A L'OPÉRA. — L'ANNIVERSAIRE D'AUSTERLITZ.

« *En* 1812, *toute l'Europe marchait avec nous; en* 1813, *toute l'Europe marchait contre nous.* » Ce sont les expressions textuelles de la communication faite par l'empereur aux grands pouvoirs de l'État, à son retour de la désastreuse campagne de 1813.

Un abîme séparait les deux époques !

En 1813, les puissances étrangères, vaincues partout où depuis vingt ans leurs bannières s'é-

taient levées agressives devant les nôtres, venaient de former une nouvelle croisade contre la France; le parjure et la trahison avaient fait table rase de tous les traités... et sur le champ de bataille de Leipzig, *dix contre un* avaient eu raison du génie, de la plus héroïque valeur, des plus sublimes efforts! A la fin de 1813, tout était grave, sombre, menaçant : le présent dévorait l'avenir...

Les plus tristes prévisions ont été encore dépassées!... Des fabuleux triomphes de la république et de l'empire, il ne nous reste aujourd'hui que le souvenir et l'impérissable gloire!

Oh! mais... il nous reste aussi la puissance indestructible des faits : au souvenir de ce que fut la France, de ce qu'elle a accompli, de ce qu'elle peut... il nous reste ce qui fait la fortune des peuples : la foi en nous-mêmes, le sentiment réfléchi de notre force, la conscience de notre valeur nationale, et le droit imprescriptible de regarder en face l'Europe sans pâlir!...

Le 2 novembre l'empereur entra à Mayence avec les débris de ses immortelles phalanges. Les exploits des *vaincus* à Leipzig, à Hanau, pendant la retraite, se rediront d'âge en âge...

Tandis que nos pauvres soldats exténués vont reprendre haleine un moment, lui, sans prendre

aucun repos, repart la même nuit pour Paris. Il faut sans relâche organiser les moyens de tenir en respect derrière le Rhin l'ennemi qui s'avance sur la France. Nos désastres sont grands, mais Napoléon a confiance dans l'énergie, dans le patriotisme de la nation : avec les Français, tout est réparable dans sa pensée, rien n'est désespéré à ses yeux.

Le 5, à minuit, il met pied à terre dans la cour du château de Saint-Cloud. Il a franchi cette distance avec une rapidité effrayante, sans s'arrêter; en descendant de voiture, ses jambes engourdies ne peuvent le soutenir, ses traits altérés révèlent l'épuisement et la fatigue. Cependant il ne prend que le temps d'aller embrasser sa femme et son fils; et le reste de la nuit s'écoule à interroger ses ministres, réunis autour de lui, à faire prendre des notes, à expédier des ordres. A six heures du matin seulement, l'empereur les congédie, en recommandant au ministre des finances de revenir à midi : *Apportez les états de situation du trésor; soyez au grand complet, Gaudin*, lui dit-il, *nous avons un travail approfondi à faire ensemble.*

La réorganisation immédiate des cadres si effroyablement éclaircis de l'armée... ne réclamait pas seule l'attention de l'empereur; un autre point encore excitait à un haut degré sa sollicitude : les

travaux publics; et, en arrivant, son premier soin fut de s'occuper des moyens de leur donner une vigoureuse impulsion.

Absent comme présent, son regard ne se détournait jamais de la capitale; il n'ignorait rien de ce qui se passait dans Paris, ce grand port de la France, du monde entier, où viennent aboutir toutes les ambitions, toutes les intrigues, toutes les espérances, toutes les nécessités, ce gouffre sans fond qui recèle, et, dans une circonstance donnée, rejette ces masses flottantes qui menacent incessamment la tranquillité publique.

Il savait que Paris était sourdement agité par les menées de la faction qui voulait livrer les destinées du pays aux combinaisons de la *sainte alliance;* il savait qu'il existait en outre un malaise résultant bien véritablement de la guerre : le commerce était en souffrance, les capitaux étaient resserrés, les constructions particulières suspendues, et Napoléon considérait comme un des plus impérieux devoirs du gouvernement de venir en aide aux classes ouvrières, en leur procurant du travail.

A midi le ministre des finances entra dans le cabinet de l'empereur. Quatre heures entières furent consacrées à l'examen, pièces sur table, de la situation du trésor. Il se trouvait fort obéré, en

raison des dépenses énormes occasionnées par la dernière campagne; et quand on passa aux voies et moyens d'assurer tous les services, il fut reconnu qu'avec les seules ressources de l'État, il était impossible de faire face à toutes les nécessités du moment : *Toutes ces dépenses sont urgentes,* dit l'empereur; *eh bien! au moyen d'une forte saignée pratiquée sur mes épargnes, j'y pourvoirai; marchez en conséquence, Gaudin, et marchez vite!*

Le ministre des finances, vivement ému, cherchait à exprimer le sentiment que faisait naître en lui cette noble offrande, si spontanément résolue, et tout à la fois aussi si simplement annoncée.

Mais l'empereur ne l'écoutait pas; tout à son idée, il faisait en chiffres la répartition de *sa somme;* et il reprit : *Douze millions* seront affectés, jusqu'au dernier sou, aux travaux publics : c'est de mon argent, et j'y *tiendrai la main...* ajoute-t-il en riant. Avant tout, il faut donner du pain aux ouvriers. Faites prévenir Fontaine qu'il se trouve demain ici à neuf heures, pendant mon déjeuner j'arrêterai les devis.

Et le lendemain, les trente millions en écus, qui formaient la partie la plus liquide de l'épargne de la couronne, furent, sur l'ordre de l'empereur,

versés par le baron de la Bouillerie, dans les caisses du trésor public.

Je n'avais jamais entendu parler *de la saignée des trente millions*... J'en témoignai mon étonnement au duc de Bassano qui me racontait ces détails :

« — Et vous-même, lui dis-je, ce n'est que par hasard que vous faites mémoire de cette belle et bonne action, et comme si ce n'était que chose tout ordinaire !

» — C'est qu'effectivement, nous tous qui connaissions l'empereur, de sa part, nous la considérions ainsi, répondit le duc, et lui-même ne songea pas un instant à s'en faire un mérite aux yeux du pays. Aucun journal du temps n'en a fait mention ; cependant il disposait de tous.

» Mais d'ailleurs, dans aucune feuille de l'empire, vous ne trouverez davantage la trace des larges dons et des aumônes qu'il faisait journellement ; des encouragements donnés à toutes les industries, à toutes les capacités auxquelles il venait personnellement en aide ; non plus que des royales gratifications tirées de son trésor particulier, qu'il distribuait à ses compagnons d'armes, sans distinction de personnes ni de rang. Les services rendus à la patrie établissaient seuls le droit aux récompenses. Quand l'empereur disait :

« *L'armée, la France, c'est moi,* » il résumait en quatre mots le noble sentiment qui l'identifiait corps et âme avec la nation dans une communauté absolue d'intérêts.

» Cela est si vrai, que sans y regarder à deux fois, et au moment où, des éventualités qu'il était bien permis d'admettre, pouvait surgir sa ruine, il se dépouillait généreusement pour subvenir aux besoins de l'État, du peuple. Des réflexions lui furent suggérées au sujet de ces trente millions : un des hommes qui lui étaient le plus dévoués, le supplia avec instance de réserver cette ressource pour des placements secrets, qui, à tout événement, assureraient un sort à sa famille : « *Allons donc,* » répondit-il vivement, « *il s'agit bien des miens et de moi! Ce qui m'appartient, appartient à la France avant tout!... Qu'on ne m'en parle plus.* »

Ce fait de haute probité politique, acquis à Napoléon Bonaparte, est une des belles pages à ajouter aux grands et patriotiques enseignements qu'il a laissés à tous les gouvernants du monde!

Depuis le retour de Mayence, des conseils d'administration, de la guerre, des finances, se succèdent de quart d'heure en quart d'heure aux Tuileries : les plans médités dans le silence de la

nuit par l'empereur sont discutés et les mesures d'exécution arrêtées, séance tenante, avec chaque ministre, dans la journée; en même temps que de son cabinet particulier des ordres sont expédiés nuit et jour sur tous les points où se trouve disséminée l'armée. Il suffit à tout, il est infatigable. A ceux qui le conjurent de se ménager, de prendre quelque repos, il répond du ton le plus naturel : « Vingt-deux heures sur vingt-quatre doivent être utilement employées. » Et cette organisation de fer résiste, ses forces obéissent à son énergique volonté!

Et ce n'est pas là tout! Ce n'était pas assez de ce travail accablant, d'autres obligations, encore bien autrement insupportables, lui étaient imposées. De tout temps, les fastidieuses charges de la représentation lui avaient été odieuses, et, pendant ces deux derniers mois, cédant aux exigences des circonstances, Napoléon visita les monuments publics, se montra plusieurs fois au spectacle, accompagné de l'impératrice. Partout, sa présence excita des transports d'enthousiasme, produisit l'effet qu'il en attendait, de tranquilliser les esprits...

Il le fallait! Il lui fallait sourire alors même que les épines de la couronne faisaient ruisseler le sang sur son front! Il fallait sourire alors que tous

les rêves dorés s'évanouissaient... que toutes les illusions échappaient, parce que de la sécurité, de la confiance morale que témoigne le souverain.... dépendent la sécurité et la confiance de tous, et lorsque l'empereur paraissait en public, nul n'aurait pu lire sur sa physionomie calme, dans ses manières dégagées, les dévorants soucis, les terribles anxiétés de ses nuits sans sommeil !

A l'époque dont je parle, l'empereur assista à la première représentation de *Nina,* à l'Opéra. Sa présence avait été annoncée par les journaux, et il défendit expressément qu'on prît aucune disposition pour la *composition de la salle ;* ce fut bien le *public payant* qui la remplit, ainsi qu'il l'avait entendu. Il y eut foule, une foule immense; dès deux heures après midi, la *queue*, au milieu de laquelle on remarquait beaucoup de gens du peuple, dépassait déjà la rue Saint-Honoré.

A sept heures précises, l'empereur, accompagné de l'impératrice, entra dans sa loge. Rien ne peut rendre l'aspect que présenta la salle à ce moment : des acclamations délirantes éclatèrent spontanément de toutes les bouches à la fois ; dans les loges, aux galeries, tout le monde était debout, battait des mains avec ivresse ; et de frénétiques cris de *vive l'empereur !* poussés par le parterre, monté en masse sur les banquettes, ébranlaient

les voûtes de la salle. On ne peut se faire une idée de cette scène.

Jamais, aux plus beaux jours de ses triomphes, Napoléon ne recueillit de plus vifs, de plus enthousiastes hommages ! il y avait dans ces démonstrations-là quelque chose de pénétrant... qui semblait comme correspondre à la situation...

Profondément ému, l'empereur s'avança sur le bord de sa loge; sa physionomie respirait le bonheur, son expressif regard reflétait une de ces impressions soudaines qui désassombrissent le présent, qui rendent la couleur et la vie à un avenir désolé !... Malgré les intrigues des misérables qui secondaient au dedans les projets de l'étranger, en cherchant à appeler sur les actes de son gouvernement la défiance publique, malgré leurs efforts pour faire pénétrer dans les esprits la désaffection à sa personne, malgré tout... il était donc toujours l'élu du peuple, et quand la fortune semblait l'abandonner, ce peuple, la plus saine partie de la nation, lui restait donc?

Et avec cette dignité qui ne l'abandonnait jamais, il salua à plusieurs reprises avec émotion cette foule amie qui lui tendait les bras ; et chaque fois, des acclamations passionnées semblaient répondre à la pensée intérieure de Napoléon... Un instant une voix de stentor domina les autres et lui

cria : « *Ils ont beau faire et beau dire, tu seras toujours notre homme à nous!* »

Ces paroles sont bien vulgaires assurément; mais dans les circonstances présentes, elles avaient une haute signification à la bouche de ces hommes, qui ont du cœur et des bras pour appuyer leurs *phrases !* Oh ! si la hideuse trahison n'avait pas ouvert les portes, jamais Paris n'aurait été souillé par la présence de l'ennemi!

Cette scène est mal décrite, mais elle est vraie, de la plus rigoureuse exactitude : elle a eu deux mille témoins; aucun d'eux ne l'aura oubliée...

Pendant sa durée, Marie-Louise, toujours insignifiante, raide, droite, debout auprès de l'empereur, avait l'air désintéressée à ce qui se passait autour d'elle, et n'en ressentir que de la fatigue. L'empereur, à qui rien n'échappait, en fut blessé; et pendant un entr'acte, retiré dans le salon qui précédait sa loge, il lui reprocha avec douceur (car il aimait cette femme, et était parfait pour elle!) sa froideur glaciale *en face de ces bons témoignages,* disait-il.

La personne de laquelle je tiens ce détail intime ne put saisir les mots que prononça Marie-Louise d'un air contraint; mais elle entendit parfaitement l'empereur répondre quelque peu vivement : « Ce qui s'adresse à moi, s'adresse à

ma femme... et il faut tâcher aussi, Louise, de leur faire oublier que *tu es la fille de l'empereur d'Autriche!* »

Cette allusion n'était que trop pleine de sens.

Chaque jour alors amenait un nouveau désastre, et dans la matinée, l'empereur avait appris la nouvelle de l'infâme violation de la *capitulation de Dresde*. Le maréchal Saint-Cyr resté en arrière, après la plus admirable défense, se retira sur Dresde où il se maintint. Mais cerné de toutes parts, sa résistance ne pouvait être que plus ou moins longue; et mû par un sentiment d'humanité envers ses troupes comme envers les malheureux habitants livrés aux horreurs de la famine, il se décida à capituler, déclarant toutefois qu'il se ferait sauter avec ses soldats plutôt que de se rendre à des conditions humiliantes pour le drapeau français!

Il fut expressément stipulé : que le maréchal rentrerait en France avec ses troupes et son artillerie; que ses troupes pourraient être échangées contre un pareil nombre de prisonniers appartenant aux puissances alliées; que les malades français restés à Dresde seraient dirigés sur la France au fur et à mesure de leur guérison; qu'enfin, le maréchal opérerait son mouvement de départ le 16 novembre, ce qui eut lieu.

Et, au mépris de ce qu'il y a de plus sacré de nation à nation : la fidélité à l'observance de stipulations de guerre débattues de gré à gré ; la capitulation arrachée à nos héroïques soldats par l'inflexible loi de la nécessité, mais seulement consentie à des conditions dignes d'eux, dignes de la France, cette capitulation fut outrageusement, lâchement violée!... *Dix contre un*, encore une fois, s'estimèrent assez forts pour braver impunément le respect dû au droit des gens!

Nos vingt-cinq mille hommes, en marche en vertu du traité, furent enveloppés, traqués, par l'armée entière du prince de Schwartzenberg, nos huit mille blessés restés à Dresde furent faits prisonniers de l'Autriche...

Le cœur manque, la plume s'agite tremblante sous les doigts en retraçant de telles abominations! Oh! du moins ne les oublions pas...

Voilà la désolante nouvelle qui n'était pas encore connue dans Paris, le soir de l'Opéra, mais qui devait l'être le lendemain. L'empereur, navré, avait bien raison de dire à Marie-Louise : qu'elle tâchât de faire oublier aux Français qu'elle était la fille de l'empereur d'Autriche!

Peu de jours après, le duc de Vicence, ministre plénipotentiaire, revint du congrès de Manheim

où il n'avait pu obtenir qu'aucunes conditions acceptables pour la France fussent posées.

« Je n'ai pas été leur dupe un instant.... » dit l'empereur au duc de Vicence consterné, « ne vous ai-je pas dit qu'ils ne traiteraient pas; que les conférences de Manheim n'étaient qu'un leurre, un misérable piége tendu à notre bonne foi?... Ils ne voulaient que gagner du temps, c'est à nous de n'en pas perdre! »

Une levée de trois cent mille hommes fut aussitôt résolue. Le corps législatif est convoqué pour le 2 décembre; les derniers jours de novembre sont employés à préparer la plus vigoureuse résistance; des ingénieurs sont envoyés sur les routes et dans les places du nord, chargés de relever les vieilles murailles de l'ancienne France, de tracer des plans de redoutes sur les hauteurs propres à combattre l'ennemi, de fortifier les défilés où le courage national pourra disputer le passage, enfin de tout préparer pour la coupure des digues et des ponts qu'il faudrait abandonner.

Un jour, un jour peut-être! ce système, ces plans conçus par le génie de Napoléon seront consultés!... serviront à la défense du pays... et du fond de sa tombe, l'ombre du grand capitaine se dessinera sur le front de nos bataillons, se dres-

sera encore menaçante en face des bannières l'étranger!

Les bureaux, les meubles du cabinet de l'empereur sont couverts de cartes de France jalonnées de milliers d'épingles. Ce sont celles qu'il connaît le moins bien; c'est une étude nouvelle pour lui, il faut la faire! Et, avec sa prodigieuse facilité, bientôt ces cartes sont incrustées dans son esprit, dans sa mémoire, de telle sorte qu'il n'est pas un point, petit ou grand, s'il présente quelque importance, qui ne soit classé dans sa tête, dont le nom ne lui soit devenu familier.

Mais comme toujours, hélas! le temps s'écoule avec une rapidité effrayante, quand nous le prions à mains jointes de s'arrêter!... et le mois de décembre, ces trente jours pendant lesquels s'amoncelèrent les événements que la durée d'un siècle voit rarement surgir, le mois de décembre est arrivé!

Pour la dernière fois, l'anniversaire du couronnement de l'empereur est célébré dans Paris. A ce souvenir, s'en joint un autre immense dans les fastes de la France, celui de la bataille d'*Austerlitz!*... Et pour l'armée, il y a au fond de ce souvenir des trésors d'énergie et de confiance : mille victoires contre une défaite, une seule!... Oh! dans la campagne qui va s'ouvrir, nos aigles triom-

pheront encore, l'armée prendra une éclatante revanche! Cette noble espérance est dans l'âme de ces hommes, de ces admirables soldats toujours prêts à donner leur sang pour la patrie!

A ce jour, 2 *décembre*, huit années auparavant les vieilles monarchies de l'Europe en armes, encore une fois coalisées contre la France, étaient tombées suppliantes à ses genoux... et comme toujours l'avaient trouvée miséricordieuse après la victoire, après des triomphes inouïs!... Huit années seulement étaient écoulées... et ces mêmes rois, à la mémoire oublieuse, ingrats, parjures, en retour de tant de magnanimité, avaient formé un pacte inique, sous la dénomination impie de *sainte alliance*, pour exterminer leurs généreux vainqueurs!...

La mémoire de ceux-ci est plus fidèle... et à cette heure ces réflexions étaient traduites tout haut avec une fiévreuse amertume, avec la rage dans le cœur, la menace à la bouche, partout où quelques hommes portant l'uniforme sur le corps se trouvaient rassemblés...

Ailleurs encore, ces *réflexions* se produisent poignantes, presque avec le repentir de la clémence, cette noble prérogative de la force devant la faiblesse... Il est six heures du matin, l'empereur est déjà au travail; pour lui, il n'est ni fêtes

ni repos : les détonations du canon, dont les vibrations ébranlent les vitres de son cabinet, annoncent la solennité du jour, et reportent naturellement sa pensée sur les grandes circonstances dont on célèbre la commémoration... Sa plume tombe sur le papier... ses mains pressent convulsivement son front brûlant, et accoudé sur son bureau, il reste plongé dans une profonde rêverie...

Quel désolant contraste entre le passé et le présent, mon Dieu!...

Aux dates des 2 décembre 1804 et 1805, se reportaient des souvenirs qui immortalisaient à jamais son nom... Le 2 décembre 1813... que lui réservait l'avenir?...

Au bruit que fit le duc de Bassano en entrant, ses portefeuilles sous le bras, dans le cabinet, l'empereur se leva et se promena quelques minutes silencieusement. *Maret,* ce fidèle et infatigable compagnon de ses veilles et de ses travaux possédait toute sa confiance ; il l'aimait, il l'aimait de cœur, mais il n'était pas dans la nature de Napoléon de livrer les secrets de son âme...

Il se rassit bientôt à son bureau, et son regard tomba sur une lettre que venait d'y déposer l'huissier qui avait introduit le duc.

Il faut savoir que toutes les lettres adressées à

l'empereur devaient lui être remises personnellement ; ses ordres à cet égard étaient précis, et la journée se passait rarement sans qu'il les eût parcourues. C'était habituellement après son dîner qu'il se permettait cette distraction, qui en était véritablement une pour lui ; il appelait cela *baguenauder, paperasser,* et il y prenait plaisir.

C'est que dans le nombre, qui n'était pas aussi considérable qu'on aurait pu le supposer, il s'en trouvait quelquefois d'intéressantes, souvent de très-divertissantes, et l'empereur s'en amusait. « Dans son intérieur, » me disait le duc de Bassano, « Napoléon avait une bonhomie, un laisser aller incroyables ; il était bon, facile ; tout son service l'adorait. Et, avant l'époque fatale dont nous parlons, je l'ai vu souvent en belle humeur, être malicieusement gai et rieur comme un écolier !

« Sur l'*étiquette du sac,* » dit l'empereur en tournant et retournant dans ses mains la lettre qu'on venait de lui apporter. « *Je parie que ça vient de là...* » et il désignait en souriant le corps de garde de ses grenadiers, attenant au château. En effet un certain parfum de pipe s'exhalait de ce gros papier grisâtre, grotesquement plié, et dont la suscription, élégamment entourée de manières d'arabesques et de fioritures en traits de plume, portait en gros caractères :

A NOTRE EMPEREUR,
NOTRE EMPEREUR, LE GRAND NAPOLÉON.

Les faits et gestes de ses soldats avaient toujours le pouvoir de le dérider, et le *grand Napoléon,* en pouffant de rire, lut ce qui suit :

« *Au nom des camarades de la vieille garde, ici*
» *présents au poste, au mien, comme à celui des*
» *absents, et de toute l'armée en général :*
» *Nous souhaitons à notre cher empereur au-*
» *tant de bonheur futur qu'il en a eu de par le*
» *passé, et nous lui prédisons grande réussite con-*
» *tre la clique de poltrons révoltés, et de renégats*
» *sans âme, qu'à la première occasion, nous bat-*
» *trons à plate couture, comme à* AUSTERLITZ, *dont*
» *nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire.*

» *Vive l'empereur!!!*
» *Duprat, sergent-major dans la vieille*
» (*ci-devant dans le Terrible*). »

C'était fort drôle! mais ces sortes de témoignages allaient toujours au cœur de l'empereur : « Braves gens! » dit-il avec émotion, « je puis compter sur ceux-là!... De toutes les assurances

de *dévouement* dont je serai assommé aujourd'hui, celles-ci sont les meilleures pour moi ! »

L'auteur de l'épître, au reste, était une ancienne connaissance de l'empereur, il savait comment le brave homme tenait ses promesses... Avant de passer dans la garde, Duprat avait débuté et gagné ses éperons dans le 57e de ligne, surnommé *le Terrible;* et déjà il avait donné à Sa Majesté un échantillon de sa faconde oratoire, qui ne le cédait en rien à son talent épistolaire : toute l'armée a connu la délicieuse paraphrase que lui fit un grenadier du *Terrible*, de la belle proclamation de l'empereur à ses soldats, la veille de la bataille d'Austerlitz !.

« — Mais moi, je ne connais ni la belle proclamation, ni la *délicieuse paraphrase du grenadier du Terrible*, » m'écriai-je curieusement, « et je suis folle de toutes ces choses!... »

Et toujours heureux, lui aussi, de retourner dans ces bons et grands jours, le duc de Bassano reprit :

« Dans cette troisième levée de boucliers contre la France, les puissances alliées avaient réuni toutes leurs forces : les armées russe et autrichienne, commandées par les souverains en personne, présentaient en ligne un effectif de *cent vingt mille hommes,* devant l'armée française,

dont les forces ne montaient pas tout à fait *à soixante et dix mille hommes.*

» De part et d'autre on était bien renseigné : rien n'égalait la confiance qu'inspirait aux alliés leur avantage numérique, l'arrogance des propos tenus dans le conseil et dans les camps...

» Et cependant, dès la veille de la bataille, l'empereur, sur les hauteurs de Pratzen, examinant par lui-même, et par les reconnaissances qu'il envoyait incessamment à la découverte, les mouvements et les dispositions de l'ennemi, dit du ton le plus calme en posant sa longue-vue : « *Avant demain au soir, cette armée est à moi.* »

» Ces paroles, qui impriment un cachet si remarquable à ce génie extraordinaire, produisirent parmi le groupe qui entourait l'empereur une sensation inexprimable : les soldats, qui s'étaient peu à peu rapprochés, les entendirent, et en un instant elles furent répétées de bouche en bouche; des acclamations, de frénétiques hourras, retentirent d'un bout du camp à l'autre; la joie, la certitude de la victoire étaient dans toutes les âmes. Qui donc aurait douté du succès puisque l'empereur l'avait annoncé?...

» Ce fut sous cette impression que les troupes entendirent, quelques heures après, la lecture de

la proclamation suivante mise à l'ordre de l'armée :

» Soldats !

» Pour la troisième fois l'Europe armée se
» dresse implacable contre la France ! L'armée
» russe se présente devant vous pour venger l'ar-
» mée autrichienne d'Ulm : ce sont ces mêmes
» bataillons que vous avez battus à Hollabrunn,
» partout, que vous avez poursuivis jusqu'ici.
» Soldats ! comme toujours, je dirigerai moi-
» même vos bataillons ; je me tiendrai loin du feu,
» si, avec votre bravoure accoutumée vous portez
» le désordre et la confusion dans les rangs enne-
» mis ; mais si la victoire restait un moment in-
» décise... vous verriez votre empereur s'exposer
» aux premiers coups, car il faut enlever la vic-
» toire dans cette journée où il y va de l'honneur
» de l'infanterie française, qui importe tant à
» l'honneur de toute la nation !
» Que chacun soit bien pénétré de cette pen-
» sée : qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'An-
» gleterre, ces éternels ennemis de la France,
» réunis dans une commune haine pour l'anéantir !
» Cette victoire finira notre campagne, et nous
» pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où

» nous serons rejoints par les nouvelles armées
» qui se forment chez nous; et alors la paix que
» je ferai sera digne de la France, de vous et de
» moi. »

» Ce brûlant appel au patriotisme, au cœur de ces valeureux enfants de la France, fut accueilli avec enthousiasme, et bien retenu...

» A la nuit, l'empereur sort de sa baraque, et va seul, les mains croisées derrière le dos, suivant son habitude, parcourir le camp, ce qu'il ne manquait jamais de faire la veille d'une affaire sérieuse. Il s'arrête çà et là devant les bivacs, causant, provoquant ces vives ripostes, où se révèle la disposition des esprits; souriant avec bonhomie au feu roulant de pointes et de quolibets, décochés à l'envi contre les *plumes de coq* (les Russes) *et les merles blancs* (les Autrichiens). Partout autour de lui éclate la gaieté, la confiance : Napoléon connaît le soldat par cœur, et il ne dédaigne aucun moyen de se l'attacher, de le subjuguer.

» Plus loin, par ces heureuses incitations qui lui sont si familières, il anime l'ardeur en rappelant les exploits passés, en promettant de nouveaux lauriers : au 28ᵉ, composé en grande partie de conscrits des départements du Calvados, de l'Orne, de la Seine-Inférieure, il dit : « L'occasion

est belle, jeunes gens, de prouver que vous n'êtes pas les fils dégénérés de ces vaillants Normands, qui purgèrent le sol du pays de la présence de l'Anglais! »

» En passant près du 57e : « Souvenez-vous que, il y a bien des années, je vous ai surnommés *le Terrible*... » Et un grenadier, haut de six pieds, au visage bronzé, à la moustache formidable, lui répond : « Sans compter que le 57e donnera encore demain de ses nouvelles... *Tu n'auras pas besoin de t'exposer comme tu nous en as menacés, tu n'auras à combattre que des yeux;* je te promets, au nom des camarades, que nous t'amènerons les canons et les drapeaux russes et autrichiens, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement, not' empereur. »

» Vous reconnaissez bien la paraphrase de la proclamation! L'orateur, c'était Duprat, l'*auteur de la lettre* de tout à l'heure; attendez; nous allons le retrouver...

» Il va sans dire que le 57e ratifia par d'éclatants vivat ces nobles promesses, que l'histoire a enregistrées dans leur pittoresque expression.

» Et, entouré, pressé par ces braves gens, l'empereur est reconduit en triomphe jusqu'au plateau à gauche de Schlapanitz, où est placée sa baraque. Mais avant d'y arriver, la surprise qu'on

lui a ménagée, et qu'on réservait pour la fin de sa visite, éclate sur tous les points à la fois : en un moment, et comme par l'effet d'une commotion électrique, l'immense plaine de Schlapanitz, où campe l'armée française, présente la plus brillante illumination : chaque soldat a pris le peu de paille sur laquelle il repose, en a formé des fanaux qu'il a mis au bout d'une perche ou de son fusil, et cinquante mille hommes placés sur le front de bandière saluent leur empereur par des acclamations d'amour, lui crient, en brandissant leurs armes : « *Que demain ils lui donneront un bouquet digne de lui!* »

» A la vue de cette magnifique ovation de ses soldats, de grosses larmes qu'il s'efforce de cacher roulent dans les yeux de Napoléon : « Voilà la plus belle soirée de ma vie! » s'écria-t-il avec exaltation; « avec de tels cœurs, tout est possible... avec de tels hommes, la défaite est impossible! »

» Des rondes, des chants, prolongèrent cette fête de famille le reste de la nuit, parmi ces pauvres soldats, harassés de fatigue, en proie aux plus rudes privations (depuis quatre jours ils n'avaient eu de distributions de vivres), et les cris de *vive l'empereur! vive notre père! vive la France!* se firent entendre presque sans inter-

ruption jusqu'à la prise d'armes, à une heure du matin : reportés par les échos dans les bivacs de l'ennemi, qu'éclairaient nos feux de joie, ils durent lui faire pressentir que le succès lui serait chèrement disputé...

» Le 2 décembre, à mesure que l'aurore, frappant de ses feux naissants les positions environnantes, achevait de dissiper les vapeurs du matin, on voyait les hauteurs de Pratzen se dégarnir successivement, et les colonnes pressées de l'armée russe inonder la plaine... C'était un grand et terrible spectacle, que celui que présentaient ces masses imposantes qu'il fallait anéantir, pour n'en être pas pulvérisé...

» A huit heures du matin le combat s'engagea sur tous les points, entre *cent vingt mille* hommes d'un côté, et *soixante-sept mille* de l'autre. Les détails de la mémorable bataille d'Austerlitz où le génie de Napoléon brilla d'un si vif éclat, les traits d'héroïsme, les prodiges de bravoure qui immortalisèrent nos armes dans cette grande journée, sont décrits; je ne vous les redirai pas.

» ..... A quatre heures du soir... un magnifique soleil couchant, ce *soleil d'Austerlitz* que vous savez, éclairait de ses tons chauds et saisissants nos derniers et éclatants triomphes !... Les armées

russe et autrichienne, battues, écrasées, étaient en pleine déroute...

» Les *alliés* avaient reçu le prix de leur injuste agression contre la France : quarante mille hommes hors de combat, dix-huit mille Russes, six mille Autrichiens, quinze généraux, quatre cents officiers de tous grades, étaient restés sur le champ de bataille...

» L'armée française (dont la réserve, forte de vingt mille hommes, n'avait pas brûlé une seule amorce). remportait pour trophées : quarante drapeaux, tous les étendards de la garde impériale russe, trente mille prisonniers, au nombre desquels vingt généraux, deux cent vingt pièces de canon, des caissons, un parc de bagages et d'artillerie dont le convoi couvrait une lieue de chemin...

» Les récompenses avaient été bien acquises... et avant de rentrer dans sa baraque, avant d'aller quitter ses habits noircis par la poudre, Napoléon, comme de coutume, acquitta sur le champ de bataille les dettes de la patrie.

» Et quand tout fut fini, que chacun venait de recevoir la part qu'il s'était faite dans cette glorieuse journée, un grenadier, dont un beau coup de sabre a partagé le bonnet à poil et une partie de la joue, vient planter devant l'empereur un

étendard russe : « *Ça fait qu'une aut'e fois tu croiras à la parole du Terrible, not' empereur!...* » dit-il; puis le brave homme fait volte-face aussitôt, et se retire...

» Halte-là!... » lui crie l'empereur. « Avance ici, Duprat. »

» Le grenadier revient sur ses pas, le regard étincelant de joie : son empereur l'a nommé!... il sait son nom! Déjà il a reçu sa récompense!

« Mais *ça* vaut bien quelque chose aussi? » reprend l'empereur en riant.

» Et cet homme, qui vient de braver mille morts pour aller arracher un drapeau à travers un carré ennemi, répond avec la simplicité, avec la timidité d'un enfant, en portant la main à son glorieux bonnet lacéré : « Comme vous voudrez, mon empereur. »

« — Et toi, qu'est-ce que tu veux, mon brave garçon, voyons?... »

« — Eh ben, là..., répond-il en suffoquant de bonheur, rendez-moi heureux!... heureux comme un roi, quoi!... Faites-moi entrer dans la garde, oùsqu'on est tout son content côte à côte avec vous, mon empereur! »

« — Tu t'en es rendu digne, » dit l'empereur en lui frappant sur l'épaule avec bonté, « dès aujourd'hui tu fais partie des grenadiers de ma

garde. » Puis, s'adressant à toute l'armée, avec ce ton incisif, et tout à la fois familier, qui ravissait ses soldats :

« — *Tous, mes enfants, vous avez fait votre devoir dans cette grande journée... Il vous suffira, à l'avenir, de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour qu'on vous réponde : C'est un brave!* »

« Vous comprenez comment de telles scènes, de telles paroles, étaient accueillies, et pourquoi il a accompli *des miracles!* comme le lui écrivait, quatre jours après la bataille, l'empereur de Russie, réfugié, avec les débris de sa puissante armée, à Holitsch. »

Et cette lettre, ce curieux document, ce précieux trophée, aussi, pour notre orgueil national, je suis assez heureuse pour pouvoir la transcrire littéralement ici.

La voici, cette lettre adressée au noble vainqueur qui, après la victoire, accordait la paix, humblement mendiée par les vaincus, quand il pouvait les anéantir...

« *Sire, mon frère, je vous regarde comme un*
» *prédestiné! La journée du 2 a accru mon ad-*

» *miration pour vous : vous avez fait des miracles,*
» *et il faut cent ans à mon armée pour égaler la*
» *vôtre!*

» ALEXANDRE. »

. . . .

« Tous ces souvenirs d'Austerlitz sont bons et souriants, » me dit le duc de Bassano, « et il me revient en mémoire une scène très-drôle qui eut lieu après le retour de la glorieuse campagne d'Allemagne, entre l'empereur et son ministre des finances. La paix venait d'être signée, on avait lieu de la croire durable... La leçon avait été forte! Enfin, le présent était beau, prospère, et l'empereur et nous tous savions alors rire et nous amuser!

» L'état donné par les bulletins de l'armée des prises énormes d'artillerie faites sur l'ennemi dans cette campagne, avait fait naître une lumineuse idée dans l'esprit du ministre des finances, toujours préoccupé du bien du service qui lui était confié : pendant l'absence de l'empereur il fait son plan, et à la première entrevue avec Sa Majesté, à son retour d'Autriche, il débute par lui demander bravement (je vous donnerais bien en mille à deviner quoi?...) *une vingtaine de canons...*

» L'empereur aimait le duc de Gaëte, qu'il appelait l'*honnête homme par excellence*, et il avait en lui une confiance sans bornes.

« — Êtes-vous devenu fou, Gaudin? » s'écrie-t-il en riant, « vingt canons! Et pour quel usage?... Est-ce que par hasard vous voulez me faire la guerre?

» — Oh! assurément non, sire, la partie ne serait pas égale!... Je voudrais seulement généraliser dans tous les hôtels des monnaies du royaume les nouveaux moyens de fabrication, qui joignent au mérite d'un travail plus parfait celui de préserver les ouvriers des accidents auxquels les machines jusqu'ici employées les exposent journellement.

» — Vous n'aviez pas besoin de me consulter, Gaudin, » répond malicieusement l'empereur, « j'approuve à l'avance tout ce que vous ferez pour arriver à ce but.

» — Sire, c'est qu'il faudrait, pour *arriver à ce but*, remplacer partout les balanciers sur le modèle de celui qui nous réussit si bien ici, et dont Votre Majesté connaît les avantages; il est, comme elle le sait, tout de *cuivre*, et mon budget n'est pas assez riche pour supporter cette dépense.

» C'est là une très-grande difficulté, en effet! » réplique sérieusement l'empereur.

« — Oui, sire, mais toutes difficultés disparaîtraient, si Votre Majesté voulait bien accueillir ma demande...

» — Eh! mais, Gaudin, vingt canons! c'est beaucoup! ne pourriez-vous au moins en rabattre quelques-uns?...

» — J'estime qu'il ne m'en faudra pas moins, sire.

» — Ah! ah! décidément, vous avez jeté votre dévolu sur mes canons, monsieur l'amateur *de cuivre?*... c'est-à-dire que je serai allé en Allemagne tout exprès pour vous rapporter des balanciers?...

» — Précisément, sire, » répond Gaudin tout à son affaire, « mon projet est d'appeler mes nouveaux balanciers des *Austerlitz*, et de les ceindre d'un collier sur lequel on lira : *Cuivre pris à Austerlitz, sur l'ennemi.* »

« — Vous êtes aussi habile diplomate que bon administrateur, Gaudin. Allons, vous aurez vos canons! » dit l'empereur gaiement.

« Berthier (il était alors ministre de la guerre), vous mettrez vingt canons, hors de service bien entendu, à la disposition de mon *ministre des finances.* » Cette idée le divertissait beaucoup, et

il ajouta en riant : « Vous le voyez, messieurs, Gaudin se fait courtisan... Il m'a pris par la vanité! »

Ces balanciers sont encore les mêmes qui servent *aujourd'hui :* seulement, les lâches *courtisans* de 1814 en ont enlevé le collier qui constatait leur glorieuse origine! Et depuis... depuis il ne s'est trouvé encore personne qui ait songé à rétablir ce trophée de nos grands jours! à restituer à l'armée son beau, son inaliénable titre de propriété au *cuivre pris à Austerlitz sur l'ennemi!*... Pourtant, des milliers d'étrangers visitent chaque année nos hôtels des monnaies... Avons-nous donc fait abnégation entière de tout orgueil national? . . . .

Mais je reviens à la fin de 1813, où déjà toutes nos joies avaient disparu, à cette phase si désolante de notre histoire!

Je tiens les détails qui vont suivre d'un homme bien avant, on le sait, dans la confiance intime de l'empereur, le duc de Vicence, qui, après Leipzig, alors que tout semblait désespéré, prit le portefeuille des relations extérieures, et fut chargé de toutes les négociations diplomatiques :

« Vers la fin de décembre, » me raconta-t-il, « un courrier expédié de Genève arriva dans la nuit aux Tuileries, apportant la nouvelle que le

général Bubna, à la tête de *cent soixante mille hommes*, avait franchi la frontière suisse. L'empereur me fit dire de me rendre sur-le-champ auprès de lui. Il était trois heures du matin. Je pressentis quelque malheur : chaque jour nous en amenait un nouveau! Inquiet de ce que j'allais apprendre, je m'habillai à la hâte, et me jetai dans ma voiture.

» En arrivant au château, je trouvai dans la cour plusieurs courriers, déjà en selle, prêts à partir. Je montai l'escalier en courant; au moment où je traversais la salle des maréchaux, Savary, qui sortait du cabinet de l'empereur, me dit à la volée : « Tout espoir est perdu, les Autrichiens sont en Suisse! » J'entrai bouleversé. L'empereur soucieux, mais calme, marchait, en dictant avec la plus entière liberté d'esprit des ordres pour les différents corps d'armée qui se trouvaient le plus rapprochés de ces frontières. Trois secrétaires écrivaient : à mesure qu'une dépêche était expédiée, l'empereur sonnait, remettait lui-même le pli en disant : « *La plus grande diligence.* » L'huissier la portait à un des courriers, qui partait à l'instant.

» La voix grave et stridente de l'empereur, ou le bruit sur le pavé des pas d'un cheval, partant lancé au grand galop, interrompaient seuls le

silence profond qui régnait au château. Sans cesser de dicter, Sa Majesté s'approcha de son bureau, prit la dépêche de Genève, me la tendit, et je lus la fatale nouvelle! En moins de trois quarts d'heure, huit lettres, renfermant les instructions les plus précises, furent dictés et écrites.

» Après que tous les ordres furent expédiés, l'empereur congédia ses secrétaires, en recommandant que l'un d'eux veillât, dans la prévision d'un *en cas*. Et quand la porte du cabinet fut refermée :

« — Eh bien! Caulincourt?... » me dit-il en croisant les bras sur sa poitrine.

« — Ceci est très-grave, sire!

» — Très-grave! » répéta t-il, « la coalition entoure la France d'un vaste réseau... trois grandes armées vont entrer sur plusieurs points. Il nous faudra faire face partout à la fois! l'invasion du territoire est décidée dans le conseil des alliés... Ils veulent essayer de venir dicter au cœur de la France la paix qu'ils ont refusée sur les bords du Rhin... Je ne me suis pas mépris un moment sur l'intention qui a dirigé le *prétendu congrès* de Manheim... Je vous ai dit qu'ils ne traiteraient pas!

» — Votre Majesté, avant de demander à la nation de nouveaux sacrifices, devait lui prouver

qu'elle avait tout fait pour empêcher la continuation de la guerre...

» — Où en serais-je si j'avais ralenti mes préparatifs? » reprit-il, tout à la préoccupation de cette triste nouvelle: « du reste, la marche des coalisés est incertaine comme leur politique... Ils avancent en tâtonnant... l'hésitation se décèle dans tous leurs mouvements ..

» Si les grands pouvoirs de l'État veulent franchement me seconder, tout espoir n'est pas perdu! » dit-il en s'animant. « Il est clair que les souverains redoutent l'énergie du peuple français, et que le passage du Rhin les intimide... Ils éludent en partie la difficulté en violant la neutralité des Suisses. »

« — Mais, » dis-je, frappé de la lucidité avec laquelle l'empereur venait d'embrasser en quelques instants le tracé de plan de l'ennemi, « mais, sire, il est impossible que la diète helvétique ne réclame pas avec fermeté le respect dû à son territoire!

» — La diète helvétique?... elle protestera et ce sera tout!... » répondit-il avec irritation.

« Il arpentait à grands pas son cabinet, et dans une agitation toujours croissante, il reprit :

» — Que signifie ce qui se passe à Zurich?...

» — Je pense comme Votre Majesté que la pré-

sence de M. Senft à Zurich n'est pas un fait sans importance!

» — Savez-vous ce que l'agent de Metternich, ce M. Senft de Pilsac, fait à Zurich?... Je vais vous le dire : il fomente, au nom de alliés, une révolution pour *délivrer* la Suisse... c'est-à-dire, l'enlever à l'influence de la France, pour la placer sous celle de la *sainte alliance* : cela est positif!... et, il ne faut pas s'y tromper, la coalition sera activement secondée par l'ambition des anciennes familles oligarchiques, qui veulent rentrer dans la possession exclusive du pouvoir, étouffer l'esprit révolutionnaire français, qui a pénétré dans l'intelligence du peuple suisse, et lui a donné la conscience de ses droits... La diète helvétique nous est hostile : elle marche d'accord avec l'Autriche... »

« L'empereur, » dit le duc, « avait sondé toute la profondeur du mal. Les événements qui ne tardèrent pas à se développer vinrent justifier de point en point toutes ses prévisions!

» Ainsi, » ajouta-t-il avec amertume, « c'est l'Autriche qui, la première, mettra la pied sur le territoire français!... c'est l'empereur d'Autriche qui s'est réservé l'honneur de tirer le premier coup de canon à travers le trône où sont assis sa fille et son petit-fils! Ces hommes *nés rois* (il em-

ployait souvent cette expression) n'ont ni cœur ni entrailles!... Ce n'est pas du sang qui coule dans leurs veines, c'est la lie fangeuse de la politique...

» L'histoire enregistre inexorablement les actes! L'histoire assignera aux vieilles monarchies de l'Europe la place qu'elles doivent occuper dans l'estime des peuples... Elle dira que moi, Napoléon, le *soldat heureux,* aux jours de ma prospérité, j'ai plusieurs fois donné la paix aux nations lorsqu'elles avaient tout perdu... que, d'une part de mes conquêtes, j'ai replacé sur leurs trônes *vermoulus* des rois qui m'ont accablé dans mes revers... La postérité me vengera!

» Quoi qu'il arrive, » dit-il avec l'expression d'un indicible orgueil, « la France pourra éternellement lever la tête devant les puissances de l'Europe, toutes ont reçu l'aumône de sa magnanimité! »

« Tout cela était vrai. Je comprenais bien l'indignation de l'empereur, en présence de la conduite des souverains à son égard! Et quant à l'Autriche, indépendamment des liens de famille, qui eussent dû lui interdire l'alliance contre la France, l'empereur François avait dû deux fois sa couronne à la générosité de Napoléon...

» Le reste de la nuit s'écoula à chercher les

moyens de suffire aux inextricables complications, qui rendaient de jour en jour la situation de la France plus difficile !

» A six heures du matin, Savary se fit annoncer.

« — Qu'y a-t-il de nouveau? » demanda vivement l'empereur.

« — Sire, un avis qui vient de m'arriver dénonce qu'hier soir, au foyer de l'Opéra, quelques personnages du faubourg Saint-Germain causaient mystérieusement entre eux de l'entrée des alliés en Suisse. La nouvelle que Votre Majesté a reçue dans la nuit était déjà parvenue aux *affidés* dans la journée... On s'empressera de la répandre aujourd'hui : ne serait-il pas à propos que le gouvernement prît l'initiative, en insérant ce matin une note *ad hoc* dans le *Moniteur?* »

» L'empereur réfléchit : « Rien ne presse, » répondit-il, « la nouvelle ne circulera que dans les salons, aujourd'hui... Demain, le *Moniteur* la donnera dans toute sa sincérité. Il faut que la France puisse apprécier les nécessités que réclame la grandeur du péril! »

« L'altération de sa physionomie accusait et la souffrance de l'âme et la fatigue. Il avait passé la nuit tout entière sur pied; Savary et moi nous l'engageâmes à prendre quelque repos.

« Non, » dit-il, « je ne pourrais rester au lit, je

suis nerveux, agité… je vais monter à cheval… j'ai besoin d'air, de mouvement… J'ai mes raisons aussi pour me montrer dans Paris… la malveillance est alerte!… il faut tâcher d'en contre-balancer l'effet. Vous m'accompagnerez, Savary. »

« Depuis son retour, l'empereur allait au moins une fois par semaine visiter les travaux mis en activité sur tous les points de la capitale, pour s'assurer que ses ordres à cet égard étaient exécutés Bertrand, qui avait remplacé Duroc dans les fonctions de grand maréchal, ou Savary, ou moi (bien moins comme grand écuyer, que pour être le plus près possible de sa personne), nous l'accompagnions dans ces courses matinales, où, selon son habitude, il ne voulait qu'on prît aucunes mesures pour sa sûreté personnelle.

» Autrefois, dans les promenades de ce genre, l'empereur gardait le plus strict incognito : il mettait une redingote verte exactement boutonnée, sans décoration, un chapeau rond, et il était rarement reconnu. Mais, depuis quelque temps, il voulait l'être… il voulait constater aux yeux du peuple, qu'il s'occupait autant qu'il était en lui de soulager sa misère; et il sortait dans son costume habituel. Toute son escorte se composait de deux dragons de la garde, qui le suivaient à une grande distance.

» Le ministre de la police, bien instruit de ce qui se passait, et qui avait gardé par devers lui plus qu'il ne venait d'en dire, essaya de détourner l'empereur de sortir ce jour-là : « Sire, » lui dit Savary, « le *parti* fait travailler sous main l'esprit du peuple : depuis quelques jours on remarque de l'agitation parmi les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, et il serait à craindre...

» — Précisément, je veux y aller, » répliqua l'empereur avec fermeté.

« — Sire, » dis-je, « je demande la permission à Votre Majesté de l'accompagner. »

« Il me regarda en souriant, il avait compris ma pensée...

» — Alors, allez prendre une bonne redingote, » dit-il en jetant les yeux sur mon habit brodé, « moi, je vais dormir un moment dans mon fauteuil. Faites promptement, Caulincourt. »

14 décembre 1840. — Décembre 1813.

La dernière promenade de l'empereur dans Paris.

« Nous sortîmes des Tuileries vers huit heures. Le ciel était couvert, le froid pénétrant. Savary était à la gauche de l'empereur, moi à sa droite; deux dragons de la garde suivaient; et beaucoup

plus loin, deux gendarmes d'ordonnance, aux ordres du ministre de la police générale.

» Nous prîmes les rues de Rivoli, de Castiglione (je n'oublierai jamais l'expression déchirante du regard que jeta l'empereur sur la colonne, en traversant la place Vendôme), la rue Napoléon, et nous longeâmes les boulevards jusqu'à la fontaine de l'Éléphant, qu'on construisait alors. L'empereur s'y arrêta : une quarantaine d'ouvriers au plus y travaillaient.

« — Où est le conducteur des travaux? » demanda-t-il.

« Un homme se présenta. « Pourquoi, » lui dit-il sévèrement, « n'a-t-on pas mis plus d'ouvriers à l'œuvre?

» — Sire, on n'en trouve pas.

» — Comment! l'hiver, où les constructions particulières se ralentissent, on ne trouve pas d'ouvriers?

» — On en trouve de vieux, plus qu'on n'en veut! mais ça n'a ni courage, ni force à l'ouvrage; et pour des jeunes, on n'en voit plus; la conscription a fait rafle dessus, comme on dit! » répond l'homme ingénument.

« L'empereur réprima l'irritation que lui causait cette pittoresque expression de la détresse réelle du temps...

» — Votre raisonnement est mauvais, » répliqua-t-il sèchement, « j'entends qu'on *embauche*, sans exception, tous ceux qui se présentent... ce sont justement les vieux ouvriers qui ont le plus besoin de travailler... Je donnerai des ordres pour qu'à l'avenir on ne refuse de l'ouvrage à personne. »

« Des cris de *vive l'empereur!* sortirent du groupe qui s'était formé autour de nous, composé des ouvriers et de quelques passants. L'empereur s'éloigna, et malgré la neige qui commençait à tomber, il se dirigea vers la grande rue du faubourg Saint-Antoine, que nous montâmes au petit trot. L'accueil qu'il reçut fut froid. Quelques vivat se faisaient entendre sans élan, sans retentissement...

» Cette remarque ne lui échappa pas, mais il n'entrait pas dans sa manière de faire des frais pour provoquer l'enthousiasme : sa contenance était grave et digne en présence de cette disposition, qui intérieurement le navrait!

» Arrivé à la barrière, au lieu de rabattre par les boulevards neufs et le canal Saint-Martin, comme il en avait eu d'abord l'intention, l'empereur, tout à coup, reprend le chemin qu'il vient de parcourir... Il descend le faubourg au pas.

» Des groupes s'étaient formés d'espace en

espace derrière nous; à notre retour il se trouvait beaucoup plus de monde dans la rue. On avait bavardé, commenté, on s'était échauffé; pas un seul cri ne salua l'empereur; on se contentait de se découvrir, et c'était tout. J'étais inquiet, et à part moi, j'accusais l'empereur d'imprudence...

» A peu près vers le milieu du faubourg, un rassemblement nombreux avançait sur la chaussée, au point qu'à moins de le tourner, nos trois chevaux de front devaient le forcer à s'aligner, ce qui eut lieu.

» Dans ce groupe, un homme d'une haute taille, d'une stature colossale, gesticulait, parlait d'un ton animé, et au moment où nous passâmes il se plaça sur le premier rang, les bras croisés, la tête couverte. Un des dragons qui nous suivaient, d'un revers de main fait voler la casquette en l'air... Aussitôt, un de ces grondements menaçants auxquels on ne peut se méprendre résonne à nos oreilles. Prompt comme l'éclair, l'empereur fait volte-face, pousse son cheval, arrête court devant un homme qui, les yeux flamboyants, les poings serrés, s'élançait sur le dragon, lequel, de son côté, avait déjà la main sur la poignée de son sabre...

» Tout ceci se passa en une seconde.

« — A qui en as-tu? » dit à ce furieux l'empereur, la tête haute et d'une voix tonnante.

« — J'ai... j'ai... que nous sommes soûls de la guerre, et qu'il *nous faut la paix...* » répond l'homme résolûment, en essuyant de sa manche sa casquette couverte de boue, qu'un officieux lui avait ramassée.

« — *Il faut faire la guerre,* pour forcer l'ennemi à faire la paix! » répliqua l'empereur avec fermeté.

« — On dit qu'c'est vous qui ne voulez pas faire la paix!

» — Crois-tu donc, imbécile! » lui répond l'empereur en haussant les épaules, et avec une expression, une manière incroyable, « crois-tu que je n'aimerais pas autant qu'un bourgeois de Paris, prendre mes aises au coin de mon feu, entre ma femme et mon fils... au lieu, comme je le fais, d'endurer les quatre saisons sur le dos, de coucher à la belle étoile?... Demande à mes soldats si nous avons de la paille fraîche tous les soirs, et de la soupe trempée tous les jours!... je voudrais t'y voir, toi! »

« L'effet produit par cette apostrophe de l'empereur, faite d'un ton de bonhomie narquoise dont rien ne peut rendre le naturel, est intraduisible : une explosion de rires, d'applaudissements, de

cris forcenés de *vive l'empereur! vive le roi de Rome! vive notre brave armée!* accueille cette réplique. L'empereur se remet en marche, littéralement porté par la foule, qui se recrute à mesure, et l'assourdit de ses bruyantes acclamations; et ainsi escorté, il arrive au bas du faubourg. Là, il s'arrête : « Adieu, mes enfants, » leur dit-il avec une expression pleine de dignité, « retournez à vos travaux... comptez sur moi comme je compte sur vous... et, à ceux qui vous diront que je ne veux pas faire la paix... *une paix qui ne nous fasse pas rougir*... répondez hardiment, qu'*ils en ont menti!* » Puis imprimant un temps de galop à son cheval, il se dirigea par la Bastille vers les greniers d'abondance. Les cris, les vivat nous accompagnèrent à perte de vue.

« Alors seulement, Savary et moi, qui avions échangé plus d'un regard pendant cette scène, nous respirâmes librement.

» L'empereur, vivement préoccupé, restait silencieux. Il fit une pause aux greniers d'abondance. Sans mettre pied à terre, il demanda au gardien en chef les états de situation des emmagasinements Après les avoir examinés attentivement, il dit : « Les bâtiments comportent une plus grande quantité d'hectolitres de blé : pour-

quoi la différence en moins, qui existe en magasin ?

» — Sire, » répondit le gardien tout étonné, « les magasins sont remplis, cependant !

» — Eh bien, ils sont mal *remplis*, monsieur, la place n'a pas été ménagée : savez-vous ce que contient le sac d'un soldat, monsieur ?... Informez-vous-en, pour apprendre l'économie parfaite de l'art du classement... Il ne doit pas y avoir un pouce de terrain de perdu dans les magasins qui contiennent les approvisionnements de la ville de Paris ! »

« Il fallait voir l'air de stupéfaction répandu sur les visages du gardien et de tous les employés rassemblés sur la porte de l'établissement ! Ils ne s'attendaient, certes, guère que l'empereur sût mieux qu'eux-mêmes la contenance exacte des greniers d'abondance. Mais c'est que les calculs en avaient été tracés, discutés dans le cabinet de ce maître couronné, qui ne restait étranger à aucun des détails administratifs de son vaste empire !

» Des greniers d'abondance, il se rendit à l'entrepôt des vins, où sa présence fut accueillie par les ouvriers des ports avec enthousiasme. Là, les cris de *vive l'empereur !* ne se firent pas attendre ; mais plusieurs fois Sa Majesté dut entendre : « La

paix ! sire, la paix ! le commerce est à bas ! »

« Et l'empereur répondait :

» — Nous avons tous besoin de la paix, mes enfants; mais une *paix honteuse* ne convient pas à la nation française... Il faut forcer l'ennemi à la conclure à des conditions honorables.

» — Oui, oui ! vive la France ! vive l'empereur ! »

» Les démonstrations de la foule étaient évidemment bienveillantes.

» — Dans ce quartier, » me dit l'empereur en quittant les ports, « les dispositions sont bonnes... Ces gens-ci sont moins en contact avec les agents des *meneurs*, que les ouvriers du faubourg. »

« En passant dans le quartier si resserré de l'Hôtel-Dieu , pour venir rejoindre les quais de la rive gauche : « Il y a ici de grands changements à faire pour déblayer et assainir ce cloaque ! » dit l'empereur. « Je les noterai en rentrant comme travaux d'*urgence*... ce sera la première chose dont je m'occuperai... Si Dieu me prête vie, je veux qu'avant vingt ans, Paris soit la plus belle ville de l'univers ! »

« Son génie, ses grands projets, sa vie, étaient engloutis bien peu d'années après !... Qu'il y a d'amertume dans ces souvenirs, pour nous qui l'avons connu si puissant, si fort ! » me disait

avec une indicible tristesse, le fidèle et dévoué ami de Napoléon ! Il reprit :

« Nous suivîmes les quais jusqu'au palais de la Légion d'honneur, qui était en pleine construction. Pendant ce trajet, que nous fîmes constamment au petit trot, malgré le temps affreux qu'il faisait, et dont l'empereur n'avait pas l'air de s'apercevoir le moins du monde, il parla de la scène du faubourg : « On travaille les masses... » dit-il, « ce n'est pas assez d'avoir à repousser au dehors, il faut avoir à contenir au dedans !

» — J'en avais prévenu Votre Majesté... » répondit Savary.

» — J'ai voulu voir par moi-même... Les dispositions étaient mauvaises... cela est positif... Mais, une fois avancé, il n'y avait plus à reculer : *Fermer la porte derrière soi, sur l'hostilité populaire, c'est lui donner le courage de l'enfoncer...* »

« La forme pittoresque sous laquelle se développait cette pensée, au sens si profond, est restée stéréotypée dans ma mémoire ! » dit le duc.

« — Mais, sire, » répondit Savary, « je prendrai la liberté de faire observer à Votre Majesté, que de revenir sur ses pas, était commettre une imprudence !

« — Vous voulez dire : Tenter le diable ! » repartit l'empereur en riant. « Auriez-vous mieux

aimé que je restasse sous le coup de la mauvaise humeur qu'on m'avait témoignée?... La dernière impression est celle qui demeure... En repassant froid et calme devant la fermentation des groupes, je leur opposais l'ascendant irrésistible de la force morale sur la force matérielle : l'audace est un immense moyen, en face du danger! Tenez pour certain que rien n'est plus funeste que l'hésitation, que les demi-mesures. »

« L'empereur avait parfaitement raison. J'avais compris sa pensée et approuvé sa résolution : « Ensuite, » dis-je, « l'équipée du dragon était une complication qui pouvait devenir très-embarrassante!

« L'*équipée du dragon*, » répondit l'empereur vivement, » est une tuile qui vous tombe sur la tête!... Il a bien fait... seulement, comme en toutes choses, l'opportunité est la première condition du succès, il a failli nous attirer sur les bras une affaire dont les suites pouvaient devenir incalculables... c'est l'étincelle jetée au milieu d'un tas d'étoupes! Enfin, l'*équipée* de mon brave dragon est arrivée à miracle!

« —Oui, sire, » dîmes-nous en riant, « grâce à la divertissante allocution de Votre Majesté !

» —Je connais l'instabilité des impressions de la foule... l'esprit public appartient de fait à celui

qui sait s'en emparer. Bien fou cependant, » dit-il, « qui se fie aux acclamations de la rue! »

« Nous étions arrivés devant le palais de la Légion d'honneur. L'empereur descendit de cheval, visita en détail les travaux, avec Fontaine, qui avait été averti de se trouver sur les lieux. Il examina la qualité des bois, de la pierre, demanda le prix de revient; il s'enquit minutieusement de tout ce qui avait rapport aux constructions déjà faites; et la justesse de ses observations frappa d'étonnement les hommes spéciaux et les ouvriers qui l'entouraient. J'entendis un ingénieur des ponts et chaussées, que le hasard avait amené là, et que la curiosité retenait parmi les personnes qui suivaient l'empereur, dire avec la plus vive émotion : « Quelle incroyable aptitude à tout approfondir, à tout saisir! Le coup d'œil du génie laisse bien loin derrière lui les enseignements et les routines de la science : l'empereur en sait plus que pas un de nous! »

« Ces exclamations, faites à voix basse, et arrachées à la conviction d'un homme qui, certainement, devait savoir son métier, nous amusèrent beaucoup, Savary et moi. Je lui rappelai que ce pauvre Duroc, le plus dévoué et le plus enthousiaste des serviteurs de Napotéon, disait souvent : « L'empereur m'étonne toujours! Il réunit toutes

les spécialités, dont une seule ferait sortir un homme de la foule : il sait tout, et tout bien ! Le plus grand monarque du monde réglerait les comptes de ses fournisseurs comme il règle les destinées de son empire! »

« La visite de l'empereur fut longue. Il encouragea le zèle des ouvriers, non pas en leur faisant donner un pourboire (ce n'était pas dans sa manière), mais bien, au contraire, en donnant hautement l'ordre qu'il fût compté, à l'avenir, une prime de cinq francs à chaque ouvrier qui, dans le mois, aurait fait vingt-cinq journées de travail...

» Il n'est pas besoin de dire avec quels transports fut reçu cet encouragement donné aux ouvriers laborieux et rangés. Tous se pressaient familièrement et tout à la fois avec respect, autour de l'empereur, et l'accompagnèrent jusque dehors.

» Adieu, mes enfants, » leur dit-il; « *tandis que nous irons défendre la patrie menacée par l'étranger; vous, travaillez avec assiduité pour satisfaire aux besoins de vos familles; conduisez-vous en braves gens que vous êtes !* »

« L'instinct si sûr des masses ne fait jamais défaut aux grandes qualités des gouvernants : le souvenir de Napoléon est resté indestructible dans la mémoire du peuple ..

» En quittant le palais de la Légion d'honneur nous revînmes sur nos pas pour rentrer aux Tuileries. Il était près de midi ; la neige qui tombait fine et serrée depuis le matin formait grésil sur le pavé; à la montée du Pont-Royal nos chevaux ne tenaient pas pied; nous allions très-lentement. Pas une acclamation ne se fit entendre sur notre passage : les rares passants qui se trouvaient à ce moment sur le pont se contentaient de saluer, car à sa redingote grise, à son petit chapeau, il était bien impossible de ne pas reconnaître l'empereur; mais on restait muet...

» Ce ciel attristé, ce silence profond qui accompagnait la marche de l'empereur étaient saisissants !

» Sur le trottoir de droite, une femme d'une tournure et d'une mise distinguées, vêtue en grand deuil, venait à nous, son pâle visage était empreint d'une profonde affliction; elle marchait les yeux abaissés vers la terre. En apercevant cette dame, la physionomie de l'empereur s'assombrit... et en passant auprès d'elle, il leva respectueusement son chapeau... Ce mouvement la tira de sa rêverie, lui fit relever la tête. Je ne pourrais pas vous rendre l'expression du regard mêlé de douleur, de reproche, d'épouvante, qu'elle attacha sur celui que son cœur accusait d'être la

cause de son malheur... et que le hasard venait offrir inopinément à sa vue... Éperdue, elle se recule contre le parapet, et couvre de ses deux mains ses yeux rougis de larmes... J'étais navré. La contenance de l'empereur était morne. Lui aussi faisait mal à voir! Cette scène muette ne peut se dépeindre.

» Quelques pas plus loin, avant de franchir la grille, il se pencha vers le duc de Rovigo, lui dit quelques mots à voix basse. Aussitôt celui-ci s'éloigne, va droit à un de ses gendarmes d'ordonnance qui, à l'instant, rebrousse chemin et enfile le pont. Au moment où l'empereur mettait pied à terre sous le vestibule du pavillon de Flore, Savary nous rejoignit et lui dit : « *Sire, dans deux heures, le rapport sera remis à Votre Majesté.* »

« Je rentrai seul avec l'empereur dans son cabinet. En arrivant il jeta son chapeau et son épée sur un meuble, se débarrassa de sa redingote imbibée de neige; ses mouvements vifs, heurtés, accusaient sa souffrance intérieure : il y avait de graves révélations dans les épisodes qui marquaient cette course à travers la capitale... A l'armée, au milieu de ses soldats, qui lui donnaient chaque jour des témoignages de leur dévouement passionné, qui l'accueillaient toujours par des cris d'amour, autour de l'empereur rien n'était

changé... rien ne venait ébranler sa foi dans l'avenir! Ici, tout était changé... tout était bouleversé, remué par une puissance occulte, insaisissable qui, profitant habilement des malheurs du temps, soufflait, avec succès, parmi les masses le mécontentement, dont, pour la première fois de sa vie, il avait entendu la sinistre expression! Sous la douloureuse influence des faits épars de la matinée, l'aventure du Pont-Royal dut produire dans son esprit une impression cruelle... car il avait la conscience d'avoir fait noblement son devoir envers la nation. En ce moment même, ne risquait-il pas sa couronne, plutôt que de consentir à faire descendre la France du haut rang qu'elle devait occuper dans l'équilibre européen?... Et des traîtres se faisaient une arme de ses revers pour égarer l'esprit public, pour diviser... alors qu'en face de l'ennemi, de l'union de tous dépendait le salut commun!

» Les misérables! ils n'ont que trop bien réussi!...

» Je lisais l'amertume de ses réflexions sur son front péniblement plissé, dans l'abattement de son attitude, dans son silence même. Je le connaissais si bien! Napoléon n'était expansif que dans ses joies; dans ce qui le blessait au cœur, jamais; il ne répandait au dehors que l'indigna-

tion, que l'irritation de l'impatience, mais la douleur restait repliée dans les profondeurs de son âme, et ne s'en échappait pas...

» L'empereur, plongé dans ses méditations, était assis près du feu, les pieds étendus sur les chenets, le front appuyé sur le manteau de la cheminée. Je tombais de lassitude et je n'osais me retirer : « Allez vous reposer, Caulincourt, » me dit-il avec bonté, « vous reviendrez à trois heures; nous avons à nous occuper de réunir les pièces relatives aux négociations de Manheim... Il faut qu'elles soient déposées ce soir chez l'archichancelier... Demain aura lieu la communication aux commissaires délégués par le corps législatif. Je veux que les représentants des départements soient édifiés, en tous points, sur la marche suivie par le gouvernement, et puissent, avec toute connaissance de cause, concourir aux mesures que je vais proposer pour défendre le pays! »

« Cette loyale démonstration de confiance, de la part du chef de l'État, envers les représentants de la nation, ne put triompher de l'inertie des uns, du mauvais vouloir des autres... On ne persuade, on ne convainc ni la nullité, ni la mauvaise foi (1)!

(1) De curieux documents, mis à ma disposition, me per-

« Mais, » dit le duc, « voici la fin du triste épisode qui marqua notre rentrée au château. Et, comme encore ici se retrouve bien la ténacité extraordinaire qui était un des traits les plus distinctifs du caractère de Napoléon, en même temps que dans cette circonstance elle fait l'éloge de son cœur ! Il m'étonnait toujours de le voir, à travers les plus graves préoccupations, poursuivre sans relâche l'accomplissement de la chose la plus minime, en apparence, mais qu'il avait résolue !

» Ce fut par Savary que j'appris les détails suivants, car l'empereur ne m'en souffla mot :

« Sa Majesté, » me raconta-t-il, « me donna l'ordre de faire suivre la dame en noir du Pont-Royal, par un de mes gendarmes, d'avoir à connaître sa demeure, son nom, sa position, et de lui en rendre compte tout de suite.

» Dans la journée, il sut par mon rapport que cette dame est la veuve d'un capitaine du 84e (1),

mettront de donner, plus tard, quelques explications sur l'acte exorbitant, en présence de l'ennemi, de la dissolution du corps législatif...

(1) Ce brave régiment qui, par son héroïque conduite à Gratz, en 1809, quelques jours avant la bataille de Wagram, reçut de l'empereur cette magnifique devise : Un contre dix, que le 84e porta depuis gravée sur le support de son aigle !

tué dernièrement à la bataille de Dresde, et restée sans fortune avec trois enfants. Sa pension de veuve vient d'être liquidée à la guerre, à six cents francs.

» Hier au soir, lorsque j'arrivai chez l'empereur, il me fit mettre à son bureau. « Prenez, » me dit-il, « une feuille de papier à lettre. Et il me dicta :

« — J'accorde à madame Daret, veuve du capitaine Daret, du 84ᵉ, mort glorieusement sur le champ de bataille, une pension de deux mille francs sur ma cassette, laquelle pension sera réversible par parties égales sur ses trois enfants, après elle. Les arrérages courent à partir du 26 *août.* »

« — Je le reconnais bien là, » dis-je à Savary.

« — Vous n'y êtes pas! » répondit-il en riant. « Quand la lettre fut écrite, la plume levée pour signer, il changea d'idée, se fit apporter de sa caisse vingt-cinq billets de mille francs, les mit lui-même sous enveloppe, apposa son scel, et me chargea de les faire remettre en mains propres, sur le simple échange d'un récépissé...

» Mais ce n'est pas là le tout! Le duc de Bassano survint : l'empereur lui remit une note écrite de sa main, pour qu'il eût à faire expédier les nominations à bourse entière, le trousseau com-

pris, des deux garçons, au lycée Napoléon, et de la petite fille, à l'institution de la rue Barbette, en recommandant expressément de lui présenter ces nominations à la signature le lendemain dans la journée.

« — Pour cette famille, » ajouta Savary, « c'est vraiment un rêve des *Mille et une Nuits !*

» — Que vous me rendez heureux! » lui dis-je. « La pauvre veuve qui a maudit le nom de l'empereur sera bien forcée de le bénir! Donner vite, et de cette manière, c'est là une noble réparation!...

» Un reflet de l'avenir traversa-t-il la pensée de Napoléon au moment où il reposa la plume?... Une mystérieuse influence lui fit-elle convertir en un capital la pension sur sa cassette?... Guidait-elle la main qui scellait ce don généreux?... Nul ne le sait!... Toujours est-il au moins, que dans toute cette affaire, la Providence protégea visiblement la famille du brave capitaine Daret!

» Moins d'un mois après cette dernière promenade que fit l'empereur dans Paris, » ajouta avec une amère tristesse le duc de Vicence, « il quitta la capitale pour aller commencer cette gigantesque campagne de 1814, qui ne devait être qu'une courte et héroïque halte, entre les Tuileries et l'île d'Elbe... et plus tard : force, intelligence,

génie, tout est venu s'abîmer dans le gouffre de Sainte-Hélène ! » ...

Et demain, demain ! un quart de siècle après, ce colosse des temps modernes, cette grande victime des tourmentes politiques, Napoléon parcourra encore Paris, cette fois... à travers les flots de ce peuple qu'il avait nommé *la première nation du monde,* en pleurs, à genoux, devant son cercueil !

. . . .

15 décembre 1841. — Les anniversaires.

La dernière séance du corps législatif en 1813.

Il y a aujourd'hui un an, que toute la population de Paris, la gigantesque ville au million d'âmes, descendue dans la rue, s'acheminait, silencieuse et recueillie, au devant d'un convoi funèbre... que ces flots de peuple se massaient sans distinction de sexe, d'âge, de rang... sur toute la ligne que devait suivre ce convoi... Ah ! c'est que le cercueil qui allait passer devant tous ces fronts inclinés, renfermait l'homme que divinisa dans toutes les imaginations sa grande nature, ses merveilleuses facultés, son génie... dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires, dans

toutes les intelligences, la personnification des grands jours de la France, des immortelles gloires de la patrie !...

Cet hommage rémunératif résonnait au fond de toutes les consciences... Et dans l'attitude pleine de tristesse et profondément respectueuse de la multitude, cette imposante assistance des solennités nationales, était écrite une de ces oraisons funèbres qui défient toutes les pompes de l'éloquence, toutes les autres pompes encore qu'on se procure avec de l'or !

Oh! oui ! il y avait là autre chose que le vain attrait de la curiosité pour de somptueuses décorations (Paris a vu passer d'autres royales funérailles sans s'émouvoir!), qui, par un froid mortel, a rassemblé, vingt jours durant, sur la place des Invalides, cette foule innombrable, recueillie, patiente, où pendant des heures entières, les pieds dans la neige, se confondaient si *extraordinairement*, pressés les uns contre les autres : l'habit de drap fin, et la veste de travail de l'ouvrier; la robe de velours, les riches fourrures, et les misérables enveloppes qui recouvraient de pauvres haillons !... Nous avons tous vu cela !... . . . . . .

Depuis encore, une année s'est écoulée, un siècle... sur les impressions si constamment in-

constantes de la foule : les somptueuses tentures ont été enlevées; l'aspect des merveilles funéraires, de ses saisissantes clartés, a disparu; l'encens ne brûle plus, les chants sacrés ont cessé; rien ne frappe plus les yeux, n'exalte plus l'imagination; tout est muet, tous les prestiges artistiques sont évanouis... Et cependant, le pieux pèlerinage à l'église des Invalides n'a pas discontinué : à travers la grille de la bien modeste chapelle où le grand cercueil attend un monument, chaque jour, les jours *fériés* surtout, des milliers de regards amis viennent religieusement contempler ce cercueil... Le sol du sanctuaire est jonché de masses de couronnes d'immortelles, de milliers de petits bouquets...

Oh! oui! il y a dans cette magnifique ovation populaire, dans cette fraternité d'hommages, dans cet incessant empressement autour des dépouilles mortelles d'un homme... une de ces démonstrations sans précédent, unique, qu'on ne vit jamais inspirée que par cette foi vive, ardente, impérissable qui, depuis deux mille ans, vient s'agenouiller devant le tombeau divin de Jérusalem!

. . . .

. . . .

Le mois de décembre occupe une place im-

mense dans la phase héroïque de l'empire; et, radieux ou sombre, il se dessine en relief dans la destinée de Napoléon. Que de souvenirs ce mois groupe autour de cette grande mémoire!

Le 19 décembre 1793: la prise de Toulon, cette première lueur de sa prodigieuse étoile...

Le 26 décembre 1799 : il est nommé premier consul.

Le 24 décembre 1800 : il échappa miraculeusement à la mort; il a franchi comme l'éclair l'espace que la machine infernale couvre derrière lui de monceaux de ruines et de victimes...

Le 2 décembre 1804 : le général Bonaparte, l'élu du grand peuple, pose au-dessus des lauriers qui ceignaient son front la plus belle couronne de l'univers!...

Le 2 décembre 1805, par une de ces insignes faveurs de la fortune, sur les champs de bataille d'Austerlitz le soldat couronné acquittait magnifiquement sa dette envers la nation, en réduisant à merci ses implacables ennemis!... Le gage de la victoire était le glorieux traité de Presbourg!

Quatre ans après... le 16 décembre, l'impératrice Joséphine, cette pauvre victime politique, descendait du trône... pour faire place aux côtés de Napoléon à une fille des Césars...

Et huit ans après, par un de ces épouvantables

revirements du sort, au mois de décembre, la terre manquait sous les pieds du héros qui avait ébranlé la terre au bruit de ses gigantesques exploits : à des triomphes inouïs, à de fabuleuses prospérités avaient succédé des revers inouïs, de fabuleux désastres... Le mois de décembre 1813 vit, dans sa courte période, se développer, s'amonceler, se précipiter avec la rapidité de la foudre des événements qu'un siècle voit raremeut surgir !

Et, encore vingt-sept ans après, alors que tout était fini pour lui dans ce monde... par un de ces impénétrables décrets de la Providence, par un dernier et éclatant retour de la fortue, *au mois de décembre*, Napoléon, le vainqueur magnanime de l'Europe aux temps de sa toute-puissance!... le *supplicié de Sainte-Hélène*... abrité dans sa bière... venait triomphalement reconquérir un toit en France, reprendre sa place au milieu de ses anciens compagnons d'armes, ses fidèles amis de toujours!...

La pensée s'arrête rêveuse, invinciblement frappée devant ces coïncidences remarquables... Qui expliquera jamais ces mystérieux rapprochements du hasard? ces influences secrètes qui dominent toute une existence! . . . .

. . . .

Dans le mois de décembre 1813, de désolante mémoire pour le pays, et que lui, Napoléon, ne devait plus voir renaître que sur la terre d'exil, combien de graves et utiles enseignements à recueillir pour les gouvernants et pour les gouvernés... si jamais les leçons du passé avaient profité à l'avenir! Que de saisissantes vérités à méditer, à enregistrer!... De quelle sombre et pénétrante poésie sont empreintes les scènes que je vais essayer de retracer. Et je suis heureuse que d'authentiques et curieux documents, mis à ma disposition, me permettent de donner quelques véridiques explications sur un fait mal connu jusqu'ici, un des plus grands faits politiques de l'époque : la dissolution du corps législatif, *le 31 décembre* 1813, en présence des *six cent mille baïonnettes étrangères* prêtes à franchir nos frontières... cet acte exorbitant, si injustement et tant reproché à l'empereur par ses ennemis!

Mettre en lumière la vérité en regard de l'erreur, l'éloge à la place du blâme, c'est jeter quelques fleurs sur sa tombe, et c'est un pieux devoir en ce jour commémoratif!...

Mais avant d'arriver à l'épisode dont le retentissement fut tel, qu'à Paris et dans les provinces, il domina tous les événements du moment; avant, il me faut dans une rapide analyse rappeler les

circonstances qui s'y rattachent et forment comme son piédestal. Tout est bien triste dans ce récit!

A la fin de l'année 1813, les plus grandes pages de notre histoire étaient closes... Les beaux jours de l'empire étaient passés. Le présent dévorait l'avenir!...

Paris était sourdement agité par un malaise matériel, mais bien plus encore par les menées occultes des misérables qui méditaient la ruine de la France et, par tous les moyens, excitaient au mécontentement, à la méfiance contre le gouvernement, jetaient l'épouvante et le découragement dans les esprits! Exploitant habilement le malheur des temps qui réagissait sur le commerce, les travaux et le bien-être des ouvriers, tous les efforts de la fraction vendue à l'étranger tendaient à désaffectionner le peuple de la personne de l'empereur, pour arriver à la conclusion de 1814...

En même temps et concurremment, toute l'Europe en armes fondait sur nous, pour nous faire expier nos vingt années de gloire et de conquêtes!

Tel était l'état des choses à l'intérieur et à l'extérieur, en décembre 1813...

Le génie de l'empereur était à la hauteur des périls qui menaçaient le pays : on sait avec quelle énergique résolution, avec quelle prodigieuse ac-

tivité, à son retour à Paris, après les grandes hécatombes de Leipzig, en six semaines, Napoléon, en travaillant chaque jour 22 *heures sur* 24, créa une nouvelle armée, réorganisa tous les services, un matériel immense; employa tous les moyens humains pour soutenir l'épouvantable lutte qui allait s'engager entre la France livrée à ses seules forces et l'Europe entière...

Et simultanément sur tous les points du territoire, l'organisation des gardes nationales, des corps francs, la recomposition des régiments, s'effectuaient avec une émulation, avec un élan admirables; des fabriques d'armes et d'équipements étaient en activité partout. L'esprit du peuple et de l'armée était excellent. Et, sans les entraves qui paralysèrent tant de patriotiques efforts et rendirent inutiles tant de sacrifices, la France imposait l'obligation à cette *cinquième* coalition européenne de poser encore une fois les armes devant ses intrépides défenseurs!

A la fin de novembre les préparatifs d'une vigoureuse défense étaient achevés : tandis que sans espoir il faisait suivre les négociations au congrès de Manheim, offert en leurre à notre bonne foi, l'empereur trompé, mais non abusé, se préparait à la guerre pour obtenir la paix. Mû par une haute et noble pensée, il voulut que les

grands corps de l'État imprimassent leur sanction aux mesures prises pour sauver l'indépendance nationale, mise en péril dans ce cartel inique, à outrance, lancé par toutes les vieilles légitimités de l'Europe, à la France nouvelle, pour l'anéantir!

Et, par un retour involontaire vers un temps heureux... ou peut-être sous l'empire d'une de ces impulsions superstitieuses auxquelles on cède à son insu, l'empereur fixe au 2 *décembre* l'ouverture de corps législatif...

Mais la fatalité est railleuse! Le corps législatif, convoqué par le chef de l'État pour lui venir en aide dans les graves circonstances où se trouve placé le pays, ne lui sera qu'un embarras de plus, qu'un ennemi de plus à combattre. Les représentants de la nation sépareront leurs intérêts des siens, au lieu d'agir avec elle; ils discuteront fatalement au-dessus du cratère où bouillonnent les destinées de la patrie, jusqu'au moment de l'explosion qui l'ensevelira sous ses ruines!

Ces choses sont bien tristes à rappeler, mais hélas! c'est de l'histoire, et de l'histoire contemporaine! Plus loin, on va voir comment avait été employé, par les députés, le temps qui s'écoula depuis le 2 jusqu'à l'ouverture des débats publics, où j'arrive.

La physionomie intime, les traits saisissants

de la mémorable séance du 31 décembre 1813, d'un si haut intérêt dans les fastes parlementaires, n'ont été décrits *nulle part*, et c'est tout simple! Alors les journaux enregistraient seulement les faits, ils ne les expliquaient pas, ils ne les commentaient pas; le compte rendu des débats de la tribune n'était qu'un résumé sommaire des discours et ne reproduisait jamais ni les incidents, ni les émotions de la séance.

Mais d'ailleurs, un fait bien remarquable, c'est que, ni dans le *Moniteur*, ni dans le *Journal de l'Empire* (maintenant *Journal des Débats*) on ne trouve aucune trace de cette séance; et, mieux encore, aux archives de la chambre des députés le procès-verbal de la séance du 31 décembre 1813 n'existe pas... La tradition écrite donnée ici, est unique...

J'ai assisté à cette dramatique scène de la dissolution, *séance ténante*, du corps législatif, en présence de l'ennemi... Il y a bien des années de cela. Je m'en souviens comme si c'était hier! Je ne dirai pas ce que j'ai entendu. Je retracerai du mieux que je le pourrai ce que j'ai *vu*, les impressions qui sont restées incrustées dans mon intelligence, dans mon âme...

J'étais bien jeune alors. Les discussions politiques m'ont toujours ennuyée à mourir, et l'idée

d'aller en entendre au palais Bourbon ne m'aurait point passé par la tête! Un de nos proches parents, attaché à la maison de l'empereur, se trouvait de service sédentaire au château, où pendant son quartier, il habitait le pavillon de Flore; mon frère et moi nous allâmes le voir : nous le trouvâmes soucieux, très-inquiet de ce qui allait se passer dans cette première séance. « On craint, » nous dit-il, « que le mauvais vouloir de quelques » députés hostiles qui ont pour but d'entraver le » gouvernement, ne rende les débats fort ora» geux! J'ai mon billet, mais l'empereur ne sor» tira pas aujourd'hui, je ne pourrai en profiter : » le voulez-vous? »

Mon frère l'accepta avec empressement : me reconduire à la maison eût tenu trop de temps, et il m'emmena avec lui, à mon grand désespoir.

Nous prîmes place dans une tribune du premier rang, réservée pour la maison de l'empereur, et où déjà se trouvait, entre autres personnes, le vénérable duc d'Aremberg, aveugle, et dont l'expressive physionomie ne tarda pas à refléter une profonde tristesse (1).

(1) La conduite du duc d'Aremberg, Belge, et chef de cette illustre maison, sincèrement attaché à l'empereur, avant comme après la chute de l'empire, a été digne et noble : il n'a renié, lui, ni les bienfaits ni le bienfaiteur...

Toujours est-il, que, quant à moi, après avoir maugréé de tout mon cœur contre l'à-propos du *précieux billet*, et avoir fait promettre à mon frère de ne pas rester longtemps à cet *ennuyeux* corps législatif, ce qu'on y discutait ce jour-là ne tarda pas à captiver toute mon attention.

Il s'agissait de levées extraordinaires demandées par le gouvernement pour opposer des forces imposantes à l'envahissement du pays par l'ennemi.

« Il n'est plus question, déclarait l'empereur » dans la communication officielle faite en son » nom, de recouvrer les conquêtes que nous avons » perdues : je ferai les sacrifices qu'exigent les » bases préliminaires proposées par les puis- » sances, et que j'ai acceptées; mais si elles ne » signent pas la paix aux conditions qu'elles ont » elles-mêmes offertes, si elles prétendent nous » imposer des sacrifices plus grands encore, c'est » la honte de la France, c'est la ruine de la patrie, » auxquelles l'ennemi veut nous faire consentir : » alors il faut combattre! »

Si ce ne sont pas là les paroles textuelles que prononça le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, je suis sûre d'en donner au moins le sens exact.

Plusieurs orateurs lui succédèrent à la tribune.

En entendant développer dans une controverse animée les dangers imminents dont notre pays était environné, je me sentis glacée de crainte : mes regards étaient attachés aux lèvres des orateurs; ma respiration comprimée ou dilatée, suivant que les moyens de salut étaient approuvés ou critiqués; je passais alternatiment de l'espoir à la terreur...

Les uns discutent sur l'élévation du chiffre d'hommes et d'argent demandé pour subvenir aux nécessités du moment : ils ne peuvent refuser ouvertement de laisser défendre l'intégralité du territoire, mais ils ne tombent pas d'accord sur l'*urgence immédiate* des moyens réclamés dans ce but.

D'autres, muets et servilement dociles jusqu'à ce jour, retrouvent tout à coup du courage, et en présence du canon ennemi recouvrent miraculeusement la parole, pour demander au gouvernement, à propos de la défense du pays, des *garanties de liberté et de sûreté individuelle*... Pour la première fois, ils se posent bravement hostiles en face du pouvoir, ils osent formuler une accusation indirecte contre sa tyrannie...

Quelques voix appuient plus ou moins chaleureusement le projet présenté par le gouvernement. Mais il ne se trouve pas, dans toute l'assemblée,

un homme d'élan, d'énergie, qui, le cœur bondissant d'indignation, l'œil en feu, la parole tonnante, crie à ces mauvais citoyens : Pourquoi, lorsque l'empereur était triomphant, ne lui avez-vous pas demandé tout cela? C'était votre droit, et c'est alors qu'il y aurait eu du courage à le forcer à entrer dans une meilleure voie que celle qu'il avait suivie! Aujourd'hui, vous n'avez qu'une chose à lui demander, c'est d'employer les trésors de son génie pour vous aider à repousser, à exterminer l'ennemi, et, à tout prix, n'importe à quelles conditions, par quels moyens, sauver la France!

Eh bien! personne ne dit cela. On se contentait d'opposer de bonnes raisons à de mauvaises raisons, comme si la discussion avait jamais converti les gens de mauvaise foi!

Je n'entendais rien à la politique, mais je ne comprenais pas qu'à cette communication si pressante, si grosse de désastres, d'humiliations... qui, à moi, enfant, faisait battre violemment le cœur, résonnait dans mon intelligence, dans mon bon sens... je ne comprenais pas qu'à cet appel de l'honneur, des hommes, tous en état de porter un fusil, ne s'élançassent pas en masse, et tout de suite, aux frontières, que, disaient-ils eux-mêmes, l'ennemi était prêt à franchir; au lieu de s'amuser

à discuter s'il fallait ou s'il ne fallait pas *accorder* à l'empereur les moyens de le repousser.

Il me semblait que s'occuper d'autre chose que de courir aux armes, était de la démence ; et si je n'eusse pas porté des jupes, je crois qu'il n'y a pas de puissance au monde qui m'aurait empêchée de crier tout haut la pensée qui me brûlait. Je ne puis exprimer ce qui se passait en moi... oh ! de cette heure, ce qu'il y a d'intime, de puissance, dans le mot PATRIE, me fut révélé !

Il s'agissait bien vraiment de prendre souci des libertés à venir, au moment où l'ennemi, le sourire de l'hyène sur les lèvres, contemplait nos misères et se ruait sur le pays !

Et les opposants de l'assemblée, ainsi que nous le verrons plus tard, le savaient très-bien : *M. Lainé,* député de la Gironde, qui entre tous se faisait remarquer à cette séance par sa fougueuse opposition, par la violence de ses attaques contre le gouvernement, M. Lainé et les chefs de file de son parti, associés à tous les complots royalistes, étaient exactement informés de la marche des armées ennemies, connaissaient parfaitement l'imminence du péril de la patrie... Ils pouvaient donc supputer avec une fatale précision les jours et les heures qui lui restaient à se débattre avant de succomber... Et, avec un sang-froid atroce,

sous les faux semblants du patriotisme, ils faisaient de la résistance par calcul, comme un moyen pour en hâter le moment...

Tout à l'heure les preuves en passeront sous nos yeux! C'est horrible à dire, mais cela est!

Un incident, dont j'ai oublié de faire mention, avait tout d'abord marqué d'une manière frappante le commencement de la séance. Aussitôt après la communication officielle, un député, M. Charles de Beaumont (je le connaissais), de sa place, monté sur sa banquette, proposa de voter par acclamation les moyens réclamés par le gouvernement pour défendre le pays, et termina ces quelques mots par le cri de *vive l'empereur!* qui fut répété sur divers points, et spontanément, avec un élan passionné dans les tribunes, tandis qu'en même temps, des *chut* très-prononcés partirent des bancs de l'opposition qui allait éclater...

A ces différentes manifestations succéda un silence solennel... Et ce fut sous l'influence de ces dispositions si diverses que s'ouvrirent les débats dont j'ai indiqué l'esprit.

Pendant que, vers deux heures, la séance était un moment suspendue, le baron de C***, préfet du palais, entra dans notre tribune. Il arrivait du château où, dit-il, on commençait à s'inquiéter

de ce qui se passait *de l'autre côté du pont :* « L'empereur, ajouta-t-il, est enfermé dans son cabinet avec quelques-uns des ministres, et je me suis échappé un instant du salon de service, pour venir prendre vent des nouvelles qui, sous la forme de *petits carrés de papier,* passent sous nos yeux profanes, mais ne repassent pas la porte du sanctuaire... »

Je n'ai jamais connu personne qui possédât, comme M. de C***, le talent, si c'en est un, de donner aux choses les plus graves un tour railleur qui en détruisait tout le sérieux. Je crois qu'il vous aurait appris la mort de son père de manière à ce qu'en vérité vous eussiez eu beaucoup de peine à ne pas lui en faire votre compliment.

Il nous raconta ensuite, toujours sur le même ton, qu'il y avait du mouvement autour de la chambre : « Et à l'heure qu'il est, ce n'est qu'à grand renfort de coups de coude qu'on parvient ici, » dit-il; « dans un groupe que j'ai *stratégiquement* tourné, pour pouvoir entrer, des gens du peuple se *chamaillaient* avec des espèces de messieurs qui péroraient, puis qu'on a bousculés, et je n'ai eu que le temps de mettre la grille du palais Bourbon entre moi et quelques vestes qui avaient mis la main sur le collet d'un des orateurs en

habit, et le secouaient rudement en l'appelant : *Agent de Pitt et Cobourg!*

Malgré l'importance de cette nouvelle du dehors, tout le monde éclata de rire, excepté moi qui, ne comprenant pas la signification de cette vieille épithète populaire, ne trouvais rien de risible dans ce tumulte qu'il nous faudrait traverser en sortant, et dont l'idée me faisait mourir de peur.

Mais M. de C*** se chargea de m'en donner l'explication en ajoutant :

« J'ai bien été tenté de leur dire que *Pitt* et *Cobourg* étaient depuis longtemps ennuyés d'être morts, et que c'était lord Castlereagh qui les remplaçait avantageusement dans les gentillesses de ce genre; mais baste! j'ai pensé qu'il ne faut pas rendre le peuple trop savant! »

La reprise des débats, qui n'étaient rien moins que plaisants pour toutes les personnes en particulier qui se trouvaient dans la tribune de la maison de l'empereur, mit fin à la causerie épigrammatique du préfet du palais.

A trois heures, cette brûlante discussion fut interrompue par un message apporté des Tuileries, remis au président, le duc de Massa, qui, après l'avoir lu et relu, si on peut en juger par le temps qu'il y mit, se leva, et d'une voix altérée

en donna connaissance à l'assemblée, tout entière debout, *anxieuse*, avide d'en connaître le contenu.

C'était l'ordre de *dissolution immédiate.*

Au saisissement universel que produisit la hardiesse inouïe du décret de dissolution, succéda un tumulte incroyable, une indescriptible confusion. Tout le monde parlait à la fois; quelques-uns, montés sur les banquettes, vociféraient des menaces, auxquelles il était répondu ailleurs par de véhémentes apostrophes perdues dans l'agitation et le bruit; d'autres formaient des groupes animés où l'on semblait s'encourager à la résistance; là, sur les visages où l'on remarquait moins d'emportement, on lisait une désolante inertie, un funeste découragement. On sentait que ces gens ne feraient pas le mal, mais qu'ils ne feraient pas le bien, qu'ils n'empêcheraient rien...

Les partisans de l'empereur, et il y en avait beaucoup, suivant le plus ou le moins d'énergie de leur caractère, cherchaient à calmer les mutins sans y parvenir : ceux-ci ne voulaient pas être convaincus; ils avaient vendu leur conscience et leur probité de citoyen au parti de l'étranger, et n'importe par quelle voie, par quels expédients, ils voulaient renverser le gouvernement.

Une demi-heure se passa dans ce désordre, dont rien ne peut donner une idée... Personne ne

reverra une semblable scène; cette même circonstance ne peut se reproduire. Qui donc eût osé depuis, qui oserait aujourd'hui envoyer à la chambre, séance tenante, l'ordre de sa dissolution?... Cet exercice du pouvoir souverain n'est plus en la puissance de qui que ce soit au monde... Est-ce un mal? est-ce un bien?...

En vain le président, pour faire cesser cette confusion qui se prolonge d'une manière inquiétante, engage les députés à se retirer : plusieurs d'entre eux s'élancent à la tribune; d'autres se rasseyent le chapeau sur la tête, les bras croisés. L'ordre est donné de faire évacuer les tribunes, ce qui n'a lieu qu'avec la plus grande difficulté. On voulait voir jusqu'à la fin. Quant à moi, épouvantée, j'avais grand'peine à retenir mes larmes, et je ne me fis pas prier pour m'en aller. Je n'avais aucune idée de la gravité de l'acte qui venait de s'accomplir sous mes yeux; je trouvais seulement que l'empereur avait raison de renvoyer chez eux ces gens qui n'avaient pas le sens commun; alors je ne soupçonnais pas qu'il pût exister des traîtres, des infâmes qui voulussent livrer leur pays à l'étranger; je ne voyais dans les opposants que des imbéciles qui débitaient des choses de l'autre monde, ou bien des poltrons, qui cherchaient des prétextes pour ne pas aller se battre!

J'affirme en toute sincérité que telle fut l'impression, et que je conservai longtemps, sous laquelle, tout effarée de ce que je venais de voir et d'entendre, je sortis du palais Bourbon.

Plus tard j'ai appris, à la honte de mon honnête simplicité, que ces gens n'étaient pas des imbéciles, mais des traîtres, ce qui est bien pis!

Jamais les souvenirs de cette séance ne se sont effacés de ma mémoire; mon imagination garda l'empreinte des émotions que j'avais éprouvées, et l'on concevra avec quel vif intérêt j'ai dû recueillir les détails intimes qui s'y rattachaient. J'étais surtout curieuse de savoir comment l'empereur avait eu connaissance assez promptement de ce qui se passait à l'assemblée, pour frapper si vite et si fort.

Et voici, sur ce fait si mal apprécié dans les salons, diversement jugé dans le public, ce qui m'a été appris et communiqué par un homme que ses fonctions et la confiance dont il était investi rendirent témoin de ce qui se passa, pendant cette remarquable journée, dans le cabinet de l'empereur...

Le cabinet de l'empereur, le 31 décembre 1813.

« L'empereur, me dit M. de... suivait de son

cabinet les incidents de la séance; il savait quart d'heure par quart d'heure ce qui se disait à la tribune. Mais avant tout, il faut que je vous donne quelques explications sur ce qui avait eu lieu précédemment, pour établir, d'une part, la mauvaise foi manifeste qui dirigeait ces déplorables débats, et de l'autre, l'opportunité du grand acte politique de la dissolution du corps législatif, dans les circonstances exorbitantes où la France se trouvait placée!

« Le moyen des coups d'État n'était pas dans les idées gouvernementales de l'empereur : il disait qu'un gouvernement fort doit être très-sobre de ces extrémités, qui ne se renouvellent pas impunément... Dans le cas dont il s'agit, il y avait danger imminent pour l'État de laisser usurper le pouvoir exécutif par quelques chefs de bande mal intentionnés, dont l'hostilité était flagrante, comme aussi il était de son devoir, dans l'intérêt national, de les réduire à l'impuissance de nuire au salut public; il faut se reporter à cet affreux moment : cent soixante mille Autrichiens avaient franchi les frontières suisses; trois grandes armées, commandées par les souverains en personne, enserraient la France dans un mur de baïonnettes...

» Avant l'ouverture des débats, et pour ne pas

perdre une heure d'un temps que les événements dévoraient, l'empereur avait convoqué une réunion de commissaires pris dans le sein de chacune des chambres et nommés par elles, pour recevoir une communication *officieuse* du gouvernement sur les affaires de l'État.

» Cette réunion eut lieu, dans le courant de décembre, chez l'archichancelier. Regnault de Saint-Jean-d'Angely et d'Hauterive furent chargés par Sa Majesté de mettre sous les yeux des commissaires du sénat et du corps législatif, toutes les négociations avec les puissances alliées, à dater du congrès de Prague, en août, jusqu'à ce jour.

» Ces pièces prouvaient que l'empereur avait fait tout ce qu'il était humainement possible pour négocier une paix honorable; et de leur examen ressortait, pour tout homme de bonne foi, l'évidence la plus complète que le but inavoué, mais palpable de la coalition, était de ne pas traiter, d'en finir avec la France *révolutionnaire*, et de remplacer ce qui existait par un ordre de choses qui convînt à la Sainte-Alliance, notre implacable ennemie, et nous livrât à sa merci...

» L'empereur donc voulait que les députés des départements connussent le véritable état des choses, et fussent convaincus qu'il n'avait pas dépendu de lui d'arrêter la continuation des hos-

tilités, et qu'avant de demander de nouveaux sacrifices d'hommes et d'argent, il avait épuisé toutes les voies de négociation. Napoléon disait souvent : « *En politique, comme axiome gouvernemental, la meilleure des finesses, c'est la vérité, c'est le droit chemin.* » Et d'après ce principe que je lui vis constamment pratiquer en toutes circonstances, il crut de son devoir de communiquer loyalement aux représentants de la nation toutes les pièces qui tendaient à établir la situation réelle de la France vis-à-vis des puissances coalisées : « Je veux, » dit-il, « que ces affaires soient traitées en famille, comme il convient de le faire entre le chef de l'État, et les pouvoirs délégués par la nation. »

» La commission élue par le sénat se composait de MM. Barbé-Marbois, Fontanes, Lacépède, Saint-Marsan, Beurnonville, et *Talleyrand*... lequel, malgré les justes défiances de quelques-uns, avait trouvé moyen de se faire comprendre...

» Et pour le corps législatif : MM. le duc de Massa, Maine de Biran, Gallois, Raynouard, Flaugergues et *Lainé*...

» Après l'examen des pièces communiquées, par ordre de l'empereur, aux deux commissions, à la réunion chez l'archichancelier, et sur le rapport qui en fut fait par les commissaires à leur

chambre respective : le sénat supplia officiellement Sa Majesté de tenter un dernier effort pour obtenir la paix. Mais, ajouta-t-il par l'organe de son rapporteur : « Si l'ennemi persiste dans les conditions que l'honneur de la France lui ferait considérer comme un refus, qu'il sache que nous le combattrons de toutes nos forces. *Nous défendrons la patrie entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos enfants!* »

» Si, de la part de tous, ce langage officiel ne fut pas sincère, au moins était-il digne vis-à-vis de l'étranger.

» De ce côté, les choses se passaient convenablement. Restait à savoir quelle attitude prendrait le corps législatif, et vous savez ce qui s'y passa...

» L'empereur était instruit que le député *Lainé,* qui avait eu l'adresse de se faire nommer rapporteur des commissaires, appartenait à la faction Talleyrand... et que le rapport qu'il devait présenter serait hostile au gouvernement, qu'on essayerait d'entraver de toutes les manières...

» Des émissaires envoyaient de la chambre, à l'empereur, un compte exact de la discussion, minute par minute. Il était parfaitement au courant de ce qui s'y passait. Ainsi, il sut tout d'abord l'épisode du commencement de la séance,

relatif aux *chut* qui couvrirent le cri de vive l'empereur. Ceci était très-significatif.

» M. de Beaumont, attaché à la maison de madame Mère, fit-il cette manifestation, toute naturelle d'ailleurs, de son propre élan? ou fut-il instigué à le faire? Je ne le sais. Ce pouvait être un moyen de s'assurer de la disposition des esprits... mais si ce moyen a été employé je répondrais que ce ne fut pas par l'ordre de l'empereur : ces petits calculs ne lui venaient pas à l'esprit.

» Et maintenant que le dessous de cartes des intrigues que vous avez vues se dérouler à la tribune du corps législatif vous est connu, je vais vous dire ce qui se passait en même temps dans le cabinet de l'empereur.

» Vers deux heures, le ministre des relations extérieures se fit annoncer; il arrivait également instruit des agitations de la séance. L'empereur était assis devant son bureau, couvert des bulletins qui rendaient compte par parties brisées de la discussion, et sur lesquels il faisait lui-même des annotations.

» En apercevant le duc de Vicence, il s'écria : « Eh bien! il se passe de belles choses là-bas?... » Il désignait de la main le palais Bourbon. « Au lieu d'approuver de toutes ses forces une mesure qui ne souffre aucun retard, on me demande des

garanties... on discute les conditions auxquelles on m'accordera les moyens de sauver le pays!... L'ennemi est à nos portes, il viole tous les territoires neutres pour arriver au plus vite au cœur de la France, et pendant ce temps les représentants de la nation délibèrent stupidement sur les questions accessoires... Pour la première fois, ils font de l'hostilité contre le gouvernement.

» Les insensés! ils ne sentent donc pas, qu'en présence du péril de la patrie, toute opposition qui tend à comprimer l'élan, le patriotisme du peuple, qui à ce moment décisif peut tout sauver, est un crime!... Ces gens-là n'ont donc ni virilité, ni entrailles, que le cri de l'honneur reste sans écho dans leur âme, qu'ils n'éprouvent pas le besoin de voter en masse l'énergique défense que je réclame? Ces hommes n'ont pas de sang dans les veines! »

» Et, repoussant avec un geste de dégoût les bulletins, l'empereur, la physionomie empreinte de douleur, se mit à parcourir à grands pas son cabinet.

» D'autres avis parvinrent. La discussion prenait de plus en plus un caractère alarmant. A l'extérieur, son retentissement pouvait avoir les plus terribles conséquences; à l'intérieur, il devait im-

manquablement démoraliser l'esprit public; et dans quel moment!

» Le ministre de la police générale arriva. Il apprit à l'empereur que, par les soins de la *faction*, le projet des attaques qu'on voulait diriger contre le gouvernement à cette séance, avait été répandu et produisait de l'inquiétude dans les salons, de l'agitation dans les rues. A cette heure, les abords de la chambre étaient couverts de groupes inoffensifs, il est vrai, mais dans lesquels on remarquait de ces orateurs de carrefour, qui semblent sortir de dessous les pavés dans tous les moments de crise... Plusieurs avaient été maltraités et conduits au corps de garde par des gens du peuple eux-mêmes. Une capture fort importante venait d'être faite par la police.

» Une femme, bourgeoisement vêtue, avait été arrêtée à l'instant où elle entrait par la porte du palais Bourbon, après avoir toutefois tenu dans les groupes des propos de la dernière violence, et annoncé qu'avant un mois il y aurait *un autre maître au Tuileries.*

» Les agents de police, en amenant cette femme, s'aperçurent qu'elle cherchait à cacher quelque chose sous ses vêtements, et s'emparèrent d'un lettre cachetée.

» Le contenu de cette lettre parut assez grave

pour que le rapport m'en fût fait sur-le-champ, » dit le duc de Rovigo. « Je fis amener la femme en ma présence; après quelque résistance, et sur la menace de l'envoyer en prison, elle déclara être au service de madame T*** de Saint-G***, et avoir été chargée par sa maîtresse de porter ce papier à un député, dont elle prétendit ignorer le nom, lequel devait se trouver au bas de l'escalier aboutissant à la porte où elle avait été arrêtée.

» Le duc de Rovigo mit sous les yeux de l'empereur la lettre interceptée, qui contenait une indication de la plus haute importance. « *M. le duc* » *d'Angoulême* (écrivait-on) *est débarqué à Saint-* » *Jean-de-Luz. Il a rejoint le quartier général* » *anglais. Le général Wellington marche sur* » *Bayonne et Bordeaux! Communiquez à qui de* » *droit l'heureuse nouvelle qui nous parvient à* » *l'instant.* »

» L'empereur fit un mouvement de surprise : « Est-ce là tout? » demanda-t-il d'un ton calme.

« — Non, sire, » répondit le duc de Rovigo; « j'apporte à Votre Majesté d'autres renseignements précieux. La police avait l'œil ouvert depuis quelque temps sur cette madame T*** de Saint-G***, qui tient dans ses salons un bureau d'esprit et des conciliabules politiques. J'ordonnai que la femme de chambre fût gardée à vue, et

j'envoyai à l'instant saisir la dame et tous les papiers qui se trouveraient en sa possession, ce qui a été exécuté sans coup férir. Tout est sous ma main.

» Au nombre des pièces saisies qui présentent un vif intérêt, nous tenons le plan de la confédération royaliste organisée depuis le mois de mars, au centre de la France. Voici les noms des agents actifs de la conspiration... Le château d'Ussé, en Touraine, sert de lieu de réunion aux conjurés.

» Il résulte de la correspondance saisie, que plusieurs des chefs du complot ont pris secrètement le commandement du bas Poitou, d'Angers, d'Orléans, de Tours et du Berry; que toute la confédération de l'Ouest doit se déclarer au premier signal du duc de Berry, attendu à Jersey; que M. T*** de Saint-G***, à Bordeaux, dirige une association pieuse dans le même but politique, protégée et appuyée par le maire, le comte de Lynch, et qu'enfin le député Lainé, lié avec celui-ci, a reçu ses confidences, partage ses projets, et les seconde par tous les moyens. »

» — Ces hommes sont de grands misérables! » s'écria l'empereur avec force. « Le bons sens le plus vulgaire n'indique-t-il pas que rétablir les Bourbons sur le trône par les baïonnettes de la coalition, c'est livrer la France pieds et poings

liés à l'étranger?... Leur conduite est atroce!...

» Prenez ces papiers, Maret, » dit-il au duc de Bassano, qui n'avait pas quitté le cabinet de la matinée; « faites un rapport où vous me proposerez les mesures à prendre pour mettre un terme à ces criminelles entreprises... Ah! maintenant ce qui se passe à la chambre est expliqué!...

» Puis, se retounant vers le ministre de l'intérieur qui prenait des notes sur le coin d'un bureau : « Vous avez entendu, Montalivet? » lui dit-il. « Expédiez sur-le-champ par le télégraphe des ordres en conséquence aux préfets des départements infestés : qu'ils aient à exercer une surveillance active et sévère sur les meneurs de ces détestables intrigues, qui compromettent la sûreté du pays.

» Ce n'est pas assez d'avoir à repousser au dehors, il faut encore avoir à contenir au dedans! » ajouta-t-il avec irritation. « Trouver dans des Français des créatures, des amis de nos ennemis! Oh! »

» Il se remit à marcher lentement, la tête inclinée sur sa poitrine, en proie à ses cruelles préoccupations. Tous les regards fixés sur lui exprimaient une morne inquiétude.

» Mais bientôt le retentissement des pas d'un cheval, entrant lancé au galop dans la cour du

château, arracha l'empereur à ses rêveries. Pour lui il n'était plus un moment de repos! Il se rapprocha vivement de son bureau, agita sa sonnette; l'huissier se présenta aussitôt : « Fain! que Fain m'apporte tout de suite ces dépêches. »

« — Sire, » demanda le duc de Rovigo, « Votre Majesté a-t-elle des ordres à me donner relativement à madame T*** de Saint-G***?

» — Je devrais la faire jeter à Saint-Lazare, ce serait bien sa place!... Une femme, se faire l'agent de monstrueuses menées! c'est odieux!

» Tout cela est vraiment dégoûtant! » reprit-il avec amertume. « Renvoyez cette intrigante chez elle... ce n'est pas des petits *comploteurs* qu'il faut nous occuper! »

» Napoléon n'aimait pas à punir, » dit M. de..., je ne l'ai jamais vu sévir de sang-froid contre des gens qu'il avait connus; et parmi les noms qu'on venait de citer, presque tous appartenaient à des familles comblées de ses bienfaits : cela est affreux à dire!... Mais d'ailleurs, depuis quelques mois, tant d'illusions s'étaient évanouies, tant de déceptions avaient brisé son âme, qu'il devenait presque indifférent aux lâchetés dont il était l'objet! De si grands événements aussi se succédaient sans relâche!... Aucun de nous, témoins intimes des soucis rongeurs, des tortures attachées à ce terri-

ble métier de roi, et que dérobe au vulgaire le huis-clos du cabinet royal..., nous ne comprenions pas comment l'empereur pouvait résister aux fatigues matérielles d'un travail écrasant, aux tourments de tête et d'âme qui dévoraient sa vie! Que de douleurs refoulées! que de déchirements dans ces dernières convulsions de son existence politique! Et jamais il ne se montra plus grand que dans ces revers!

» Les embarras intérieurs de cette journée, dont je vous trace une bien faible esquisse, n'absorbaient pas seuls son attention; ce n'était qu'une complication de plus à ajouter à d'autres préoccupations, à d'autres soins : au milieu des incidents que vous avez vus se dérouler, et en même temps, l'empereur depuis le matin avait dicté au moins vingt lettres, renfermant les instructions les plus minutieuses, des ordres de mouvement envoyés aux différents corps d'armée échelonnés sur les frontières; à chaque instant des courriers se succédaient expédiés en toute hâte des états-majors les plus rapprochés des points menacés. Si c'était un officier envoyé à franc étrier, l'empereur ne manquait jamais de l'interroger; mais toujours il prenait lui-même communication des dépêches, et tout en dictant la réponse il consultait attentivement les cartes sillonnées de milliers d'épingles,

qui couvraient tous les meubles de son cabinet.

» Fain entra : « Sire, » dit-il en remettant les dépêches qui venaient d'arriver, « l'officier expédié en courrier du fort de Bellegarde, attend les ordres de Votre Majesté. »

« L'empereur déjà avait fait voler le cachet et parcouru les importantes nouvelles que renfermait ce pli :

» Introduisez-le à l'instant, » répondit-il.

« L'officier, qui, par parenthèse, était le fils d'un sénateur dont le nom m'échappe, fut amené couvert de boue des pieds à la tête, ses habits ruisselants d'eau, et au moment où la porte du cabinet s'ouvrit devant lui, il hésita un moment à se présenter dans ce pitoyable équipage :

« — Approchez, monsieur, approchez, » dit vivement l'empereur. « A quelle heure avez-vous quitté le fort de Bellegarde?

» — Sire, hier, à huit heures du matin.

» L'empereur fit un signe d'assentiment. Et ce si simple témoignage de satisfaction suffit pour éclairer d'un reflet de bonheur le visage épuisé du pauvre jeune homme, qui venait de franchir cent cinquante lieues en trente heures.

» — Quelle était la position de l'armée ennemie à l'instant de votre départ?

» — Sire, d'après les rapports, l'armée autri-

chienne, forte de cent soixante mille hommes, commandée par le général Bubna en personne, n'était plus qu'à une journée de marche de Genève; sont avant-garde occupait déjà cette ville; ses éclaireurs poussaient des reconnaissances jusque sur le territoire français. »

» Le front péniblement plissé de l'empereur accusait la profonde émotion que lui causait cette nouvelle; mais rien dans sa contenance ferme et calme ne trahit son agitation intérieure.

» — Où et quand a été surpris l'espion autrichien dont la dépêche fait mention? » demanda l'empereur.

« — Sire, au moment où, favorisé encore par la nuit, il essayait en se traînant à plat ventre de franchir nos lignes : il a été capturé par une ronde de surveillance; et la lettre écrite en allemand, envoyée sous ce pli à Votre Majesté, a été découverte dans la doublure de son habit.

» — *C'est bien*, monsieur, » dit l'empereur avec bonté à l'officier, qui se retira heureux.

» La traductiou de cette lettre, faite pendant qu'il interrogeait l'envoyé de Bellegarde, lui fut présentée aussitôt; c'était un avis émané du quartier général autrichien annonçant les progrès de l'armée de Bubna qui s'avançait à marches forcées sur la frontière, qu'elle espérait franchir *le*

1er *janvier*. On recommandait dans cette missive, qui d'ailleurs ne portait pas de suscription, « de » communiquer sans délai cette indication impor- » tante à l'*astre* dirigeant les conseils des souve- » rains alliés. »

« — Des traîtres partout! c'est horrible! horrible!... » s'écria l'empereur exaspéré.

» Qui voulait-on désigner? Quel était l'*astre* dirigeant les conseils des souverains alliés?... Le nom de Talleyrand se présenta spontanément à la pensée de toutes les personnes présentes, à celle de l'empereur aussi... dont la physionomie, le regard indigné révélaient le ressentiment, l'indécision... « *Je devrais en faire un exemple terrible!* » dit-il en laissant échapper tout haut la pensée qui le préoccupait, « *mais... un vieillard... cela me répugne!...* »

» Napoléon se livrait avec impétuosité à ses premières impressions; dans cette âme fougueuse, toutes les sensations étaient ardentes, passionnées; mais toujours la réflexion le faisait incliner pour la clémence... Et, le bras levé pour punir, l'homme qui avait la toute-puissance en main épargna le coupable!...

» Dans les tristes nouvelles aussi qu'il venait de recevoir, une idée le dominait, le déchirait bien autrement profondément que la trahison d'un

misérable. C'était la conduite de l'Autriche à son égard... à l'égard de la France, tant de fois miséricordieuse envers cette puissance, alors que réduite à merci elle avait imploré l'aumône de sa magnanimité victorieuse !

» Vous le voyez, Caulincourt, » dit-il au duc de Vicence consterné, « les assurances d'intervention officieuse, entre les autres puissances et la France, données par le cabinet autrichien aux conférences de Manheim, n'étaient qu'un perfide stratagème, un vil mensonge !...

» Ainsi, » ajouta-t-il avec amertume, « c'est l'Autriche qui la première mettra le pied sur le territoire français !... c'est l'empereur d'Autriche qui s'est réservé l'honneur de tirer le premier boulet de canon à travers le trône où sont assis sa fille et son petit-fils !... L'histoire enregistre inexorablement les faits... la postérité jugera entre moi; *le soldat heureux*, et les vieilles *légitimités* de l'Europe... et je serai vengé !... »

» Mais bientôt, maîtrisant ses tortures morales pour s'occuper du péril imminent qui lui était signalé, il allait de ses cartes à un plan qu'il traça sur son bureau et d'après lequel il dicta des ordres de mouvements pour nos corps d'armée les plus rapprochés de la frontière, qu'à cette heure même franchissait l'ennemi !

» Et ce travail, si important cependant, était interrompu de cinq minutes en cinq minutes par des bulletins apportés du corps législatif, où ce qui se passait le préoccupait incessamment! A plusieurs reprises il dit, en tendant avec un geste d'impatience, à l'un des ministres, le petit carré de papier : « Il est certain que le moment est bien choisi, pour faire de l'opposition au gouvernement! Ces gens-là sont de grands coupables, ou bien des fous stupides!... »

« Le duc de Rovigo revint. On avait encore arrêté une trentaine d'agents qui, dans les groupes formés aux abords de la chambre, secondaient les meneurs du dedans en répandant les nouvelles les plus alarmantes. Des proclamations adressées au peuple français au nom des souverains alliés, et quelques pamphlets en faveur des Bourbons, avaient été jetés dans la foule; de braves gens par lesquels ils avaient été trouvés s'étaient empressés de les apporter au ministère de la police.

» Il n'y avait plus de doute, le complot était flagrant, et la révolte s'organisait à l'aide d'infernales machinations.

» Enfin, le comte Regnault de Saint-Jean-d'An gely, qui avait été chargé de faire à la tribune du corps législatif les communications officielles du gouvernement, arriva. Le regard interrogatif de

l'empereur s'attacha sur son commissaire avec un anxieux intérêt : il venait en droite ligne de la chambre, dont il avait suivi avec l'intelligence qui le caractérisait, les discussions animées. »

Le 1er janvier 1814, aux Tuileries.

« Dans le rapport que fit à l'empereur le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui venait de quitter l'assemblée, il analysa les débats avec une grande lucidité, indiqua le plan adopté par les factieux, et termina en disant qu'il était impossible de ne pas reconnaître dans ce qui se passait à la chambre, une intrigue habilement ourdie par les agents occultes de la coalition, pour neutraliser la défense immédiate de la France, et arriver à renverser le gouvernement.

» L'empereur avait écouté avec la plus profonde attention le résumé de ces déplorables débats. « Ainsi, » dit-il avec indignation, « il n'est plus possible de se faire illusion : il y a un parti en France qui veut livrer le pays à l'ennemi!... Les représentants de cette vaillante nation, qui *rugit* au seul nom de l'étranger, me refusent leur concours pour repousser l'invasion du territoire... Car moi, dans cette circonstance, je suis en dehors de cette question! » dit-il avec force. « De quoi

s'agit-il, en ce moment? De me donner les moyens de combattre pour l'indépendance nationale!... Après que le pays sera délivré, on mettra en balance mes fautes et mes services... J'en appellerai alors à la décision du peuple... Lui, et non pas une poignée de mécontents, jusqu'ici mes vils louangeurs, me jugera!... En attendant, un accord unanime, une grande résolution, peuvent seuls imposer à l'étranger. Il épie sa proie, il a les yeux fixés sur tous nos mouvements, s'il nous croit faibles et désunis, il osera tout!... L'union fait la force, assure le succès... En 93, ce fut l'élan sublime de toute la nation qui la rendit invincible, enfanta les prodiges qui ont immortalisé la révolution française!... La France, à cette époque, sortait des langes d'un système énervant, abrutissant; elle était moins puissante, moins éclairée, moins confiante dans sa force homérique, qu'elle ne l'est aujourd'hui!... Mais alors, on ne discuta pas au lieu d'agir!... Il ne se serait pas trouvé un homme qui eût eu l'*impudeur* de combattre à la tribune la résolution héroïque prise par tous de voler à la frontière! Eh bien! les mêmes dispositions existent encore dans les masses, et l'on veut étouffer leur patriotisme, l'annihiler au profit des partis!... La conduite des représentants est infâme! elle est antinationale! »

» L'empereur cessa de parler, porta la main à sont front, et reprit silencieusement sa promenade.

» Pendant ce temps, le duc de Vicence, le duc de Bassano, le ministre de l'intérieur, le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, causaient dans l'embrasure d'une croisée. La question de la dissolution se présentait à leur esprit et se débattait à voix basse; mais aucun d'eux ne se fût permis de donner à l'empereur un avis qu'il ne demandait pas...

» Enfin, Sa Majesté se rapprocha de son bureau, s'y assit : toute indécision avait cessé...

« Mon parti est pris, » dit-il avec calme. « Dans les crises politiques, l'hésitation est plus funeste qu'une faute... Les demi-mesures ne remédient à rien. Le corps législatif, en me refusant son franc et loyal concours, ne remplit par son mandat... Ce n'est plus une assemblée nationale qu'il représente, c'est une assemblée de factieux qu'il faut réduire à l'impuissance de nuire... Le corps législatif est dissous. »

» Il dicta le décret de dissolution, le signa d'une main ferme, et à l'instant le message partit pour le palais Bourbon...

» Tout ceci ne dura pas deux minutes.

» Et comme il arrivait toujours, lorsque l'em-

pereur avait pris une détermination sur un sujet grave, il recouvra toute sa tranquillité; il déduisit avec le plus grand calme les raisons de force majeure qui rendaient l'acte de dissolution une mesure de *salut public* : « En agissant autrement, » dit-il, « je trahirais les véritables intérêts de la nation qui m'a revêtu du pouvoir suprême. En plaçant la couronne sur ma tête, c'est à moi que le peuple a confié le soin de son honneur et de sa défense, et je ne faillirai pas à ce qu'il a le droit d'attendre de moi. »

» A cet instant, une note envoyée de la chambre vint rendre compte de l'inexprimable confusion où elle était livrée.

» — Je leur donne une heure pour prendre leur parti, » dit l'empereur avec fermeté; « cette heure écoulée, j'enverrai la force armée pour faire évacuer la salle. »

» Voilà toute la vérité, » me dit M. de..., « sur les circonstances morale qui décidèrent une des plus hautes mesures qu'ait exécutées l'empereur. Et si les graves considérations qui la motivèrent n'ont j'amais été bien connues, c'est parce qu'il n'entrait pas dans les idées de Napoléon de s'attribuer un mérite aux yeux du peuple, aux dépens des hommes haut placés par leurs fonctions.

Il disait que *déconsidérer les pouvoirs de l'État, c'est ruiner l'édifice par sa base.*

» Il est affreux de penser que nous-mêmes avons creusé l'abîme où sont venues se précipiter tant de gloire et de prospérités! Le feu sacré animait encore la jeunesse française; un appel au peuple eût produit des miracles; c'était le dernier espoir de la patrie! »

« — Est-il vrai, » demandai-je, « que l'empereur entra dans une violente colère, à l'audience de congé qu'il donna aux députés, et qu'il ne ménagea pas les expressions les plus dures dans les reproches qu'il leur adressa?

» — Cette version, qui a circulé par les soins de ceux qui y avaient intérêt, est de la plus insigne mauvaise foi, comme le sont en général les propos passionnés des salons. D'abord, il n'y a pas eu d'audience de congé proprement dite. La dissolution eut lieu le 31 décembre; le lendemain était le premier de l'an, et les députés qui n'avaient pas trempé dans le complot, qui ne s'étaient pas déclarés en état d'hostilité flagrante, vinrent, suivant l'usage, présenter leurs devoirs à l'empereur en même temps qu'ils en prirent congé.

» Il était bien impossible, on le comprend, qu'à ces félicitations officielles, et d'après ce qui s'était

passé la veille, l'empereur, le sourire sur les lèvres, répondît par des compliments... Eh! sans doute, des phrases échappées d'abondance, des expressions hasardées dans la vivacité du dialogue, ne supportent pas l'affectation du mot à mot qui les réduit, isolées qu'elles sont de l'ensemble du discours! J'étais présent, et je puis affirmer sur l'honneur que, si l'attaque fut vive, elle le fut du moins dans des formes et des termes convenables.

» Et d'abord, l'empereur savait très-bien que le plus grand nombre des députés, qu'il ne congédiait que pour se débarrasser des brouillons et des traîtres, étaient animés des meilleures intentions; ainsi il eût été injuste et absurde tout à la fois d'insulter la chambre en masse!

» L'extrémité à laquelle il avait été réduit le contristait vivement : au moment même où l'arrêt de dissolution partait pour le Palais-Bourbon, l'empereur dit avec l'accent du regret, en haussant les épaules : « Il se trouve beaucoup d'honnêtes gens dans cette assemblée, je le sais bien! Mais, comme il arrive toujours, ce n'est malheureusement pas de ce côté que se trouvent la ruse et l'audace... Dupes d'abord, ils deviennent victimes ensuite, et ne se réveillent qu'au fond du précipice qu'ils ont laissé creuser! »

» Il venait en quelques mots de résumer avec une admirable lucidité toute la situation.

» Aux scènes intimes du cabinet de l'empereur, dans lequel je vous ai fait pénétrer avec moi, succéda immédiatement la scène publique du 1er janvier, qui produisit une si vive sensation, J'ai vu, j'ai entendu, je suis sûr de vous la retracer fidèlement; les impressions de cette nature ne sont pas de celles qui s'effacent.

» C'était, comme je vous l'ai dit, le premier de l'an; il y avait réception sonnelle dans la salle du trône; à midi, les députés furent annoncés. La contenance de l'empereur était digne et froide, il ne sut jamais ployer, ni user de lâches ménagements envers les partis, et aux assurances de respect et de dévouement que lui donnait la députation il répondit d'un ton calme et ferme :

» Ce qui s'est passé au corps législatif, messieurs, est à jamais déplorable!... Qu'on le sache bien, je n'accepterai pas la loi d'une faction impopulaire, qui ne représente pas la partie saine de la nation... Si mon gouvernement avait besoin des conseils des représentants du peuple, c'était au temps de sa prospérité qu'il fallait les lui donner... Alors, je ne trouvais que des approbateurs, et maintenant je ne trouve que des désapprobateurs.

» — Ah! sire... s'écrièrent quelques députés en faisant un geste de dénégation.

» Mais sans s'arrêter à cette tardive manifestation, il reprit énergiquement :

» Je vous avais appelés pour m'aider, et vous êtes venus faire ce qu'il fallait faire pour seconder l'étranger !... Est-ce là du patriotisme, messieurs? Ignorez-vous que, dans une monarchie, le trône et la personne du monarque ne se séparent point?... Ne savez-vous pas que la royauté et le pouvoir sont indivisibles, sous peine d'avilir l'une par l'autre? Qu'est-ce qu'un trône?... Un morceau de bois couvert d'un morceau de velours. Mais dans la langue monarchique, le trône, c'est moi... moi, le souverain élu par la nation, ne l'oubliez pas...

» Vous parlez du peuple, » continua-t-il en s'animant, « prétendriez-vous, par hasard, le séparer de moi, de ma cause, qui est la sienne?... Vous n'y parviendrez pas... Le peuple distingue avec une merveilleuse sagacité ses véritables amis d'avec ses *faux amis*... et le peuple compte sur moi par-dessus tout... On ne peut m'attaquer au dehors comme au dedans sans attaquer la nation elle-même... A-t-on oublié que c'est de sa volonté que je tiens le sceptre?... qu'à elle seule appartient le droit de me l'ôter?...

» S'il existe des abus dans mon gouvernement, est-ce le moment de venir me faire des *remontrances*, quand six cent mille baïonnettes étrangères franchissent nos frontières?... Est-ce le moment de venir disputer sur les *libertés* et les *sûretés individuelles*, quand il s'agit de sauver la liberté politique et l'indépendance nationale? Vos *idéologues* demandent des garanties contre le pouvoir... A ce moment, toute la France n'en demande que contre l'Europe déchaînée contre elle!...

» Pensez-vous me forcer par votre inqualifiable opposition à accepter une paix ignominieuse?... Apprenez que cette main se desséchera avant de signer l'humiliation de la nation française... Tout, tout, plutôt que d'y consentir!... Les Français ne la supporteraient pas, ils vous l'ont prouvé en 93!...

» Méfiez-vous des instigateurs de l'opposition qui vient d'éclater entre un des grands pouvoirs de l'État et mon gouvernement. Vous avez été entraînés par des gens dévoués à *l'Angleterre*, l'âme et le moteur de la coalition... M. Lainé, votre rapporteur, est un méchant homme, un mauvais citoyen.

» Retournez dans vos provinces, messieurs, » dit-il en terminant.

» Vous pouviez opérer le bien... vous ne l'avez pas voulu... Cette responsabilité pèsera sur vos consciences... Les hommes passent... la patrie demeure : fasse l'avenir que, comme à d'autres Caïns, elle ne demande pas aux fauteurs de la discorde : *Qu'avez-vous fait de vos frères?...* »

. . . .

« La parole est impuissante à retracer la sensation produite par cette improvisation, si pleine de fortes et grandes pensées, prononcée avec cet accent incisif et de conviction qui donne de la valeur à tous les mots...

» L'empereur, debout, en grand uniforme des grenadiers de la garde, était accoudé sur l'un des coins de la cheminée, une de ses jambes relevée sur l'autre : les rayons du soleil perçaient à travers la croisée, parallèlement placée, et les effets de lumière, en frappant sur son visage, permettaient de saisir le jeu de sa physionomie si mobile, si expressive. Le feu de l'inspiration jaillissait de ses yeux; sa pose pleine de fierté, son geste animé et rapide, l'élévation et le ton prophétique de son langage, cette salle du trône où il posait si grand, tout donnait à sa personne une apparence surnaturelle...

» Il semblait que cet homme était né pour commander au ciel et à la terre. On sentait qu'il exis-

tait en lui le génie qui maîtrise les événements, l'énergie qui étreint corps à corps le malheur, une de ces natures d'airain qui ne peuvent être terrassées que par la foudre!... Tous les regards invinciblement arrêtés sur lui avaient une expression profonde, et aux dernières vibrations de cette voix puissante, tous pâlirent, quelques-uns abaissèrent le front comme courbés sous le poids terrible de l'anathème!... On paraissait comprendre pour la première fois les dangers dont la patrie était menacée, et l'énormité de la faute qu'on avait commise en refusant les moyens de la sauver au seul homme qui résumât en lui le pouvoir de le faire!...

» Mais il était trop tard! La fatalité, qui semblait se jouer depuis quelque temps des meilleures combinaisons, avait rendu inutiles tant de nobles efforts tentés pour la dominer!

» Un fait qu'il importe de signaler, et qui parle bien haut en faveur de cette *sûreté individuelle*, si perfidement réclamée par un traître, c'est que, quelque vif qu'ait été cet éclat, le député *Lainé* retourna dans ses foyers, aussi libre que ses collègues. Aucun acte de vengeance ne vint s'appesantir sur les coupables. Et qu'on ne vienne pas dire que l'empereur ne l'osa pas : la vigueur qu'il avait déployée dans cette grave circonstance prou-

vait de reste qu'il ne pactisait pas avec les partis, qu'il ne flatta jamais ses ennemis personnels. Il les méprisait et dédaignait de se venger!

» Ces récits sont fidèles, c'est de l'histoire *vraie,* » ajouta M. de... en souriant tristement, « comme aussi vous pouvez être certaine que les paroles de l'empereur transcrites sur ce papier sont *textuelles,* je les sténographiai à mesure qu'il parlait, sans en avoir reçu l'ordre, pour moi, de mon propre élan, dans la prévision qu'elles seraient altérées ou dénaturées, ce qui arriva! Cette conversation, car c'est ainsi qu'il convient de l'appeler, n'avait pas été préméditée : l'intention formelle de l'empereur était de répondre en peu de mots à ce que pourrait lui dire la députation; et s'il laissa déborder son mécontentement, c'est qu'il ne put pas résister à la violence des sentiments qui l'oppressèrent à la vue de ces hommes, dont le mauvais vouloir ou la funeste inertie en face des déchirements de la patrie la frappait aussi sûrement au cœur que le canon de l'ennemi... Que pouvait-il sans le concours de tous, contre le déchaînement de toute l'Europe coalisée pour anéantir la France?...

» Cette conversation donc ne fut pas officiellement reproduite : le soir, la question en fut agitée au conseil, en raison du retentissement qu'elle eut

à l'instant dans tout Paris. Les ministres proposèrent à l'empereur de faire insérer ma copie originale dans le *Moniteur* du lendemain. Il réfléchit... et dit ensuite avec noblesse : « Sans doute! j'y gagnerais dans l'opinion publique tout ce qu'y perdraient les députés! Mais ce serait avilir les représentants du peuple français aux yeux des étrangers. Cette considération doit l'emporter sur toutes celles qui me sont personnelles. Laissons cela! »

» Et voilà comment la vérité sur cet épisode plein de choses et d'enseignements politiques, et qui caractérise si fortement les hommes et l'époque, ne fut point connue; l'empereur ne le voulut pas : ces petits moyens de soulever les haines populaires contres ses ennemis n'étaient pas à l'usage de Napoléon; il y avait dans cet esprit trop de véritable grandeur! Aussi, l'allocution (ce fut ainsi qu'on s'exprima) de l'empereur fut-elle diversement racontée et commentée, suivant la bonne ou la mauvaise intention de ceux qui l'avaient entendue. Le texte prêtait d'ailleurs à de perfides insinuations : en altérant le sens littéral des expressions, et leur donnant une interprétation forcée, il était facile de les rendre choquantes, et ceux qui se sentaient coupables, qui sortirent la rougeur sur le front de la salle du trône, ne se

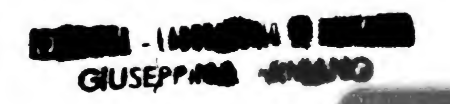
firent pas faute de cette misérable et basse vengeance! »

. . . .

Vingt-huit années ont passé sur ces faits... Les événements sont venus donner une sanction terrible aux prophétiques avertissements de l'homme prodigieux qui, à cette heure, froid, inerte, couché dans son cercueil, semble encore dominer son siècle. . . . .

FIN.






BIBLIOTECA